



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI


Digitized by Google

717 · XXIX

II Suppl. Palat. B 18 (15

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE.

Q

Google

Digitized by Google

627859 SBN

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

IVeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. IX.



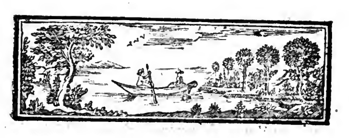
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google



DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

Histoire du très-fameux & très-redouté Palmerin d'Olive, Empereur de Constantinople, traduite de Castillan en François, revue & de rechef mise en son entier, selon notre vulgaire moderne usité, par Jean Maugin, dit le petit Angevin. (Paris, 1546, 1549, 1553 1586, *in-folio*; 1573, deux vol. *in-8°.* & Lyon, 1619, deux vol. *in-16.*)

Jean Maugin, qui est annoncé comme le Traducteur du Roman que nous allons extraire, ne l'est peut-être pas; car la Croix du Maine,

fameux Bibliothécaire du seizieme siecle, ne met point cette Traduction au nombre de celles de Maugin, particuliérement connu par celle du beau Roman de Tristan ; il dit au contraire, que Palmerin d'Olive a été traduit par Messire Jean de Voyer, Vicomte de Paulmy, Seigneur d'Argenson, &c. Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, Bailli & Gouverneur de Touraine, mort en 1571. Apparemment que Maugin n'a été que l'Editeur de cette Traduction.

Quoi qu'il en soit, Palmerin d'Olive est certainement un des plus beaux Romans de Chevalerie, & digne d'être comparé avec celui d'Amadis, & peut-être même pourroit-il lui être préféré. L'original de Palmerin est Espagnol, sans aucune contradiction, & il a pour suite l'Histoire de Primaléon de Grece, & celle de Palmerin d'Angleterre, qui, comme les suites des Amadis, sont bien inférieures à l'Histoire des premiers Héros. Cependant nous tirerons de cette suite entiere, tout ce qui nous paroîtra pouvoir être présenté à nos Lecteurs avec quelque agrément.

PREMIERE PARTIE.

LES anciennes Chroniques de Constantinople placent au rang des successeurs de Constantin le Grand, le vaillant & magnanime Empereur Remicius. Ce Prince fut dans sa jeunesse un valeureux Guerrier ; & l'Histoire rapporte

qu'il s'immortalisa par plusieurs hauts faits. Etant parvenu à l'Empire, il attira à sa Cour les plus fameux Chevaliers, & leur fournit les occasions d'exercer leur courage par les brillans tournois qu'il y fit célébrer; mais ce qui surtout lui assura le titre du premier Monarque du monde, ce fut l'exacte justice que, pendant son regne, il eut soin de faire rendre indistinctement à tous ses Sujets.

Remicius épousa la niece du Roi de Hongrie, belle & vertueuse Princesse, qui aima son mari, & qui en fut adorée: mais cette Impératrice, assurée de la tendresse de son époux, usa quelquefois trop impérieusement des droits que le bon Remicius lui donnoit sur son cœur & dans son Empire. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, que cette Princesse ne prenoit pas toujours la raison pour guide de ses actions.

L'affection qu'avoient l'un pour l'autre ces deux époux, fut couronnée dès la premiere année de leur mariage, par la naissance d'un fils, auquel ils donnerent le nom de Caniam; & l'année suivante, l'Impératrice mit au monde une Princesse, qui fut appelée Griane. Ces

illuſtres enfans reçurent une éducation proportionnée au rang qu'ils devoient occuper dans la ſuite. Tariſius, fils du Roi de Hongrie, fut donné pour compagnon au jeune Caniam, & il ſe forma entre ces deux Princes une liaiſon qui ne ſe démentit jamais. Celle qui s'établit entre Griane & Tariſius, fut moins heureuſe ; le Prince de Hongrie prit pour ſa belle couſine, l'amour le plus violent ; & la Princeſſe de Grece ne vit dans Tariſius qu'un Cavalier aimable, chéri de ſes parens, & qui méritoit ſon eſtime. Peut-être l'auroit-elle regardé avec des yeux plus favorables, ſi ſon cœur n'eût déjà été prévenu pour un Guerrier dont on publioit par-tout l'extrême valeur & les rares qualités. Nous apprendrons bientôt quel étoit ce jeune Héros.

Cependant les Princes de Grece & de Hongrie, ayant atteint l'âge où il étoit permis de leur conférer l'Ordre de Chevalerie, Remicius voulut que cette cérémonie ſe fît avec le plus grand éclat. Pour la rendre brillante, il fit publier un tournoi, & l'on vit arriver à Conſtantinople un grand nombre de Chevaliers étrangers, que l'Empereur s'empreſſa de recevoir avec autant d'honneur que

de magnificence. Les jeunes Princes devoient être les tenans de ce fameux tournoi. Tarisius, qui n'avoit pas encore osé avouer à Griane la passion qu'elle lui avoit inspirée, crut l'occasion favorable pour conjurer cette Princesse de souffrir qu'il prît le titre de son Chevalier, & pour lui demander quelques rubans, qui fussent les garans de cette permission. Griane reçut avec la plus grande froideur la priere de son cousin, & lui répondit que non seulement elle ne lui permettoit pas de se déclarer son Chevalier pendant le tournoi, mais que même elle lui sauroit très-mauvais gré de se parer de ses couleurs. Après ces mots, elle le quitta brusquement.

Ce discours jeta Tarisius dans le plus grand désespoir : il courut répandre sa douleur dans le sein de l'Impératrice sa tante, qui l'aimoit beaucoup. » J'adore » Griane, lui dit-il, & ma mort est » certaine, si vous refusez de m'accorder » sa main. La cruelle vient de me traiter » avec un mépris qui ne me laisse au- » cun espoir que dans vos bontés : si » vous n'avez pitié de votre neveu, il » n'y a plus pour lui de bonheur sur la » terre «. L'Impératrice fut vivement tou-

chée de l'état où elle vit Tarisius. Quoique convaincue de l'éloignement de sa fille pour lui, elle chercha à le calmer, en l'assurant qu'elle sauroit bien engager l'Empereur à favoriser cette union, & Griane à s'y soumettre. Cette promesse consola pour un moment le Prince de Hongrie ; mais son espérance fut de peu de durée.

On vit dans ce temps arriver à Constantinople le courageux Florendos, fils du Roi de Macédoine. C'étoit moins la gloire de remporter les prix du tournoi annoncé qui l'attiroit à la Cour de Remicius, que l'amour qu'il avoit conçu pour Griane, sur la réputation de sa beauté. Il vouloit s'en assurer par lui-même ; & s'il la trouvoit telle que la renommée le publioit, son dessein étoit de chercher à lui plaire, &, de son aveu, de la demander en mariage à son pere. L'amour sembloit avoir formé l'un pour l'autre les cœurs de ces deux aimables personnes. Florendos étoit le Héros pour qui Griane soupiroit en secret, & rejetoit l'hommage de Tarisius ; & la Princesse de Grece étoit l'objet de la tendresse du fils du Roi de Macédoine, quoique tous les deux ne se fussent ja-

mais vus. Dès la premiere entrevue, ces deux Amans se jugerent dignes de la tendresse qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre sans se connoître ; leurs regards leur apprirent mutuellement qu'ils s'adoroient déjà, & ces interpretes de leurs sentimens ne laisserent pas ignorer à Tarisius, que dans le Prince de Macédoine, il avoit à redouter un rival, & peut-être un rival aimé.

Remicius fit à Florendos l'accueil le plus gracieux; il le méritoit par ses qualités personnelles; mais une raison politique engageoit sur-tout l'Empereur à avoir pour lui les plus grands égards. La Macédoine ne faisoit pas alors partie de la Grece, elle n'étoit point tributaire de cet Empire; mais les Rois de ce pays avoient toujours été, & se trouvoient encore les alliés nécessaires des Empereurs de Constantinople, ayant pour ennemis communs les Barbares infideles.

Les fêtes qui devoient précéder le tournoi étoient déjà commencées, lorsque l'Impératrice, pressée par son neveu, profita de tout l'ascendant qu'elle avoit sur son époux, pour l'engager à consentir au mariage de sa fille, avec le Prince de Hongrie. Le foible Remicius, fatigué

des persécutions de son épouse, la laissa maîtresse du sort de Griane ; & aussitot l'Impératrice instruisit Tarisius de la premiere victoire qu'elle venoit de remporter. Elle lui défendit néanmoins de faire part de cette nouvelle à la Princesse, jusqu'à la fin du tournoi, dont la clôture obligeroit les Chevaliers étrangers à se retirer de la Cour. Cette précaution, contre le gré de l'Impératrice, fut favorable à l'amour de Florendos, & lui fournit l'occasion de faire à Griane l'aveu de ses sentimens. Il osa même lui demander la permission de porter ses couleurs, & de se déclarer son Chevalier. La Princesse de Grece lui fit une réponse modeste, mais assez expressive pour lui donner de l'espoir.

Caniam s'étoit intimement lié avec le Prince de Macédoine, & désiroit ardemment que sa réputation pût un jour égaler celle de cet illustre Chevalier. Fresne, cousin de Florendos, son ami, son compagnon d'armes, & le confident de ses amours, l'avoit suivi à Constantinople, & ces trois jeunes Guerriers se promirent bien de partager entre eux les honneurs du tournoi. Tarisius ne fut point mis dans leur confidence, cependant

il ne manquoit point aux égards dus à ces Princes ; il employoit avec eux ces froides politesses, usitées dans les Cours, & qu'on seroit dupe de prendre pour de l'amitié. Souvent sombre & pensif, on le croyoit occupé des préparatifs nécessaires pour paroître brillamment au tournoi, dont le jour arriva enfin. Les trois Princes s'y signalerent par les plus beaux faits d'armes; mais ce fut Florendos qui en remporta tout l'honneur. Il reçut des mains de Griane, une riche bague qui en étoit le prix. Le seul Tarisius fut au désespoir des succès du Prince de Macédoine : Caniam en parut enchanté ; il rehaussoit par ses louanges la gloire de son nouvel ami ; la belle Griane applaudissoit dans son cœur aux éloges que l'on donnoit à son Amant.

Tandis que l'on étoit occupé à célébrer le courage & l'adresse de Florendos, la joie fut interrompue par la nouvelle qu'on reçut qu'une flotte considérable, chargée des troupes du Roi de Babylone, commandées par son frere Gamezio, venoit de jeter l'ancre non loin de Constantinople. Le dessein du Chef de cette armée étoit de surprendre la ville pendant les fêtes, & de la piller. Aussi-tôt

la terreur se répand dans tous les quartiers ; le peuple se rassemble autour du Palais : on s'agite ; on crie aux armes. Ces cris parviennent jusqu'à l'Empereur. Les Princes étoient dans ce moment auprès de lui. Ils s'arment en diligence. Déjà les nombreux bataillons qui servent à la garde de Constantinople, sont réunis sur la principale place, & n'attendent que leurs Chefs pour marcher à l'ennemi. Ils arrivent : ces différens corps s'ébranlent, sortent de la ville, & dirigent leurs pas du côté de la mer. Les Babyloniens achevoient d'effectuer leur débarquement. Les Grecs, sans leur donner le temps de se reconnoître, tombent sur eux, & en font un horrible carnage. Dans la mêlée, Florendos eut le bonheur de sauver la vie au Prince de Hongrie, en plongeant sa lance dans la gorge du Général Gamezio, qui alloit lui porter un coup mortel. Le trépas de ce Chef fit perdre courage aux Babyloniens ; ils rentrerent précipitamment dans leurs vaisseaux, laissant sur le rivage leurs morts & leurs blessés. Cette grande victoire fut particuliérement due à Florendos, qui revint triomphant dans Constantinople à la tête des vainqueurs.

Remicius, informé des obligations qu'il avoit au Prince de Macédoine, le combla de louanges, & lui fit les remercîmens les plus vifs & les plus affectueux. Le jeune Caniam, assez grand pour n'être point jaloux de son ami, partageoit sa gloire, & ne croyoit pas qu'il fût possible de s'acquitter envers lui. Lorsqu'on dépouilla les morts pour leur donner la sépulture, on présenta à ce jeune Prince l'épée & les superbes armes de Gazemio, & aussi-tôt il fut les déposer aux pieds de Florendos, comme un trophée dû à sa valeur. Le Prince de Macédoine reçut ce présent avec modestie, & promit de s'en servir dans toutes les occasions, pour la gloire de l'Empereur & de sa famille.

Le service que Florendos venoit de rendre à la Grece, sembloit lui donner quelque droit à la main de la Princesse Griane, dont le consentement lui étoit assuré. Il osa faire à Remicius l'aveu de sa tendresse pour sa fille, & le conjurer de le rendre heureux en la lui accordant pour épouse. L'Empereur avoit pris un fort attachement pour le Prince de Macédoine, & dans ce moment il eut regret d'avoir promis Griane au Prince

de Hongrie ; mais, fidele à ses engagemens, il lui fit sentir avec bonté l'impossibilité où il étoit de pouvoir les rompre. Quelle fut, à cette réponse, le désespoir de Florendos ! Accablé de douleur, il se retira dans son appartement, & maudissant son étoile, il détesta mille fois le moment où il avoit sauvé la vie à son rival, en abattant à ses pieds le brave Gamezio. Son cher Fresne entreprit de le consoler, & se chargea d'instruire la belle Griane du cruel refus que son ami venoit d'éprouver ; mais la vigilante Impératrice dérangea ce projet. Instruite par Remicius de l'amour de Florendos, elle veilla sur sa fille avec tant d'exactitude, que ces Amans ne purent se voir. Le Prince de Macédoine, privé de tout espoir, tomba dans une maladie de langueur, qui bientôt fit craindre pour sa vie. L'art des Médecins ne pouvoit guérir un mal dont ils ne connoissoient pas le principe, & pour lequel ils n'eurent jamais de remede. Caniam, l'aimable Caniam, voyoit approcher la mort de son ami avec douleur : l'Empereur, à qui il faisoit part de ses regrets, pleuroit avec lui ; mais le silence de l'Impératrice accabloit ce jeune

Prince, qui ne ſavoit à quoi attribuer une telle indifférence pour un Héros dont la valeur venoit de ſauver l'Empire. La triſte Griane mêloit ſes larmes à celles de ſon frere, & cherchoit à en cacher la cauſe. Comme elle ignoroit le refus que Florendos avoit eſſuyé de Remicius, elle ſe reprochoit ſa mort, & l'attribuoit au chagrin qu'il avoit pris de la réſerve avec laquelle elle avoit reçu ſes tendres proteſtations. Remplie de cette idée, la Princeſſe de Grece réſolut de déſabuſer ſon Amant. Elle envoya chercher un nommé Cardin, fils de ſa Nourrice, & lui remit un anneau, avec ordre de le préſenter à Florendos, comme le témoignage de la tendreſſe d'une Dame qui prenoit beaucoup de part à l'état dangereux où il ſe trouvoit. Le Prince de Macédoine ne douta point que ce préſent ne lui fût envoyé par Griane. Son eſpoir ſe ranima, il reprit ſes forces, & ſa ſanté s'étant rétablie avec la même promptitude qu'il l'avoit perdue, il ne ſongea plus qu'à chercher les moyens de marquer ſa reconnoiſſance à la belle Griane.

Le projet de Florendos n'étoit pas ſans difficultés, vu les précautions priſes par

l'Impératrice, pour empêcher ces deux Amans de se voir, & peut-être n'auroit-il pas réussi, sans l'extrême envie que la Princesse de Grece avoit de l'entretenir en particulier. Cardin eut ordre de lui dire de se rendre un soir dans le jardin, sur lequel donnoit l'appartement de la Princesse. Florendos ne manqua pas au rendez-vous; il y trouva Griane avec Ptolomnestre sa Nourrice : cette femme, qui poussoit assez loin la complaisance, se retira, afin de laisser à nos Amans la liberté de se dire tout ce que leur mutuelle tendresse étoit capable de leur inspirer dans ce moment. Cette conversation fut longue & intéressante, & Griane, seule avec Florendos, animée par l'amour qu'elle ressentoit pour lui, & par les témoignages qu'il lui prodiguoit de sa persévérance à l'aimer toujours, céda aux tendres empressemens de son Amant, & oublia la rigidité de ses principes. Elle lui protesta qu'elle s'exposeroit aux plus grandes persécutions, plutôt que de consentir à devenir l'épouse du Prince de Hongrie, & ils résolurent, s'il ne restoit que la fuite pour prévenir ce malheur, de se retirer secrétement dans la Macédoine.

Pendant cette entrevue, l'Impératrice

& Tarisius délibéroient sur les moyens les plus propres à faire perdre toute espérance à Florendos. Ils n'en trouverent pas de plus sûrs, que de presser le mariage de Griane. Remicius, toujours subjugué par sa tendresse pour l'Impératrice, & peut-être par son importunité, fit, dès le lendemain matin, avertir sa fille de passer dans son appartement, & lui déclara qu'elle eût à se préparer à donner la main sous peu de jours au Prince de Hongrie. En vain Griane se jeta-t-elle aux pieds de son pere, en mouillant ses mains des larmes du désespoir; elle ne put le fléchir. Nous laissons à penser si elle ne regarda pas l'arrêt qu'elle venoit d'entendre, comme celui de sa mort. Pour s'y soustraire, elle écrivit à Florendos, qu'au milieu de la troisieme nuit, il eût à se trouver à la porte du jardin, où elle l'attendroit avec Ptolomnestre & Cardin. C'étoit annoncer au Prince de Macédoine qu'elle étoit déterminée à fuir.

Afin d'ôter tout soupçon du dessein qu'elle méditoit, Florendos déclara qu'il partiroit au bout de trois jours. On vit sa suite & ses bagages se mettre en route, & lui même, après avoir pris publiquement congé de l'Empereur & de l'Impératrice, quitta Constantinople, avec toute

l'apparence du mécontentement. Lorsqu'il fut à quelques lieues, il s'arrêta, & aussitôt que la nuit fut arrivée, il rentra secrétement dans la ville avec dix de ses plus braves Chevaliers, & son cher Fresne. Cette troupe s'approchoit en silence des murs du jardin du Palais Impérial, lorsqu'elle fut attaquée par un grand nombre de gens armés, commandés par le Prince Tarisius, qui sans doute avoit éventé le dessein de Florendos. Celui-ci se défendit en lion, & fut bien secondé par Fresne & ses compagnons. Tarisius tomba percé de plusieurs coups; mais le Prince de Macédoine, tout vainqueur qu'il étoit, ne fut pas moins forcé de fuir, & d'abandonner ce qu'il avoit de plus cher au monde, sans espoir de le revoir jamais. Au moins, en se retirant ainsi, ne compromettoit-il pas Griane.

La malheureuse Princesse étoit, pendant ce combat, à la porte du jardin, dont les satellites de Tarisius masquoient les avenues. Elle vit rapporter le Prince de Hongrie blessé; elle le reconnut d'assez loin, &, entraînée par sa Nourrice & Cardin, elle rentra dans son appartement. Les blessures du Prince de Hongrie étoient considérables, & elles affligerent sensiblement

ment l'Empereur, & ſur-tout l'Impératrice, qui, ayant inſtruit Remicius de de tout ce qu'elle ſoupçonnoit de cette aventure, l'engagea à renfermer Griane dans une tour : comme on n'avoit pas découvert la part qu'y avoient Ptolomneſtre & Cardin, on les lui laiſſa pour la ſervir.

Cependant, rien ne conſtatoit que Griane fût coupable de ce dont on l'accuſoit. Lorſque l'Impératrice lui parla des deſſeins de Florendos, elle s'obſtina à aſſurer qu'elle n'en avoit jamais eu aucune connoiſſance; & le Prince Caniam, ami zélé du Prince de Macédoine, ſoutenoit que jamais il n'avoit eu l'idée d'enlever Griane, & qu'il étoit déjà loin de Conſtantinople lorſque Tariſius avoit été bleſſé. Ce fut ce qu'apprit Florendos par un fidele Ecuyer reſté dans cette ville, avec ordre de l'inſtruire de tout ce qui ſe paſſeroit à ſon ſujet. Ce fut lui que ſon Maître chargea de faire paſſer ſes lettres à la Princeſſe de Grece, & de lui en adreſſer les réponſes; mais les unes & les autres n'étoient faites que pour redoubler leur douleur réciproque, puiſqu'elles ne contenoient que les triſtes aſſurances qu'ils ne pourroient jamais être unis. Cette

certitude réduisit la santé du Prince de Macédoine dans un état qui fit appréhender pour ses jours. Laissons-le pour quelque temps entouré de ses parens, qui ne négligerent rien pour conserver une tête si chere.

La tour où Griane avoit été confinée, comme nous venons de le dire, étoit gardée avec une telle exactitude, que personne n'y pouvoit entrer, excepté la Nourrice & son fils, en qui Remicius avoit une entiere confiance. Ce Prince avoit fait serment que sa fille ne sortiroit de sa prison que pour donner la main à Tarisius. Ces précautions tardives n'empêcherent pas Griane d'avoir souvent des nouvelles de son cher Florendos, & de lui donner des siennes: mais ce qui ajouta au chagrin qu'elle ressentoit de se voir séparée de lui, fut le soupçon qu'elle eut de porter dans son sein un gage de l'amour du Prince de Macédoine. Elle fit part de ses remarques à la fidelle Ptolomnestre, & cette confidente habile consola sa Maîtresse, & lui promit d'agir de façon que jamais ce secret ne viendroit à la connoissance de ses parens. En effet, la Princesse accoucha heureusement d'un enfant mâle, d'une beauté ravissante, & qui

portoit ſur la joue droite *un petit croiſſant*. Auſſi-tôt après ſa naiſſance, Ptolomneſtre le condamna à être expoſé dans une forêt voiſine de la tour. Griane ne ſe ſépara de ſon fils qu'avec douleur; mais avant de le livrer à Cardin, elle l'embraſſa, & lui paſſa au cou une riche croix garnie de pierreries. L'enfant, enveloppé de langes précieux, fut dépoſé ſur une côte couverte d'une grande quantité d'oliviers & de palmiers.

Griane ſe rétablit inſenſiblement de ſes couches, qui n'avoient paſſé que pour une maladie occaſionnée par le chagrin de ſe voir renfermée & privée de l'amitié de ſes parens. Mais bientôt elle ceſſa de recevoir des nouvelles de Florendos; elle ſe crut mépriſée, abandonnée, & les perſécutions de l'Impératrice recommençant depuis ſa convaleſcence avec plus de force, ſoit dépit, ſoit foibleſſe, elle conſentit à ſon hymen avec le Prince de Hongrie. Leur mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence; & lorſque les fêtes en furent terminées, Tariſius conduiſit ſa nouvelle épouſe en Hongrie, où Ptolomneſtre & Cardin ſuivirent leur Maîtreſſe, qui, quelque temps après, partagea le

trône où monta Tarisius par la mort de son pere.

Cependant Florendos étoit échappé à la mort, & sa jeunesse avoit triomphé de tous les accidens de sa maladie. Il apprit avec douleur le mariage de Griane ; mais il n'osa lui en faire un crime ; il étoit trop juste pour l'accuser de l'avoir trahi ; il plaignoit leur infortune, & se livrant tout entier à sa douleur, qui insensiblement se convertit en mélancolie, il se renferma dans son Palais, & parut renoncer pour toujours à la profession des armes. Son cousin Fresne, & un bon Hermite, formoient toute sa compagnie, & cherchoient tous les moyens de l'arracher à sa tristesse. Le vieux Primaleon, son pere, tenta vainement de lui offrir pour épouse la plus belle personne du Royaume ; Florendos la refusa, il avoit juré une loyauté éternelle à la Dame Griane.

Nous sommes persuadés que nos Lecteurs sont inquiets de ce qu'est devenu le gage de la tendresse du Prince de Macédoine & de Griane, qui doit être le Héros de notre Roman. Il faut les tirer d'inquiétude. L'Ecuyer Cardin ayant placé cet enfant sur un gazon, ombragé par des

olivjers & des palmiers, le recommanda intérieurement aux soins de la Providence, & s'enfuit au plus vîte. Par hasard, un riche paysan, nommé Gerard, qui faisoit un commerce assez considérable d'olives & de dattes, vint à passer par cet endroit : il entend les cris plaintifs d'un enfant, il s'approche, & à la beauté de ses langes, il ne doute pas qu'il n'appartienne à des personnes de haut lignage. Emu de compassion, il l'emporte chez lui, & le donne à nourrir à sa femme Marcelle, qui heureusement venoit d'accoucher. Ces deux bons paysans prirent pour cet infortuné la plus grande tendresse, & ils lui donnerent le nom de Palmerin d'Olive, en souvenir de la petite monticule où il avoit été trouvé, qui étoit toute couverte des arbres qui portent ces deux fruits.

Le jeune Palmerin croissoit en beauté, en force, & en adresse. Plus il avançoit en âge, plus il témoignoit de respect, d'amour & de reconnoissance pour ces bonnes gens qu'il regardoit comme ses véritables parens. Il avoit une égale tendresse pour le jeune Colmelie, & pour Diofene sa sœur. Il se croyoit leur frere. Gerard voyoit avec plaisir cet aimable orphelin annoncer les plus heureuses dispositions

pour devenir un vaillant Chevalier, & souvent il gémissoit de ne pouvoir lui donner une éducation tout-à-fait convenable à cette inclination guerriere ; il lui permettoit, quoiqu'avec crainte, d'aller avec Colmelie attaquer les bêtes féroces dans les montagnes ; jamais ils ne revenoient de ces chasses sans en avoir détruit quelques-unes ; d'autres fois ils s'exerçoient à tirer de l'arc, ou à lutter contre les plus forts jeunes gens du canton.

Un jour que Palmerin s'étoit beaucoup échauffé à un de ces violens exercices, il fut se reposer au pied d'un olivier, & s'y endormit. Pendant son sommeil, il crut voir une Demoiselle d'une beauté surprenante qui l'appela, & lui dit : » Palmerin, » ne vous esbahissez de me voir ; je suis » venue de bien longtain pays, pour vous » apprendre qu'en vous reluira haute bonté » & prouesse, & que serez renommé le plus » excellent Chevalier qui vive : mais faut » laisser cette vie rustique, & chercher les » grandes choses qui vous sont promises. » Croyez-moi comme celle qui vous aime » plus que sa vie, & qui vous a été destinée » pour Dame dès l'instant de sa naissance. » La nature bien l'a témoignée, nous » ayant donné même signe ; car le crois-

» ſant qu'avez à la joue, je le porte ſem-
» blable ſur la main du côté du cœur «.
En effet, la Dame étendit ſa main, & Palmerin apperçut ce ſigne fortement marqué. Alors il ſe réveilla. Ce ſonge frappa d'autant plus notre jouvencel, que la vie paſtorale n'étoit point du tout de ſon goût; mais il n'oſoit abandonner la cabane de Gerard, dans la crainte d'attriſter ce bon homme. Quelque temps après, s'étant encore endormi, il revit la même perſonne; mais au lieu de cette mine douce qui l'avoit enchanté, il lui ſembla cette fois-ci qu'elle le regardoit avec des yeux menaçans : » Lâche, lui dit-elle,
» que tardez-vous à ſuivre mes conſeils?
» Convient-il au fils d'un grand Prince
» de paſſer ſa vie à conduire de vils trou-
» peaux, & ne voulez-vous exercer votre
» courage que contre de féroces animaux?
» Songez que ſi vous ne fuyez promptement la chaumiere de Gerard, vous me
» perdez pour jamais «. En achevant ces mots, elle lui lança un regard tendre qui le pénétra juſqu'au cœur, & elle diſparut.

A ſon réveil, Palmerin réfléchit ſur la ſingularité de ces deux ſonges. Ils intéreſſoient trop les diſpoſitions de ſon cœur & ſon amour-propre, pour les traiter

d'illusion fantastique. La beauté de la Dame lui avoit inspiré pour elle les sentimens les plus tendres. Il fit serment de n'adresser jamais ses vœux à d'autre Belle. Persuadé qu'il n'étoit point le fils de Gerard & de Marcelle, il osa leur demander s'il étoit vrai qu'il ne dût leurs généreux soins qu'à l'humanité & à l'amitié qu'ils avoient conçues pour lui. Les bonnes gens le lui avouerent, & lui montrerent les langes dont il étoit enveloppé, & la croix de pierreries qui lui pendoit au cou lorsqu'ils l'avoient trouvé au mont des palmiers & des oliviers. Cette découverte combla de joie le jeune Palmerin ; il demanda en grace à ces bons Campagnards de lui remettre la croix ; &, l'ayant reçue, il la plaça sur sa poitrine. Depuis ce temps il ne songea plus qu'aux moyens de s'éloigner de la maison de Gerard, & bientôt le hasard lui en procura l'occasion.

Un jour que Palmerin étoit seul à la chasse, il entendit des cris qui sembloient partir de quelqu'un effrayé & en danger. Il avance précipitamment dans la route d'où partent ces cris, & voit un malheureux qui se débattoit sous une lionne d'une grandeur extraordinaire. Notre Chasseur n'étoit armé que d'un gros & fort bâton ;

mais avec cette armé, il ne craint pas d'attaquer l'animal furieux, & le frappe avec tant de force & d'adresse, qu'il tombe mort à ses pieds.

Le Voyageur à qui Palmerin venoit de sauver la vie, étoit un riche Marchand nommé Estebon, qui demeuroit dans la ville d'Hermine, au Royaume de Macédoine. Il témoigna sa reconnoissance à son libérateur; & s'étant informé de ce que faisoient ses parens, Palmerin lui dit qu'ils vivoient du produit d'un petit commerce de dattes & d'olives. Cette réponse fit croire au Marchand que le jeune homme étoit dans l'infortune, & il lui proposa de le suivre dans la Macédoine, où il contribueroit volontiers à lui former un établissement, qui, en lui rendant la vie plus heureuse, lui fourniroit les moyens d'aider ses parens dans leurs besoins. Palmerin, qui ne cherchoit que l'occasion de quitter les montagnes où il avoit été élevé, consentit à suivre Estebon, & ils arriverent bientôt à Hermine. Nous sommes véritablement fâchés de voir notre Héros abandonner de la sorte ces bons Paysans, qui l'aimoient comme leur enfant; mais nous suivons le Romancier. Ils furent désespérés ne le voyant pas revenir, & Colmelie,

qui l'aimoit avec tendresse, quitta la maison paternelle, & protesta, en embrassant Gerard & Martelle, qu'ils ne le reverroient que lorsqu'il auroit retrouvé leur cher Palmerin.

Estebon étoit déjà sur le retour, & avoit une femme jeune, belle, & vive, qui, comme tant d'autres, gémissoit de l'alliance disproportionnée que ses parens lui avoient fait contracter. En arrivant, le bon Marchand lui présenta Palmerin, & lui recommanda de ne rien épargner pour l'aider à acquitter les obligations qu'il avoit à ce jeune homme. La priere d'Estebon fut un ordre pour sa femme, & il ne tint pas à elle de payer en plaisirs les dettes que la reconnoissance sembloit lui imposer: mais Palmerin, encore trop timide, élevé dans les bois, & sur-tout prévenu pour cette beauté qu'il avoit vue en songe, ne répondoit aux agaceries de l'épouse d'Estebon, qu'en rougissant, en baissant les yeux, & en évitant de se trouver seul avec elle. Il aimoit mieux jouir de la conversation de quelques vieux Guerriers, qui journellement se rendoient chez le bon Marchand, moins pour courtiser sa femme, que pour faire honneur à sa table. Au récit des prouesses de ces

anciens Militaires, dans lesquels la modestie entroit pour peu de chose, Palmerin étoit enthousiasmé. Ne se sentant pas plus de goût pour le commerce que pour la vie pastorale, il pria son hôte de lui faire présent d'une armure complette & d'un cheval, ne pouvant, lui dit-il, résister à l'envie de se distinguer dans le métier des armes. Le bon Marchand n'avoit rien à refuser à son libérateur; les armes & le cheval furent bientôt prêts: &, quoiqu'il fût fâché de l'empressement qu'il témoignoit à se séparer de lui, d'un autre côté, il se vit, par cet éloignement, délivré du chagrin que lui causoient les agaceries de sa femme, & ses excessives attentions pour le jeune Etranger, dont il commençoit à s'appercevoir. Il est dans ces cas des bornes à l'obéissance, & il lui sembloit que sa moitié ne se renfermoit pas dans celles que la décence prescrit.

Palmerin ayant endossé l'excellente mais modeste armure dont son hôte venoit de lui faire présent, prit congé de lui, & tourna ses pas vers la Macédoine, dans le dessein d'aller supplier le Prince Florendos de le faire Chevalier. Un sentiment dont il ne pouvoit démêler la cause, l'attachoit à ce Prince. Il en avoit

souvent entendu parler pendant son séjour à Hermine. Il admiroit sa valeur, & souvent le détail de ses infortunes amoureuses lui avoit fait verser des larmes.

Il étoit encore assez éloigné de la Capitale de la Macédoine, lorsqu'il rencontra un nain qui paroissoit au désespoir. Palmerin avoit l'ame sensible; il s'approcha de cet être disgracié de la nature, & lui demanda ce qui pouvoit faire couler ses larmes. Le nain lui apprit qu'il servoit un bon Chevalier qui venoit d'être dévoré par les féroces animaux de la forêt Artiférie, malheureusement trop célebre par de pareils accidens. » Mais qui peut, lui » dit Palmerin, attirer des Chevaliers dans » une forêt aussi dangereuse? Il faut que » vous sachiez, lui répondit le nain, que » notre bon Roi Primaleon, pere du » Prince Florendos, est attaqué d'une » maladie qui a résisté à tous les remedes » connus. Après avoir consulté les plus » habiles Médecins, on a eu recours aux » Enchanteurs. Un d'entre eux a déclaré » que le Roi ne pouvoit obtenir sa gué» rison qu'en buvant de l'eau d'une fon» taine qui se trouve au sommet de la » montagne Artiférie : mais jusqu'à pré» sent il a été impossible d'y arriver. Les

» avenues de la fontaine sont défendues » par d'affreuses bêtes sauvages, & par » un serpent d'une énorme grosseur & » d'une force prodigieuse. Ces terribles » gardes ont été placés de tous côtés par » trois Fées qui sont sœurs, & qui vien- » nent puiser de l'eau à cette merveilleuse » fontaine, parce que sans doute elle est » propre à leurs enchantemens «. Le nain ajouta que le Prince Florendos auroit déjà tenté cette périlleuse aventure, si depuis quinze ans il ne s'étoit pas trouvé dans un état de langueur qui l'avoit rendu incapable de tout exercice violent; & qu'à son défaut, un grand nombre de Chevaliers ayant risqué de combattre les monstres, avoient perdu la vie avant de parvenir à la fontaine. Pendant le récit du nain, dit le Romancier, *désir d'acquérir gloire & renommée sollicitoit avec vivacité l'esprit & le courage de Palmerin.*

Ce que notre Héros venoit d'apprendre lui fit naître l'envie de tenter l'aventure de la montagne, aussi-tôt qu'il seroit armé Chevalier. Prévenu en faveur du bon nain, qui marquoit tant de douleur d'avoir perdu son Maître, il lui proposa de le suivre, & le reçut en croupe derriere lui. Le nain, qui s'appeloit Urbande,

témoigna la plus grande reconnoissance à son nouveau Patron, & lui promit de lui rendre fidélement tous les services qui dépendroient de lui.

Ce fut de cette façon que nos deux Voyageurs arriverent dans la Capitale de la Macédoine. La beauté des traits de Palmerin, qui avoit haussé la visiere de son casque en entrant dans la ville, un certain air de noblesse répandu sur toute sa personne, & la singularité de voir un nain établi en croupe derriere lui, attirerent les regards de la Princesse Arismene, fille de Primaleon, & sœur de Florendos. Elle fit approcher le Chevalier, & lui demanda qui il étoit, & ce qui pouvoit l'attirer dans la Macédoine. Palmerin satisfit le mieux qu'il lui fut possible à ces questions; puis s'étant jeté aux pieds de la Princesse, il la conjura de prier Florendos de le faire Chevalier. » Si j'obtiens cette grace, lui dit-il, le premier » essai de mon courage sera d'aller combattre les monstres de la montagne » Artifério, & d'en rapporter l'eau qui doit » rétablir la santé du Roi de Macédoine «.

Arismene, qui, dès le premier moment, s'étoit prévenue en faveur du jeune Damoisel, lui ordonna de la suivre au Palais,

& le présenta à son frere. Florendos, en voyant Palmerin, éprouva l'émotion la plus vive. Il crut démêler dans ses traits quelque ressemblance avec ceux de sa chere Griane; mais ignorant absolument quelle avoit été la suite de leur liaison, il ne lui auroit pas été possible de soupçonner que le Damoisel fût son fils. Cependant plus il le voyoit, & plus il sentoit diminuer sa mélancolie. Les apprêts nécessaires pour la réception étant achevés, il fit porter dans la Chapelle où devoit se faire la cérémonie, les armes du fameux Gamezio, qu'il avoit tué dans le combat donné sous les murs de Constantinople, & ensuite il s'y rendit avec Palmerin, Fresne, & les principaux Seigneurs de sa Cour. Comme il alloit donner l'accolade au jeune Récipiendaire, on vit entrer une Damoiselle qui tenoit un heaulme & un écu d'acier poli & luisant, sur lequel étoient peints le bras & la main d'une Dame. » Vous pouvez sans » crainte, dit-elle à Florendos, armer » Chevalier ce Jouvencel, il sort du plus » haut lignage; ses prouesses dans la suite » seront glorieuses & surprenantes, & » par lui vous recouvrerez tout ce qui » vous est cher «. Puis se retournant du

côté de Palmerin ». » Et vous, noble Palmerin, lui dit-elle, le Sage qui m'envoie vous a en telle réputation & honneur, qu'il a fait pour vous cet écu ; » où vous trouverez renfermé le secret » de votre amour «. Effectivement Palmerin apperçut à la main peinte sur l'écu un croissant noir pareil à celui qu'il portoit à la joue. Il témoigna sa reconnoissance à la Messagere, & la chargea d'assurer le Sage qu'il lui étoit dévoué pour la vie, & prêt d'obéir à ses ordres. » Souvenez-» vous, valeureux Palmerin d'Olive, lui » dit la Damoiselle, de la promesse que » vous faites à mon Seigneur «.

Cette aventure extraordinaire donna une très-haute opinion de Palmerin à toute l'assemblée. Florendos le fit Chevalier, & lui ceignit l'épée de Gamezio, en lui recommandant d'avoir toujours devant les yeux les sages Loix de la Chevalerie qu'il venoit de lui expliquer. Dès ce moment, notre jeune Héros auroit voulu qu'il lui eût été permis de voler à la montagne Artiférie, pour y faire preuve de sa valeur ; mais toute la Cour de Macédoine, qui remarquoit combien sa présence influoit sur la santé de Florendos, l'arrêta plus qu'il n'auroit voulu. Cependant

dant il eut la liberté de partir. On lui donna trois Ecuyers; & le nain Urbande, qui avoit pris une véritable affection pour son nouveau Maître, fut chargé du soin de porter le vase dans lequel on devoit mettre la précieuse eau, en cas que Palmerin fût assez heureux pour arriver sain & sauf jusqu'à la fontaine.

Notre Chevalier arriva assez promptement au pied de la fameuse montagne. Là il ordonna à ses Ecuyers & au nain de l'attendre; & s'étant armé, outre son épée & sa lance, d'une grosse masse de fer, & ayant attaché le vase à sa ceinture, il suivit un petit sentier qui conduisoit au haut de la montagne. Parvenu au sommet, il apperçut la roche d'où couloit la fontaine, & vit en même temps l'horrible serpent environné de cadavres sanglans qu'il achevoit de dévorer. Palmerin frémit à l'aspect de cette boucherie; mais excitant son courage, il attaque le monstre avec la lance. Cette arme ne peut entamer les écailles d'acier dont il est couvert: il se sert de l'épée, qui rebondit & ne pénetre pas. Cependant notre Héros a déjà reçu plusieurs blessures dangereuses, & remplies d'un venin qui doit glacer son sang dans ses veines; mais

il raſſemble toutes ſes forces, ſe ſaiſit de ſa maſſe, & en porte des coups ſi terribles ſur le corps du ſerpent, qu'en briſant les écailles d'acier qui lui ſervent de cuiraſſe, il meurtrit, écraſe ſes chairs, & l'étend mort à ſes pieds. En même temps le vainqueur tombe évanoui auprès de ſa victime; mais, par une eſpece de ſingularité, dans cet état il conſerva la faculté d'entendre.

Pendant la durée de cet évanouiſſement, les trois Fées gardiennes de la fontaine s'approcherent de Palmerin; elles ne purent lui ſavoir mauvais gré d'avoir tué leur ſerpent; & touchées de la valeur qu'il venoit de montrer, & de l'état déſeſpéré où il ſe trouvoit, une d'elle verſa dans ſes bleſſures un baume ſalutaire qui les referma auſſi-tôt. La ſeconde prit le vaſe que notre Héros avoit attaché à ſa ceinture, & fut le remplir à la ſource merveilleuſe : & la troiſieme, voulant lui être auſſi utile que ſes deux ſœurs : » Bon » Chevalier, lui dit-elle, je te doue, & » jamais enchantement n'aura pouvoir ſur » tes jours. Je mets en toi telle vertu, que » la premiere fois que tu verras ta Dame » Polinarde, qui s'eſt déjà offerte à toi » en ſonge, elle t'aimera avec une vio-

» lence telle, que perſécutions ni traverſes » ne pourront te bannir de ſon cœur «. Après avoir fait ces dons à notre Chevalier, ces bonnes Magiciennes le tranſporterent à l'entrée du chemin qu'il avoit ſuivi pour arriver à la fontaine ; ayant enſuite fait divers enchantemens qui devoient dérober à tous les yeux & le ſommet de la montagne & la ſource dont l'eau leur étoit ſi utile, elles diſparurent.

Quelques heures ſe paſſerent avant que Palmerin ſortît de ſa léthargie. Lorſqu'il eut repris ſes ſens, il ſe rappela très-bien tout ce qui lui étoit arrivé à la montagne Artiférie, & ſur-tout le nom de ſa Dame, qu'avoit prononcé une des Magiciennes. Il prit le vaſe plein d'eau, & rejoignit bientôt ſes Ecuyers, qui ne furent pas peu ſurpris de le revoir. Le bon Urbande ſur-tout en témoigna ſa joie *par paroles joyeuſes & par gambades plaiſantes* ; car, dit le Romancier, ce nain étoit un trèsfacétieux perſonnage.

La nouvelle de la victoire que venoit de remporter Palmerin à la montagne Artiférie, étoit déjà parvenue à la Cour de Macédoine, lorſque notre Chevalier y arriva. Il y fut accueilli comme il le méritoit. Primaleon but l'eau merveilleuſe, & ſa

ſanté, ſi long-temps chancelante, ſe rétablit auſſi-tôt. On juge bien quelle fut la ſatisfaction de Florendos ; il redoubla d'amitié pour le vainqueur du ſerpent, & voulut lui prodiguer des préſens, que notre Héros refuſa généreuſement. Cependant la Renommée avoit déjà fait connoître la valeur de Palmerin au Duc Aſtor, Souverain du pays de Durace, à qui Paſſalo, Comte de Meſſine, faiſoit une guerre cruelle. Dans l'impoſſibilité de réſiſter à cet ennemi, s'il n'étoit promptement ſecouru, il envoya prier Primaleon d'engager notre Héros à venir le défendre. Propoſer à Palmerin de ſecourir les opprimés, c'étoit intéreſſer la bonté de ſon cœur & flatter ſon amour-propre ; il part avec le jeune Ptolomé, fils de Freſne, que la conformité d'âge & de caractere avoit fait ſon ami, & ſe rend au pays de Durace. L'ennemi entouroit la Ville où Aſtor s'étoit renfermé : pendant la nuit il traverſe le camp des aſſiégeans, & arrive au point du jour au milieu des aſſiégés. A peine avoit-il eu le temps de faire ſon compliment au Duc Aſtor, qu'on entend crier de tous côtés aux armes. L'ennemi tentoit un aſſaut. Palmerin & Ptolomé volent à la défenſe d'une breche,

avec l'élite des Chevaliers du pays, qui se font gloire de marcher sous les ordres de ces braves guerriers. Cette troupe courageuse repousse les assaillans, & les suit jusqu'à la tête de leur camp. Là il se donne un combat furieux. Palmerin s'attache au Comte Passalo, & le tue de sa propre main; Ptolomé fait mordre la poussiere à son Lieutenant; & les Messinois, n'ayant plus de Chefs, sont bientôt complétement défaits. Les deux Chevaliers rentrerent triomphans dans la Ville. Le Duc, la Duchesse, & la jeune Laurene, furent au devant d'eux, & leur firent les plus tendres caresses & les plus grands honneurs. Palmerin étoit blessé assez griévement, on le conduisit au Palais; & comme Laurene, ainsi que les autres Dames de son temps, étoit très-habile dans l'art de la Chirurgie, elle se chargea volontiers de donner tous ses soins pour sa guérison. Un simple sentiment d'humanité n'engageoit pas cette aimable Princesse à prodiguer ses secours au libérateur de sa Patrie; elle l'avoit vu, & ce premier coup d'œil lui avoit inspiré un vif désir de s'en faire aimer. Palmerin de son côté trouva Laurene charmante, & si elle se fût appelée Polinarde, il se seroit cru

heureux d'obtenir sa tendresse & sa main: mais, quelque ressemblance qu'il soupçonnât entre la fille d'Astor & la beauté qu'il avoit vue en songe, comme elle ne portoit point ce nom précieux, il imposa silence à son cœur. Le nain Urbande, qui ignoroit le secret de son Maître, un jour interrogé par Laurene, si Palmerin avoit promis fidélité à quelque Dame, lui répondit qu'il ne le croyoit pas, & ajouta que son Maître la trouvoit belle, & qu'il étoit persuadé qu'il tiendroit à bonheur d'être son Chevalier.

Cette réponse, pour laquelle le nain se flattoit d'obtenir une bonne récompense, lui fut cruellement payée la nuit suivante. Il étoit couché aux pieds du lit de Palmerin, lorsque, se réveillant tout-à-coup, il s'écria: » Bon Palmerin, brave » Chevalier, venez me secourir; si vous » n'arrivez promptement, cette méchante » Dame me tuera «. Palmerin se leve aussitôt, s'approche du nain, & lui demande ce qui le fait crier de la sorte. » Ah! dit Urbande, je songeois qu'une Dame d'une » extrême beauté me tenoit ce discours » menaçant: *Vile & chétive créature,* » *oses-tu bien m'offenser, en désirant rendre* » *ton Maître amoureux de Laurene; si*

» *plus il t'advient de lui pourchasser telle* » *fortune ; je te percerai le cœur de cette* » *épée.* En finissant ces mots, ajouta le » nain, elle m'en a donné un si grand » coup sur la tête, que je crois l'avoir » fendue «. Ce songe étoit la cause des cris qu'il avoit faits : alors il raconta à son Maître comment il avoit eu l'indiscrétion de promettre son cœur à la Princesse Laurene. Palmerin lui fit à ce sujet une sévere réprimande ; mais en même temps il vit bien qu'il avoit pour Dame une beauté impérieuse & jalouse. Il résolut, dès ce moment, de lui être fidele, & afin de le lui prouver, il se détermina à quitter promptement la Cour d'Astor. Il partit au grand regret du Duc, de la Duchesse, & sur-tout de Laurene, qui avoit payé de son cœur les services que ce preux Chevalier venoit de rendre à ses parens. Le nain Urbande suivit son cher Maître & Ptolomé, bien résolu de ne plus se mêler de ses affaires amoureuses, afin de ne pas encourir la disgrace d'une Dame qui pouvoit autrement qu'en songe le punir de lui être contraire.

Comme tous les pays du monde étoient assez égaux pour notre Chevalier, pourvu qu'ils lui offrissent les occasions d'exercer

son courage, Palmerin & Ptolomé tournerent leurs pas vers l'Italie, où on leur avoit dit qu'ils ne manqueroient pas de rencontrer des aventures. Ils étoient sur la route de Rome, lorsqu'ils virent venir à eux une Pucelle qui paroissoit fort affligée : elle leur dit que trois félons Chevaliers lui avoient enlevé une merveilleuse épée qu'elle portoit dans toutes les Cours, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un preux capable d'en sortir la lame du fourreau. Elle ajouta que le Héros à qui cette arme étoit destinée, devoit voler au secours d'une veuve infortunée, à qui un Géant avoit enlevé la fille & les domaines. » Voici une en» treprise digne de notre courage, s'écria » Palmerin : courons «. Il part ; Ptolomé le suit avec le nain. Ils joignent les Chevaliers ravisseurs de l'épée, les combattent, & demeurent vainqueurs. Palmerin n'eut pas de peine à tirer l'épée du fourreau, ce qui lui fit connoître qu'il étoit destiné à venger la Dame veuve. La Messagere conduisit nos jeunes Héros dans la Romanie, où ils triompherent du Géant & de son fils, rendirent à la Dame veuve sa fille, & rétablirent l'une & l'autre dans leurs biens.

Comme ils se reposoient dans le Château

de la Dame qu'ils venoient de venger, une Damoiselle étrangere vint saluer Palmerin, & se fit reconnoître à lui, pour celle qui, lorsqu'il fut armé Chevalier, lui avoit apporté le heaume & l'écu. Elle lui rappela la promesse qu'il avoit faite de venir au secours de celui qui les lui envoyoit lorsqu'il en seroit requis. Palmerin, fidele à sa parole, suivit aussi-tôt cette nouvelle Messagere, toujours accompagné de Ptolomé & du nain Urbande. Il étoit question de rendre le service le plus important à un fameux Magicien, nommé Adrien, frere de l'Impératrice d'Allemagne. Ce Prince avoit un fils, appelé Dijart, vertueux & brave Chevalier, Amant déclaré de la belle Cardoine, sœur de la Reine de Boheme. Dijart venoit d'être accusé par le Comte d'Ormeque, son rival, d'avoir voulu empoisonner le Roi de Boheme; les accusateurs (car le Comte produisoit pour témoins deux Chevaliers aussi félons que lui) poussoient la calomnie jusqu'à lui donner pour complice de ce crime imaginaire, Cardoine elle-même. » D'après cette déposi-
» tion, ajouta la Messagere, les accusés ont
» été enfermés dans une tour. Le vieux
» Adrien a réclamé la loi qui permet de
» prouver son innocence par un combat;

» & c'eſt pour trouver des Chevaliers qui » veuillent défendre la juſte cauſe de ſon » fils & de la Princeſſe Cardoine, contre » d'Ormeque & ſes deux freres, que j'ai » été envoyée dans les différentes Cours. » Ils ſeront juſtifiés, s'écrierent en même » temps Palmerin & Ptolomé ; nous » ſeconderons le courage d'Adrien, & » d'Ormeque & ſes freres ſeront forcés » d'avouer publiquement leur crime «.

La Meſſagere conduiſit nos Héros à Almédie, capitale du Royaume de Boheme. Adrien les reçut avec magnificence, & leur témoigna d'avance toute la reconnoiſſance que méritoit le ſervice qu'ils cherchoient à lui rendre ; il les préſenta au Roi de Boheme, & le combat fut ordonné pour le lendemain. Palmerin ſe défit bientôt de l'adverſaire qui lui fut oppoſé, & voyant que le vieux Adrien étoit bleſſé, il l'engagea à ſe retirer, & ſe chargea de combattre lui-même le Comte d'Ormeque, à qui il coupa la tête, tandis que Ptolomé paſſoit ſa lance dans la poitrine du dernier des accuſateurs. Par cette victoire, le jeune Dijart & la Princeſſe Cardoine furent reconnus innocens; mais il en couta la vie au Magicien Adrien, qui, bientôt après le combat,

mourut de ses blessures. Avant d'expirer, il voulut prouver sa reconnoissance à Palmerin, dont, à l'aide de son art, il avoit appris les glorieuses destinées. L'ayant envoyé chercher : » O bon Palmerin ! » lui dit-il, fleur de vraie Chevalerie, » allez vers l'Empereur d'Allemagne, » soyez le Chevalier de Madame Polinarde sa fille, miroir de beauté excellente ; c'est moi qui vous l'ai fait voir en » songe. Jurez lui parfaite loyaulté : votre » lignage est illustre, vous êtes fils de.... «. Le bon vieillard termina sa vie en prononçant ces mots.

Ce discours n'éclaircissoit point le principal doute de Palmerin, celui de savoir à qui il devoit le jour ; mais du moins par-là il étoit assuré que la beauté qu'il avoit vue en songe, & qui occupoit toutes ses pensées, n'étoit point un être fantastique. Après avoir assisté aux funérailles d'Adrien, & aux noces de Dijart & de la Princesse Cardoine, il prit congé du Roi de Boheme, & partit pour l'Allemagne, toujours avec Ptolomé & le bon nain Urbande. En chemin on l'instruisit que l'Empereur & toute sa famille s'étoient retirés dans la ville de Gand, & qu'ils y étoient en quelque façon as-

fiégés par un Chevalier Allemand, dans le corps duquel (suivant notre Romancier) une méchante Magicienne avoit fait entrer un Diable. Cette femme dangereuse prétendoit que l'Empereur lui confiât la garde de Polinarde & de Trineus ses enfans, & furieuse d'avoir été refusée, elle envoyoit ce Chevalier faire une ronde continuelle autour de la ville. Il tiroit contre les habitans qui vouloient sortir, des fleches empoisonnées ; & comme il portoit des armes magiques, il n'étoit pas possible de le blesser. Cette aventure parut à Palmerin digne d'exercer son courage. Il résolut de combattre cet étrange Chevalier, & se persuada que s'il parvenoit à le vaincre, un tel exploit l'annonceroit avantageusement à la Cour de l'Empereur. Étant arrivé sous les murs de Gand, il ne tarda pas à rencontrer le Guerrier aux armes enchantées, & s'étant approché de lui, il le défia. Le combat fut horrible ; on le voyoit des fenêtres du Palais ; l'Empereur & toute sa famille admiroient la valeur & l'adresse du Chevalier étranger qui se dévouoit pour eux, & ils faisoient les vœux les plus ardens pour sa victoire.

Nous avons remarqué que les Fées de

la montagne Artiférie avoient accordé à Palmerin le don de rompre tous les enchantemens. Il attaqua son adversaire avec tant de courage, que l'ayant renversé de son cheval, il lui arracha son heaume, & lui coupa la tête. Dans le moment, on entendit un affreux coup de tonnerre; une nuée vint couvrir le corps du vaincu, & le nuage s'étant aussi-tôt relevé, tout disparut. Cependant les Gantois, craintifs spectateurs de ce terrible combat, n'ayant plus rien à redouter, sortirent en foule de la ville, & vinrent faire leurs remercîmens à Palmerin. Ils le conduisirent en triomphe au Palais, où l'Empereur & Trineus son fils lui firent les plus grands honneurs & les plus tendres caresses; mais notre Chevalier, qui avoit apperçu au haut de la principale tour de Gand la charmante Polinarde, & qui brûloit du desir de se fixer auprès de cette Pucelle, se jeta aux pieds de l'Empereur, & lui demanda pour prix du service qu'il venoit de lui rendre, d'être admis au nombre de ses Chevaliers. Cette grace ne pouvoit lui être refusée, & pendant qu'il en rendoit grace à l'Empereur, il eut l'avantage de

se voir désarmé par l'Impératrice & par Polinarde elle-même.

Cependant Palmerin avoit été blessé dans le combat qu'il venoit de soutenir; mais heureusement ses blessures ne furent pas trouvées dangereuses par les Médecins, pourvu qu'il se prêtât à prendre quelques jours de repos. Cette ordonnance auroit été un vrai supplice pour notre Chevalier, si elle ne lui eût pas valu de fréquentes visites de l'Impératrice & de la belle Polinarde. Dans la conversation il déploya tant de graces, d'esprit, & de galanteries, que les Dames prirent pour lui une véritable amitié, & que Polinarde ne put lui refuser son cœur, quoiqu'elle ignorât son rang & sa naissance. Remplie de sa nouvelle passion, elle protesta à sa confidente Brionelle, fille du Duc de Saxe, qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que ce bel Etranger. On approuve volontiers dans un autre les sentimens dont on est soi-même pénétré. Brionelle convint que Polinarde ne pouvoit mieux faire. Cette jeune personne avoit pris pour Ptolomé un amour aussi violent que celui que sa Maîtresse ressentoit pour Palmerin.

Le nain Urbande se souvenoit très-bien de ce qu'il lui en avoit couté pour s'être mêlé des amours de son Maître; néanmoins, voyant qu'il se contentoit de regarder Polinarde, sans oser lui déclarer ce qu'il ressentoit pour elle, il crut à tout risque que s'il entreprenoit d'avancer ses affaires auprès de la Princesse, elles tourneroient avantageusement. Le succès fut tel cette fois-ci, que le nain n'eut pas lieu de se repentir de l'espece d'indiscrétion qu'il commit. Urbande étoit d'une figure singuliere, & ne manquoit pas d'esprit : ses reparties étoient fines & plaisantes, & souvent les Dames s'en amusoient; Polinarde sur-tout se plaisoit à l'entendre causer. Il profita de cette liberté pour servir les amours de son Maître. Un jour que la Princesse l'interrogeoit sur le rang de Palmerin, & qu'elle paroissoit curieuse de savoir s'il avoit une Dame de ses pensées, il n'hésita pas à lui avouer que même avant de l'avoir vue, son Maître l'adoroit, & qu'il n'étoit venu en Allemagne que pour se consacrer à son service. Polinarde fut flattée de ce qu'elle apprenoit; mais trop modeste pour laisser paroître combien Palmerin lui étoit cher, elle

ſe contenta de dire à Urbande qu'elle avoit beaucoup d'eſtime pour Palmerin, & qu'elle l'agréoit pour ſon Chevalier.

Ce ne fut qu'en tremblant, qu'après cette indiſcrétion le bon nain fut ſe coucher ; il ſe rappeloit avec frayeur cette Dame qui lui avoit fait paſſer une nuit ſi douloureuſe. Heureuſement que celle qui ſuivit ſon compliment à la Princeſſe d'Allemagne, s'écoula ſans mauvais ſonge. Le lendemain, entiérement remis de ſa frayeur, il rendit compte à ſon Maître de la converſation qu'il avoit eue avec la Princeſſe. Palmerin, loin de gronder Urbande, le careſſa beaucoup, le remercia de ſon zele, & conclut de ce rapport, qu'il pouvoit ſe déclarer ſans crainte. Il le fit avec tous les tranſports d'un cœur véritablement épris. Les viſions ſingulieres qui avoient fait naître ſon amour, & dont il n'épargna aucun détail à la belle Polinarde, engagerent cette Princeſſe à convenir qu'ils étoient deſtinés l'un pour l'autre, & ces deux Amans ſe jurerent une fidélité à toute épreuve. Pendant ce temps, Prolomé & la gentille Brionelle, en confidens diſcrets & intelligens, s'étoient retirés, & avoient fort avancé leurs affaires, ſans

ſans le ſecours de la Magie ni des viſions.

L'Empereur reſſentoit trop de joie de ſe voir délivré du diabolique Chevalier, que Palmerin avoit mis à mort, pour ne pas célébrer cet heureux événement par des fêtes brillantes. Il y eut un ſuperbe tournoi, où furent invités tous les Chevaliers de l'Empire. Trineus auroit bien deſiré d'y donner des preuves de ſon adreſſe ; mais trop jeune encore pour recevoir l'Ordre de Chevalerie, il engagea Palmerin, pour qui il avoit pris une véritable amitié, à rompre quelques lances en l'honneur de ſa ſœur. Notre Héros regarda cette priere comme un devoir qu'on lui preſcrivoit d'acquitter.

Il parut au tournoi, paré d'un bracelet que lui avoit donné ſa Dame dans leur dernier entretien, & attira tous les regards par ſa bonne mine. Il renverſa tous les Chevaliers qui oſerent ſe meſurer avec lui, & réunit tous les ſuffrages. La ſeule Polinarde ne joignit pas ſes éloges à ceux des ſpectateurs ; elle garda un ſilence modeſte ; mais ſes regards apprirent à ſon Amant combien elle étoit flattée de la gloire dont il venoit de ſe couvrir. Le vainqueur reçut des mains de

l'Impératrice le prix du tournoi ; & ce qui ajouta beaucoup à son triomphe, ce fut l'ordre que l'Empereur donna à sa fille de détacher une piece de sa parure, & de la lui présenter. La jeune Princesse, avec une modeste rougeur, dénoua une chaîne d'or qu'elle portoit au cou, & l'offrit gracieusement à Palmerin, qui protesta de la conserver toute sa vie.

Le Romancier, dans cet endroit, nous oblige d'abandonner la Cour d'Allemagne, pour nous occuper de celle de France. Elle étoit alors très-brillante: Agariel, Prince vaillant & magnanime, y régnoit. Il avoit trois fils, qui s'étoient déjà montrés dignes du sang illustre dont ils sortoient. Louis, le second des fils d'Agariel, passoit avec justice pour un brave Chevalier, & l'on ne parloit que de sa courtoisie envers les Dames. Celle qui régnoit sur son cœur, étoit la Duchesse de Bourgogne, sœur du Roi d'Angleterre. La Nature s'étoit épuisée pour en faire une Princesse charmante; mais malheureusement le sort lui avoit donné pour époux un vieillard, & pour l'ordinaire ces sortes de mariages sont peu favorables à la paix & à l'intimité qui

doivent régner parmi les époux. Heureusement celui de la Duchesse étoit d'un esprit doux, & peu porté à la jalousie; il la voyoit avec satisfaction faire un des plus beaux ornemens de la Cour de France.

Les hommages du Prince Louis avoient flatté la vanité de la Duchesse de Bourgogne, & son cœur avoit été le prix des tendres protestations de cet Amant passionné; mais ces Amans s'étoient, dans leur liaison, conduits avec tant de prudence, que le vieux Duc n'avoit pu concevoir aucun soupçon probable sur la fidélité de son épouse. Pendant une de ces brillantes Cours plénieres que le Roi Agariel tenoit fort fréquemment, dans le dessein politique de connoître & de lier ensemble les principales familles nobles de son Royaume, il vint dans l'idée au Prince Louis de donner à sa Dame une preuve éclatante de son amour & de sa valeur. Pour cet effet, avec l'agrément du Roi son pere, il fit publier que pendant sept jours il soutiendroit contre tous venans, la supériorité de la beauté de sa Dame. Les conditions du combat furent que chaque Chevalier qui voudroit entrer en lice, appen-

droit aux places destinées pour recevoir les portraits, celui de la Dame de ses pensées, couvert d'un voile, afin qu'il ne fût pas reconnu. Louis avoit imaginé cette précaution, pour ménager la réputation de la Duchesse de Bourgogne & la juste sensibilité de son mari. Il avoit fait élever un perron très-ornée, sur lequel le portrait de la Duchesse étoit placé. Ce portrait ne devoit demeurer dans cette place honorable, qu'autant de temps que le Prince Louis seroit vainqueur; mais s'il succomboit, il étoit dit que le portrait de la *Mie* de son adversaire seroit substitué sur le perron à celui de la Dame du tenant; & qu'au contraire, s'il conservoit sa supériorité, les portraits des Dames des vaincus seroient attachés au dessous de celui de la Duchesse, pour servir de preuves qu'elles lui cédoient tous les avantages de la beauté. Au reste, il étoit dit qu'au dernier jour du combat, tous les portraits des Dames appartiendroient de droit au Chevalier qui auroit renversé le plus grand nombre d'adversaires.

Cette idée du Prince Louis en fit naître une pareille au Duc de Savoie, jeune & vaillant Chevalier, Amant déclaré de

la belle Lucque, fille du Roi Agariel, & sœur de Louis. Il obtint la permission de faire publier, avec les mêmes conditions, un semblable combat, & ses Hérauts en furent porter la nouvelle jusqu'à Gand. Ce défi piqua la vanité du brave Palmerin; il fit ses préparatifs pour passer à Paris avec Ptolomé & le jeune Trineus, à qui l'Empereur permit de faire ce voyage. Lorsqu'on demandoit à Palmerin le nom de la Beauté pour laquelle il alloit exercer son courage, il répondoit que c'étoit sans contredit la plus belle Princesse de l'Univers, mais que, par respect pour elle, il devoit taire son nom. Quoique Polinarde fût réellement affligée d'être privée pendant quelque temps de la vue de son Amant, elle ne put que lui savoir bon gré des combats qu'il alloit livrer pour sa gloire, & elle lui fit présent de son portrait, & d'une écharpe verte & or, qu'elle avoit brodée elle-même.

Il faut apprendre à nos Lecteurs ce qui se passa à Paris avant l'arrivée de Palmerin, de Trineus, de Ptolomé, & de vingt Chevaliers Allemands, qui tous prirent les plus exactes précautions pour n'être pas connus. La grande place devant le

Palais avoit été destinée pour cette fête militaire. D'un côté étoit le perron couvert de riches tapis, au haut duquel étoit placé le portrait de la Duchesse de Bourgogne, couvert d'un voile; de l'autre il y en avoit de pareils où chaque Chevalier étranger avoit appendu celui de sa Dame. Les Juges du camp étoient les Ducs d'Orléans & de Bourgogne. Ce dernier ignoroit absolument qu'il étoit Juge en sa propre cause, & que la beauté, pour l'honneur de laquelle le Prince Louis alloit combattre, étoit son épouse.

Le Prince de France se présenta dans la lice avec des armes brillantes, qu'il tenoit des bontés de la Duchesse. Son premier adversaire fut un Comte Durcel, Amant de la Princesse d'Aragon; mais malgré la bravoure orgueilleuse de l'Espagnol, il fut renversé, ainsi que cinq autres Chevaliers, & les portraits de leurs Dames furent placés au dessous de celui de la Duchesse de Bourgogne. Le second jour, Louis vainquit encore huit Chevaliers Castillans; le troisieme, il eut pour adversaire le vaillant Crenus, Duc de Galles, amoureux d'Agriole, Princesse d'Angleterre. Louis ne put résister à la force de l'Anglois : après le combat le plus

opiniâtre, il fut vaincu, & on le retira du camp, couvert de blessures, que l'aimable Duchesse de Bourgogne s'empressa de soigner; rien n'étoit plus juste, puisque c'étoit pour elle qu'il les avoit reçues.

Louis ne pouvant plus être le tenant de ce pas d'armes, ce fut le Duc de Galles qui prit sa place, suivant les conditions du combat, & le portrait de la Duchesse de Bourgogne disparut, & fut remplacé par celui de la Princesse d'Angleterre. Il y avoit deux jours que Crenus avoit les plus grands succès, lorsque nos Chevaliers arriverent à Paris. Palmerin, brûlant d'exercer sa valeur, ne daigna pas prendre un moment de repos; mais avant de se mettre sur les rangs, il fut placer lui-même avec respect le portrait de Polinarde, sur l'échafaud destiné à recevoir ceux des Dames; ensuite, après avoir invoqué Dieu & sa Dame, il entra dans la lice, & attaqua courageusement le Duc de Galles. Le combat fut long & opiniâtre; enfin l'Anglois fut vaincu, & presque aussi maltraité que l'avoit été le Prince Louis. Crenus, honteux de sa défaite, sortit du camp, & ne voulut plus reparoître à la Cour. Le portrait de sa Dame fut ôté de la place destinée à la plus belle, & on y

appendit celui de la Princeſſe Polinarde. Le Prince de France trouva quelque conſolation à ſa défaite, lorſqu'on lui apprit la honte dont venoit d'être couvert le Duc de Galles. Il envoya à ce ſujet complimenter Palmerin, & le prier d'accepter de ſa part deux ſuperbes deſtriers. Les jours ſuivans, notre Héros renverſa tous les adverſaires qui oſerent ſe préſenter, & le terme du tournoi étant arrivé, il fut déclaré vainqueur, & mis en poſſeſſion de tous les portraits des Dames des Chevaliers vaincus. Les Juges du camp le conduiſirent au Roi Agariel, qui lui fit l'accueil le plus diſtingué, & qui, ayant appris la naiſſance de Trineus, ordonna qu'on lui rendît les honneurs dus au fils d'un grand Empereur. Le mérite ſeul de Palmerin lui obtint la conſidération dont il jouit à la Cour de France. La viſite de politeſſe qu'il rendit au Prince Louis, & la reſtitution qu'il lui fit du portrait de la belle Ducheſſe de Bourgogne, rendit bientôt ces Chevaliers intimes amis : ils ſe conficrent leurs aventures amoureuſes, &, ſans préjudice de leur attachement perſonnel, ils convinrent entre eux que leurs Dames étoient les plus belles du monde.

Ce premier pas d'armes terminé, on s'occupa de celui du Duc de Savoie, en l'honneur de la Princesse Lucque. Les conditions étoient les mêmes qu'au premier, excepté que les portraits ne devoient pas être voilés. Le Prince aîné de France, & le Comte d'Armaignac, furent nommés par Agariel pour être les Juges du camp. Le Duc de Savoie, » comme Che» valier bien assuré en sa vaillantise & » beaulté de sa Dame «, entra fiérement en lice. Il eut pour premier adversaire le Duc de Lorraine, Amant rebuté de la belle Polinarde, dont il fit placer avec pompe le portrait sur le perron des étrangers; & dans la crainte qu'on méconnût la Divinité à laquelle il adressoit ses hommages, étoit écrit au bas du portrait: » C'est Polinarde, Dame de la beaulté, » qui surpasse en toutes perfections les » autres belles «.

Ce combat, entre le Duc de Savoie & le Prince Lorrain, attira pendant quelque temps l'attention des spectateurs; les attaques furent vives & pressées, les défenses fermes & précises; mais enfin le Duc de Lorraine succomba, & fut laissé presque mort au milieu de l'arene. Aussitôt les Juges ordonnerent que le portrait

de Polinarde fût placé au dessous de celui de la Princesse Lucque, quoiqu'on fût forcé d'avouer que les attraits de celle-ci n'étoient pas comparables à la beauté de la fille de l'Empereur d'Allemagne : mais Palmerin n'avoit garde de souffrir qu'on fît cet affront au portrait de sa Dame, quoique ce fût la seule foiblesse de son état qui lui en fît courir le risque.

Notre brave Chevalier fut désespéré à la nouvelle qu'il en reçut ; les suites de ses blessures le retenoient encore dans son appartement : mais, tout foible qu'il étoit, il se fit armer, & se rendit au camp. Etant entré fiérement dans la lice, il livra le combat au Duc de Savoie, qui ne fit qu'une médiocre résistance, & lui céda bientôt la victoire. Le portrait de Polinarde reprit, par cet avantage, encore une fois la premiere place au dessus des autres, & Palmerin combattit vaillamment trois jours pour la lui conserver. Vers la fin de la derniere journée, on vit arriver au camp un Chevalier couvert d'une armure noire, & monté sur un cheval de même couleur tachetée de blanc ; son écu étoit d'azur, sur lequel on distinguoit un soleil d'or. Il ne plaça point de portrait au perron ; mais s'approchant de Palmerin avec

une contenance noble, fiere, & guerriere : » Audacieux Chevalier, lui dit-il, je ne » prétends pas combattre pour soutenir la » beauté de ma Dame, mais pour te prou» ver que je suis plus digne que toi de » servir l'incomparable Polinarde. Tu seras » puni de l'audace avec laquelle tu as » pris le titre de son Chevalier. Je te » défie «. Ce propos insultant excita avec justice la colere de Palmerin ; il n'y répondit qu'en portant un furieux coup de lance à son imprudent adversaire : celui-ci para adroitement ce coup, & en porta un autre qui n'eut pas plus d'effet. Alors le combat devint terrible entre ces deux Chevaliers ; & si la nuit ne fût venue, & si les Juges du camp n'eussent défendu d'apporter des flambeaux, il ne se seroit terminé que par la mort de l'un ou de l'autre. Ils se retirerent, sans qu'on pût dire lequel des deux avoit l'avantage. Le Chevalier au soleil rentra dans la ville pour y faire panser ses blessures : celles de Palmerin étoient peu dangereuses ; il fut reconduit en triomphe au Palais, & le Prince de France, qui ne pouvoit plus se séparer de lui, prétendit qu'il partageât son appartement.

Les deux pas d'armes des Princes de France & de Savoie étant terminés, la plupart des Chevaliers étrangers quitterent la Cour d'Agariel, & il n'y resta que Palmerin, le Prince Trineus d'Allemagne, & Ptolomé. Il faut maintenant faire connoître à nos Lecteurs quel étoit ce fameux Chevalier au soleil, qui jouera un rôle assez intéressant dans la suite de cette Histoire.

Le Prince Tarisius, époux de la belle Griane, étant monté sur le trône de Hongrie, après la mort de son pere, vécut pendant quelques années en assez bonne intelligence avec son jeune frere Netrides. Ce Prince, d'un caractere doux, eut pour son Roi tout le respect qu'il lui devoit, &, comme son frere, il l'aimoit tendrement. Il s'en falloit de beaucoup que Tarisius rendît la pareille à Netrides; ombrageux, dur, inflexible, il ne put lui pardonner de s'être fait aimer des Hongrois, qui ne voyoient dans leur Souverain qu'un tyran, dont l'innocent, ainsi que le coupable, avoit tout à craindre. La jalousie enfante la haine, & la haine fait naître des soupçons injustes. Tarisius accusa Netrides

d'aimer sa belle-sœur Griane, & sur cette accusation, bien ou mal fondée, il prononça son exil.

Nétrides, qui respectoit même jusqu'aux injustices de son Roi, quitta la Hongrie, accompagné d'un seul Ecuyer. Trop jeune encore, pour s'élever au dessus d'un malheur qu'il n'avoit pas mérité, il conçut un chagrin si violent, que sa santé se trouvant sensiblement altérée, il fut obligé de s'arrêter chez un bon, noble & loyal Chevalier, nommé Lombard, qui lui donna tous les secours que son état exigeoit. Lombard étoit riche, & n'avoit qu'une fille charmante qui devoit hériter de ses biens. Netrides en devint amoureux, & s'étant fait connoître à son hôte, il la lui demanda pour épouse. Le vieux Chevalier n'hésita pas à la lui accorder. Cette alliance l'honoroit; & quand même le Prince de Hongrie se seroit vu condamné à vivre le reste de ses jours éloigné de sa patrie, les biens qu'il pouvoit lui laisser, étoient capables de lui former un établissement considérable. Le mariage se célébra sous les plus heureux auspices.

Dès la premiere année, l'épouse de Ne-

trides devint enceinte ; & comme elle approchoit de son terme, le Prince de Hongrie eut un songe, qui le frappa par sa singularité. Il se crut enfermé dans une chambre très-obscure, & vit une Dame qui lui présenta un enfant mâle, dont le visage étoit aussi lumineux que le soleil, & par ses rayons dissipoit l'obscurité de la chambre. La Dame lui dit : » Console-toi, » Netrides ; cet enfant doit te rendre la » couronne, dont ton injuste frere cher- » che à t'éloigner «. Le Prince de Hongrie apperçut ensuite un homme furieux qui arracha cet enfant des bras de la Dame, & s'enfuit avec lui. Quelques jours après ce songe, l'épouse de Netrides accoucha d'un fils d'une beauté si éclatante, qu'on put présumer que la nature vouloit réparer tous les torts de la fortune envers son pere. Cet enfant reçut le nom de Frisol. Nétrides donna le plus grand soin à son éducation ; & dès l'âge de quatorze ans il passoit déjà pour le Damoisel le plus accompli de l'Allemagne. Les succès qu'il obtenoit dans tous ses exercices, donnerent de bonne heure à Frisol l'envie d'être armé Chevalier. Loin de s'y opposer, Netrides encouragea ce désir, qui

annonçoit l'amour de la gloire, & l'espérance de la mériter par de belles actions. Pour enflammer de plus en plus ce jeune courage, Netrides apprit à son fils quelle étoit sa naissance, & lui raconta le rêve extraordinaire qu'il avoit fait. Frisol en conclut qu'il étoit destiné à relever la fortune de son pere, & résolut de se rendre à la Cour de Gand, & d'obtenir de l'Empereur qu'il lui conférât lui-même l'Ordre de Chevalerie. Il partit couvert de belles armes, & sur un excellent cheval, dont lui fit présent Netrides.

Frisol, en traversant l'Allemagne, donna tant de preuves de sa valeur en différentes occasions, qu'avant d'arriver à Gand, il étoit déjà connu comme un guerrier courageux & redoutable; ainsi il eut peu de peine à obtenir que l'Empereur lui donnât l'accolée, & que la belle Polinarde lui ceignît l'épée. Il trouva cette Princesse si charmante, qu'intérieurement il fit vœu d'être son Chevalier; mais il partit pour la France, sans oser lui déclarer l'amour qu'il avoit pris dans ses yeux.

Les joûtes, dont nous avons parlé un peu plus haut, étoient presque finies, lorsque Frisol arriva à Paris; ainsi il ne connoissoit point Palmerin, qu'il com-

battit, non pas qu'il fût jaloux de sa réputation, mais seulement parce que ce Chevalier s'étoit déclaré le défenseur de la beauté de la Princesse Polinarde. N'ayant pu vaincre son adversaire, ni en être vaincu, & ne voyant pas lieu de recommencer le combat, il se lia d'amitié avec le Duc de Galles, qui retournoit à Londres, & à qui il offrit son bras contre les Rois d'Ecosse & de Norwege, qui, en guerre avec le Roi d'Angleterre, se proposoient d'attaquer le pays de Galles.

Pendant que Frisol passoit en Angleterre, Palmerin, Trineus, & Ptolomé, après avoir fait leurs adieux au Roi de France, retournoient à la Cour de Gand. Ils conduisoient des Ambassadeurs d'Agariel, chargés de traiter avec l'Empereur des conditions du mariage du Prince héréditaire de France avec la belle Polinarde. Palmerin connoissoit leurs instructions; mais n'étant pas dans le cas de se découvrir, il n'avoit pu rompre la négociation; d'ailleurs il étoit persuadé que sa Princesse ne consentiroit point à cette union, quelque brillante qu'elle parût.

En effet, la Princesse d'Allemagne témoigna publiquement à son Chevalier, combien elle étoit reconnoissante de tout

ce

ce qu'il venoit de faire, pour soutenir la prééminence de sa beauté sur celle des autres Dames, & en secret elle lui prodigua les plus tendres caresses. Dans leurs mutuels transports, ils se jurerent une fidélité éternelle. Quoique Ptolomé n'eût pas autant mérité de sa belle, que Palmerin de la sienne, il fut aussi bien traité par la gentille Brionelle. Au milieu d'une Cour considérable & curieuse, ces deux couples d'Amans agirent avec tant de circonspection, que leur intelligence ne fut pas découverte.

Cependant les Ambassadeurs de France traitoient des conditions du mariage du fils de leur Maître avec Polinarde; mais leur négociation avançoit peu, & comme la politique seule devoit former cette alliance, chaque jour voyoit naître de nouvelles difficultés. Durant ces discussions, il arriva à Gand des Députés des Rois d'Ecosse & de Norwege, neveux de l'Empereur, pour presser le départ des secours de troupes que ce Monarque leur avoit promis, & sans lesquels ils ne pouvoient continuer la guerre qu'ils faisoient au Roi d'Angleterre. L'Empereur donna ses ordres en conséquence, & déclara que son fils Trineus, qui alloit être fait Chevalier,

commanderoit un corps d'élite dans cette armée. Cette nouvelle déſeſpéra le jeune Prince d'Allemagne ; il ne pouvoit légitimement refuſer d'aller défendre la cauſe de ſes couſins, les Rois d'Ecoſſe & de Norwege : mais Trineus, pendant le petit ſéjour qu'il avoit fait à la Cour de France, étoit devenu amoureux d'Agriole, fille du Roi d'Angleterre, en voyant ſon portrait ; l'intérêt de ſon amour exigeoit qu'il ne combattît point contre le pere de ſa Maîtreſſe. Il courut faire part de ſa peine à ſon ami Palmerin, qui lui conſeilla de ſupplier l'Empereur de leur permettre de devancer en Angleterre les troupes qu'il ſe propoſoit d'y faire paſſer. » Si vous obtenez » cette grace, lui dit-il, nous débarque» rons réellement en Angleterre ; mais » au lieu de nous rendre au camp des » Ecoſſois & des Norwegiens, nous irons, » en cachant nos noms & notre patrie, » offrir nos ſervices au Roi d'Angleterre, » & par ce moyen vous verrez la belle » Agriole «.

Ce projet de Palmerin, que nous déſapprouvons, & qui ne nous paroît pas tout-à-fait loyal, fut fort du goût du jeune Trineus. L'Empereur conſentit volontiers au départ de ſon fils, lorſqu'il ſut que

Palmerin vouloit bien l'accompagner, & il en fixa le jour après la cérémonie de la réception de Trineus à l'Ordre de Chevalerie. Palmerin, ce même jour, prit congé de sa Dame, qui lui promit de rejeter toutes les propositions de mariage qui lui seroient faites pendant son absence, & il alla s'embarquer avec Trineus, Ptolomé & le nain Urbande, sur un petit navire que l'Empereur avoit fait équiper. La flotte qui devoit ensuite conduire en Angleterre les troupes Allemandes, sous la conduite du Duc Tolan, preux Chevalier, ne tarda pas à mettre à la voile.

En attendant que nous puissions rejoindre nos trois Chevaliers, disons un mot des opérations des armées Allemande & Norwegienne, qui se réunirent dans le pays de Galles. Le Roi de Norwege s'étoit déjà emparé de plusieurs places, lorsque les Allemands arriverent & mirent ce Monarque en état de présenter la bataille aux Gallois. Ce fut près de la ville de Tomar qu'elle se donna. Le Duc Crenus, revenu depuis peu de France, avec le brave Frisol, disposerent si bien le petit nombre de soldats qu'ils commandoient, qu'ils défi-

rent & taillerent en pieces les Allemands & les Norwegiens. Le Duc Tolan, après des prodiges de valeur, y perdit la vie. Crenus eut la noble ſincérité d'avouer publiquement qu'il devoit la victoire à ſon cher Friſol, & il prit tous les moyens poſſibles pour le fixer à ſa Cour.

Tandis que les Gallois triomphoient de leurs ennemis, au milieu de leurs montagnes, Palmerin, Trineus & Ptolomé aborderent en Angleterre, aſſez proche du camp des Ecoſſois, qui pour lors faiſoient le ſiége de la forte ville de Corfanie. Ils trompent les ſentinelles, & traverſent une partie de la plaine, qui ſépare l'armée Ecoſſoiſe du camp des Anglois. Comme ils en approchoient, ils apperçurent quelques carioles remplies de Dames, qu'eſcortoit un fort détachement de ſoldats; c'étoit la Reine d'Angleterre, qui conduiſoit à Londres la Princeſſe Agriole ſa fille, pour l'éloigner des dangers d'une guerre dont on ne pouvoit déterminer l'iſſue. Nos Chevaliers reconnurent Agriole, dont ils avoient admiré le portrait à la Cour de France. Ils les ſaluerent reſpectueuſement; mais Trineus, vivement ému de voir ſi près de lui la Dame de ſes

pensées, resta immobile. Ce stupide étonnement, qui paroîtra naturel à ceux qui ont véritablement aimé, fut remarqué par les Dames, qui prirent sa contenance pour un témoignage de mépris. Une Demoiselle de la suite de la Princesse lui en fit un reproche ironique, qui le tira de sa contemplation. Honteux de son impolitesse involontaire, il crut ne pouvoir la mieux réparer qu'en avouant à la Demoiselle, que la surprise que lui avoit causée la beauté d'Agriole, étoit l'unique motif de son peu de courtoisie; il ajouta que pour prouver ses remords à la Princesse, il alloit tant renverser d'Ecossois, qu'elle ne pourroit, sans injustice, lui refuser son pardon. Cette réponse fut aussi-tôt rendue à Agriole, & sans doute elle dut dans ce moment s'applaudir de ses charmes, qui donnoient un si brave défenseur au Roi son pere.

La bataille étoit déjà engagée, lorsque nos trois Chevaliers arriverent au camp des Anglois. Sans prendre un moment de repos, ils se jetterent dans la mêlée, & s'y firent bientôt distinguer par leur extrême valeur. Tout ce qui se présentoit à eux étoit aussi-tôt ren-

versé. Le Roi d'Angleterre admiroit ces braves Etrangers, qui lui étoient absolument inconnus, & qui enfin firent pencher la victoire de son côté. Une partie des Ecossois fut massacrée, ou forcée de se jeter à la mer; l'autre gagna avec peine les vaisseaux qui l'avoient apportée.

Après la bataille, le Roi fit chercher les courageux Chevaliers à qui il devoit le succès de cette journée; il les combla d'éloges; mais vainement il voulut savoir leurs noms, il n'en put tirer d'autre réponse, sinon qu'ils étoient venus pour le défendre, qu'ils avoient réussi dans leur entreprise, & qu'ils s'estimoient heureux.

Le Roi d'Angleterre n'ayant plus d'ennemis à craindre, se rendit à Londres, & pria nos braves Chevaliers de l'y accompagner. La Reine & la Princesse Agriole vinrent au devant des vainqueurs. Ce fut dans cette seconde entrevue que Trineus acheva de s'enflammer: toujours troublé par la présence de sa Dame, il montra moins d'esprit que ses compagnons; mais ce timide embarras ne déplut point à Agriole; elle l'attribua à l'effet de ses charmes, & sa vanité,

flattée de ce triomphe, diſpoſa ſon cœur à l'amour. Ces Etrangers reçurent à la Cour d'Angleterre, les mêmes honneurs que s'ils euſſent déclaré qui ils étoient. Ils tinrent le premier rang dans les fêtes qui ſe donnerent pour célébrer la victoire remportée ſur les Ecoſſois. Trineus ne quittoit pas la Princeſſe; mais, ſatisfait de l'admirer, il perdoit toutes les occaſions qui ſe préſentoient de s'expliquer. L'aimable Agriole, de ſon côté, faiſoit des réflexions; ſon ame, par degré, devenoit ſenſible, & ſi la pudeur ne lui eût preſcrit un ſilence rigoureux, elle auroit, en ſe déclarant, avancé le bonheur du Prince d'Allemagne. Palmerin ſuivoit des yeux la conduite de ſon jeune ami: plus expérimenté que lui en amour, il lui propoſa de ſe ſervir du nain Urbande, qui, par la ſingularité de ſa taille & la tournure plaiſante de ſon eſprit, s'étoit procuré un libre accès chez la Princeſſe. Le nain s'acquitta de ſa commiſſion en confident habile. Interrogé par Agriole ſur le rang & les noms de nos deux Chevaliers, il ſatisfit ſa curioſité, mais ſous le ſceau du ſecret; &, comme une confidence en amene une autre, il lui confia que

Trineus brûloit d'amour pour elle. Loin de paroître piquée de l'audace du petit homme, Agriole rit beaucoup du ton affectueux & touchant dont il prononça cet aveu ; &, pour réponse, elle dit mille choses à la louange du Prince d'Allemagne.

Enfin Trineus eut bientôt occasion de faire connoître à la Dame de ses pensées, de quel zele il étoit enflammé pour son service. Le Roi d'Angleterre, pour amuser sa Cour, avoit fait préparer plusieurs chasses dans les forêts voisines de Londres ; & pour en donner le plaisir à la Reine & à la Princesse sa fille, de superbes tentes y avoient été dressées. Un jour que les Dames s'y reposoient tandis que les Chasseurs battoient le bois, Frenarque, Seigneur de Cardonnes, ami des Rois d'Ecosse & de Norwege, à la tête de quelques Gendarmes, trouva le moyen d'approcher secrétement des tentes ; &, après avoir tué ou dispersé les gardes, il enleva les deux Princesses. Un Ecuyer, échappé à la fureur de ces brigands, vint informer le Roi de ce malheur. Palmerin, Trineus & Ptolomé par bonheur étoient auprès de lui ; ils le laissent rassembler les autres Chasseurs,

& volent sur la piste des ravisseurs. Ils furent bientôt atteints. Le combat entre Palmerin & Frenarque fut vidé en un instant. A la premiere passe, ce dernier tomba mort, percé d'un coup de lance. Ptolomé tua plusieurs gardes du Seigneur de Cardonnes, & Trineus fit fuir ceux qui entouroient le char où avoient été placées les deux Princesses. Ainsi lorsque le Roi arriva avec la foule des Chasseurs, le péril étoit passé.

Le courage que Trineus avoit montré dans cette occasion ne pouvoit qu'ajouter aux tendres sentimens qu'Agriole avoit conçus pour lui ; & la maniere gracieuse dont elle le reçut après le combat, lui fit perdre entiérement toute sa timidité. Ces amans, depuis ce jour, n'eurent plus besoin d'interprete ; mais ils ne pouvoient oublier qu'un obstacle peut-être insurmontable devoit les empêcher d'être jamais l'un à l'autre. L'Empereur d'Allemagne étoit l'ennemi déclaré du Roi d'Angleterre ; il avoit fourni des secours contre lui aux Rois d'Ecosse & de Norwege, ses neveux, & il n'y avoit point d'apparence que ces deux Monarques voulussent prêter les mains à une pareille alliance. Ces considérations firent couler les larmes d'Agriole & de

Trineus ; mais Palmerin entreprit de les essuyer. Nous ne dirons pas que le conseil qu'il donna à ces amans eût été jugé dans les regles strictes de l'honneur par les sages Chevaliers de ce temps. Quoi qu'il en soit, il persuada à Agriole de suivre Trineus en Allemagne, & l'assura que l'Empereur, en la voyant, perdroit son ressentiment contre le Roi d'Angleterre, qui jadis l'avoit offensé, & qu'il se prêteroit à la paix, dont leur mariage seroit le gage. Agriole eut quelque peine à se déterminer ; mais pressée par son amour & par les instances de Trineus, elle oublia ses devoirs, & consentit à suivre son Amant.

Tandis que Palmerin s'occupoit aussi des moyens de quitter secrétement la Cour d'Angleterre, une circonstance dont nous allons rendre compte retarda ce départ. Une Demoiselle vêtue de noir, accompagnée d'un Chevalier armé de toutes pieces, & suivie de deux Ecuyers, vint se présenter devant le Roi d'Angleterre, & le conjura de lui faire rendre son héritage, dont un Seigneur Anglois, nommé Miseris, s'étoit emparé injustement, sous prétexte qu'autrefois il avoit appartenu à ses ancêtres. Miseris, qui étoit arrivé en

même temps que la Damoiselle, voulut se défendre ; mais le Chevalier armé de toutes pieces, répondit pour la Pucelle, que le sort des armes décideroit de la bonté de sa cause ; & ce Chevalier défia Miseris. Celui-ci étoit effectivement coupable ; mais se confiant dans sa force & son adresse, il accepta le combat, que le Roi d'Angleterre fixa au lendemain. Palmerin & le Roi de Norgales furent déclarés les Juges du camp. La bonne mine du Chevalier de la belle plaignante, donnoit un très grand désir aux Dames de savoir qui il étoit ; mais quoiqu'au soleil d'or peint sur son écu, Palmerin ne doutât point que ce ne fût le brave Frisol, qu'il avoit combattu au pas d'armes de Paris, sans avantage de part ni d'autre, il garda scrupuleusement le secret. Il eut soin néanmoins de recommander au nain Urbande, si le Chevalier au soleil d'or étoit vainqueur de Miseris, de le suivre, & de venir lui apprendre le chemin qu'il prendroit. Miseris périt par la main de Frisol, & sa mort établit le bon droit de la Pucelle. Alors le vainqueur se présenta devant les Juges du camp, & leur demanda modestement si toutes les conditions du combat étoient remplies. » Oui,

» lui répondit Palmerin avec dépit ; c'est
» assez pour ce coup, Chevalier ; puisse
» la fortune vous favoriser de même dans
» vos autres affaires « !

Lorsque la Damoiselle vint remercier le Roi de la bonne & prompte justice qu'il lui avoit rendue, elle lui apprit que le Chevalier qui venoit de combattre pour elle, étoit le fameux Guerrier qui avoit défait le Roi de Norwege. Il reçut à ce titre l'accueil le plus honorable ; mais étant intimément attaché au Roi Crenus, il refusa tous les avantages qui lui furent offerts, s'il vouloit demeurer à la Cour de Londres.

On vit partir Frisol avec chagrin ; il étoit beau, bien fait, plein de courtoisie, & les Dames de la Cour l'auroient admis volontiers dans leur société. Ce Chevalier prit le chemin du pays de Galles avec la Pucelle qu'il venoit de venger. Le nain de Palmerin le suivit quelque temps, & bien sûr que Frisol retournoit en Galles, il en fut informer son Maître, qui aussitôt se revêtit de ses armes & courut sur ses traces, en ordonnant seulement à Urbande de faire ses excuses au Roi, & de l'assurer que son retour seroit prompt. Notre Chevalier avoit déjà marché deux

jours sans rencontrer ce qu'il cherchoit, lorsqu'il fut abordé par une Damoiselle, qui, sans doute, charmée de sa bonne mine, le pria de lui accorder deux dons. » Je vous octroierai votre demande, lui » dit-il, si vous pouvez me donner des » nouvelles d'un Chevalier & d'une Dame » qui doivent avoir passé par ce chemin. » S'il ne tient qu'à cela, lui répondit la » Damoiselle, je suis certaine de les ob- » tenir. Ils sont entrés dans le Château » que vous voyez, & ils doivent y loger » cette nuit. Bon, reprend Palmerin, je » ferai le guet à cette porte jusqu'au point » du jour «. En effet, il prend son poste, & y passa tranquillement la nuit. La Damoiselle, intéressée à obtenir ses deux dons, ne veut pas le quitter, & elle s'asseoit auprès de lui.

Au lever du soleil, la porte du Château s'ouvre, Frisol & sa Dame en sortent; Palmerin s'avance, & lui dit fiérement : » Chevalier au soleil, vous souvenez-vous » que vous jugeâtes à propos en France » de combattre contre moi pour Madame » Polinarde? Notre combat ne fut pas ter- » miné, parce que le jour nous manqua : » continuons-le ; je vous défie «. Frisol se rappelle aisément ce fait; il met sa lance

en arrêt, prend du champ, & le combat s'engage; il fut long, périlleux, & opiniâtre; mais enfin Palmerin blesse son adversaire à plusieurs reprises, le renverse à terre privé de sentiment, & n'écoutant que sa colere, il veut lui couper la tête. La Dame pour laquelle Frisol a combattu Miseris, & la Damoiselle aux deux dons, se jettent aux pieds du vainqueur, & lui demandent avec instance de borner son ressentiment à cet exploit. » Vous m'avez » promis deux dons, lui dit la Damoi» selle; que la vie de ce brave Chevalier » acquitte le premier «. Palmerin ne put se refuser à cette priere; il abandonna Frisol, & s'éloigna avec dépit des deux Dames : celle qui avoit encore un don à obtenir de lui, le suivit avec vîtesse; l'autre employa ses soins à secourir Frisol; elle banda ses plaies, & comme son Château étoit assez proche du lieu où s'étoit passé le combat, elle y fit conduire le blessé. En y arrivant, elle y trouva Hermés, sage Chevalier, envoyé par le Roi d'Angleterre, pour faire rentrer les vassaux de la Dame dans l'obéissance qu'ils lui devoient : on lui apprend le combat de Frisol contre un Chevalier couvert d'armes noires, portant un aigle dans son écu. A ce

portrait il reconnoît Palmerin, & ayant rempli sa mission, il prend congé de la Maîtresse du Château, & marche sur les pas de ce Chevalier, pour le ramener à la Cour de Londres.

Pendant qu'Hermés cherche son ami, Frisol, guéri de ses blessures, va rejoindre le Duc de Galles, à qui il fait le triste aveu de sa défaite. Crenus, comme on doit se le rappeler, n'avoit pas été plus heureux en France, lorsque dans le premier pas d'armes il s'étoit mesuré contre ce terrible adversaire. Sachant qu'il retournoit à Londres, & voulant prendre la revanche de son ami & la sienne, il envoya quelques soldats garder un passage que notre Chevalier ne pouvoit éviter, & y ayant fait dresser deux tentes, l'une pour lui & Frisol, l'autre pour douze Chevaliers, il fit déclarer qui quiconque voudroit suivre ce chemin, devoit auparavant combattre & vaincre les douze Chevaliers. Les conditions particulieres du combat étoïent, que si les douze Chevaliers succomboient, leurs chevaux & leurs armes appartiendroient au vainqueur, & que s'ils avoient l'avantage, le vaincu se rendroit prisonnier du Duc de Galles. Crenus, ne pouvant se persuader que Palmerin

auroit assez de force & de courage pour combattre & vaincre de suite douze braves Chevaliers, se flattoit de tenir bientôt Palmerin dans ses fers. Ce projet du Duc n'étoit pas du goût de Frisol, qui auroit mieux aimé tenter une troisieme fois le sort des armes, & obtenir sur lui une victoire plus noble.

Cependant Palmerin continuoit sa route, en maudissant la Damoiselle qui lui avoit surpris deux dons, & qui, par la demande du premier, l'avoit forcé d'accorder la vie à Frisol. Mais bientôt nous le verrons changer de sentiment, & loin de voir dans le Prince de Hongrie un rival, il s'applaudira de n'avoir pas terminé des jours qui lui deviendront chers. Il est tiré de ses réflexions par cette Damoiselle même, qui le rejoint & lui rappelle qu'il a encore un don à lui octroyer. Notre Chevalier en convient avec humeur, mais rigide observateur de sa parole, il suit la Damoiselle.

Ces deux Voyageurs, sans se regarder, & sans se dire un seul mot, avoient à peine fait quelques lieues, qu'ils furent arrêtés par un lac d'une vaste étendue. Un guerrier, armé de fleches, qui paroissoit être le gardien de ce lac, eut l'audace de crier.

à

à Palmerin de se retirer, & voyant qu'il avançoit toujours, il lança contre son cheval une fleche qui le perça de part en part & le fit tomber mort. Notre Héros furieux de cette insulte, veut poursuivre l'agresseur, qui se jette dans le lac. Palmerin, emporté par la colere, s'y précipite après lui; mais dans le moment, l'homme, les eaux du lac disparoissent à ses yeux, & il se trouve dans l'avenue d'un superbe Château, dont les portes sont ouvertes. Surpris de ce qui lui arrive, il avance quelques pas, & voit venir à sa rencontre une Dame d'un âge & d'un maintien respectables, accompagnée de la Damoiselle aux deux dons, qui l'invitent à les suivre. Lorsqu'ils sont parvenus dans un appartement richement orné, la vieille Dame se jette aux pieds de Palmerin: » C'est vous, lui dit-elle, » que le Ciel a destiné pour être le vengeur des torts qui m'ont été faits: une » fille charmante, & qui, par ses qualités » personnelles & la bonté de son cœur, » méritoit le sort le plus heureux, m'a » été enlevée par le traître Escotte, fils » d'une méchante Magicienne. Ce barbare, non content de l'avoir déshonorée, » lui fait souffrir mille maux. Dans la » crainte que je ne parvienne à lui ravir

» cette malheureuse victime de sa bruta-
» lité, il la tient dans une espece de
» forteresse défendue par les plus terri-
» bles enchantemens. Cette retraite est
» placée au milieu d'un terrain inondé
» de toutes parts, & mis sous la garde de
» deux lions furieux. Vous seul, brave
» Chevalier, pouvez faire mon bonheur,
» en me rendant ma chere fille «.

Ce récit auroit pu intimider tout autre Chevalier que le brave Palmerin, il ne fit qu'augmenter le désir qu'il avoit de se signaler, en mettant à fin les aventures les plus périlleuses. Il reçut de la Dame des armes enchantées, & ne fut pas peu surpris de lire sur l'écu, *pour Palmerin d'Olive, fils du Roi le plus loyal.* S'étant armé, il prend le chemin du Château d'Escotte : arrivé au bord de l'inondation, il voit une barque, & veut y entrer; les deux lions sortent tout-à-coup de l'eau, & viennent se jeter sur lui : alors Palmerin se recommande à Dieu & à sa Dame, & combat les lions, à qui il coupe la tête. Il se jette dans la barque, saisit une rame, & va aborder au pied du Château d'Escotte, malgré plusieurs monstres marins qui s'opposent à son passage, & une tempête qui vingt fois met la barque en danger de périr. Ayant mis pied à terre,

il apperçoit au haut d'une tour le perfide fils de la Magicienne, & le défie au combat. Escotte se reposant moins sur ses forces, que sur les enchantemens de sa mere, descend & paroît bientôt armé de toutes pieces, monté sur un superbe & vigoureux destrier. Quoique Palmerin soit à pied, il ne craint point d'attaquer son adversaire : il commence par tuer son cheval, & il ne tarde pas à lui faire trois larges blessures, qui le font tomber sans connoissance. Dans ce moment, qui fut celui de la mort du ravisseur, les enchantemens se trouverent détruits. La Damoiselle enlevée, qui, des fenêtres du Château avoit été spectatrice du combat, vint remercier son libérateur, qui s'empressa de la remettre dans les bras de sa mere.

On juge bien de la joie de ces deux personnes, lorsqu'elles se revirent, & des protestations d'une reconnoissance éternelle qu'elles firent à Palmerin. Lorsqu'il prit congé d'elles, la vieille Dame lui présenta deux riches bagues, qui toutes deux avoient de grandes vertus : » L'une, lui » dit-elle, si vous la donnez à votre amie, » augmentera son amour pour vous, & » lui communiquera le courage nécessaire

» pour braver toutes les adverſités que le
» ſort fait ſouvent éprouver aux Amans.
» Vous donnerez l'autre, ajouta cette
» Dame, à la Maîtreſſe de votre ami; tant
» qu'elle l'aura au doigt, elle ſera toujours
» fidelle à ſon Amant; ſi quelque félon
» Chevalier veut par force attenter à ſa
» vertu, la bague réprimera ſes déſirs
» inſolens; au contraire, dans un autre
» cas, elle ne fera qu'augmenter ceux de
» ſon ami «.

Muni de ce beau préſent, Palmerin reprit la route de Londres; mais le Romancier, fécond en incidens, ne veut pas encore lui permettre d'y arriver. Notre Chevalier voit dans la campagne une Dame de *haut parage*, qui chaſſe avec un faucon & un émerillon; il s'approche, fait un compliment poli à la belle Chaſſereſſe, & lui demande la permiſſion de l'accompagner quelques momens, pour jouir du plaiſir d'admirer le courage & l'adreſſe de ſon faucon. La Dame, qui, à la façon dont Palmerin s'énonce, ne doute point qu'il ne ſoit un très-noble Chevalier, lui accorde cette faveur. La chaſſe finie, elle l'invite à ſe repoſer dans ſon Château. Pendant le ſouper, les propos furent agréables & galans, & la

Dame, aussi satisfaite de l'esprit de son hôte, qu'elle avoit été frappée de sa bonne mine, lui proposa de passer quelques jours avec elle; mais Palmerin, quoique très-courtois avec les Dames, étoit incapable de porter la moindre atteinte à la fidélité qu'il avoit jurée à Polinarde; il s'excusa sur des affaires de la plus grande conséquence, qui le rappeloient promptement à Londres, & promit à sa belle hôtesse de conserver précieusement le faucon, si habile à la chasse, qu'elle l'obligea à recevoir en partant.

Notre Chevalier suivoit lentement la route de la capitale de l'Angleterre, lorsqu'au passage que faisoit garder le Duc de Galles, il se vit arrêté par les Officiers de ce Prince. Ils lui expliquerent à quelles conditions on pouvoit franchir ce pas, & lui montrerent, désarmé & vaincu, le brave Chevalier Hermés, qui avoit succombé dans cette attaque. Cette vue enflamme la colere de Palmerin; il veut venger son ami, & sans perdre de temps, il livre le combat successivement aux douze Chevaliers de Crenus; tous sont renversés; & Hermés délivré, ayant mis les armes d'un des vaincus, suit son libérateur, qui dédaigne de s'informer si le Duc de Galles

& Friſol ont été témoins de ſa victoire. Ces deux Princes, chagrins de voir Palmerin échappé au piége qu'ils lui avoient tendu, ſe retirent dans la ville de Tomar, réſidence de Crenus.

Cependant Palmerin & Hermés ſuivent le chemin qui mene à Londres. Accablés par la chaleur du jour, ils ſont forcés de ſe repoſer auprès d'une fontaine. A peine étoient-ils aſſis, qu'ils voient venir à eux un Chevalier qui court à toutes brides. Aux armes qu'il porte, Palmerin le reconnoît, & forme auſſi-tôt le projet de le combattre : c'étoit Friſol ; mais craignant qu'Hermés ne s'oppoſe à ce combat, il lui fait promettre qu'il lui laiſſera terminer le différend qu'il a avec ce Chevalier. La victoire ne reſta pas longtemps indéciſe ; Friſol eſt renverſé au ſecond coup de lance ; Palmerin ſaute à terre, lui arrache ſon armure, en diſant : » Que je ne ſois jamais appelé Palmerin » d'Olive, ſi je ne fais payer ſa folie à ce » Chevalier «. L'Ecuyer du Prince de Hongrie, entendant ces paroles, ſe jette aux genoux du vainqueur, & en lui baiſant les mains, s'écrie : » Ah ! noble Palme» rin, ne refuſez pas au fidele Colmelie, » fils de votre bon pere Nourricier Ge-

» rard, la vie du preux Frisol «. Palmerin chérissoit Colmelie ; il ne l'avoit pas vu depuis son départ du mont des oliviers. A la priere de ce compagnon de son enfance, il accorde la vie à Frisol, qui, tant de fois vaincu par le brave Palmerin, reconnoît l'impossibilité de lui disputer le cœur de Polinarde. Il s'avance modestement vers son rival, lui demande son amitié, lui jure un attachement inviolable, & reconnoît que lui seul est digne d'être le Chevalier de la Princesse d'Allemagne. Palmerin, calmé par cet aveu, ne voit plus qu'un illustre ami dans Frisol ; il lui tend la main, l'embrasse, & ces deux Chevaliers, couverts de sang l'un & l'autre, abjurent leur inimitié, & se promettent une amitié à toute épreuve. Colmelie obtint de Frisol la permission de s'attacher à son cher Palmerin en qualité d'Ecuyer. Frisol retourne à Tomar, & fait part à Crenus de sa mauvaise fortune, & de sa réconciliation avec le Chevalier de Polinarde, qui, avec Hermés & Colmelie, prend le chemin de Londres.

L'arrivée de Palmerin à la Cour d'Angleterre y causa une joie universelle. Il dut être satisfait des témoignages d'amitié que lui donnerent Trincus & Ptolomé, & de

l'accueil favorable que lui fit la Princeſſe Agriole. Il fut obligé de raconter ſes aventures, qui parurent merveilleuſes, & qui l'étoient en effet. Quelques jours s'étant paſſés à recevoir des éloges, notre Héros reprit le deſſein de conduire Trineus & Agriole en Allemagne. Il fit ſecrétement partir ſon nain Urbande pour Gand, avec ordre d'informer l'Empereur, que ſon fils & Palmerin ſe rendroient bientôt à ſa Cour. Le nain ne devoit pas parler de l'enlévement de la Princeſſe d'Angleterre, excepté à la Princeſſe Polinarde. Urbande eut une traverſée heureuſe, & s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup d'intelligence.

Tout étant prêt pour la fuite des deux Amans, Palmerin, afin de fixer les irréſolutions d'Agriole, lui mit au doigt cette bague enchantée, dont nous avons fait mention. Ce taliſman fit auſſi-tôt ſon effet, & la Princeſſe d'Angleterre ne déſira plus que le moment heureux de ſe voir unie à ſon cher Trineus. La nuit ſuivante, les deux Amans, Palmerin & Prolomé ſortirent furtivement du Palais; ils ſe rendirent au port, où un vaiſſeau les attendoit; & à peine furent-ils embarqués, qu'un vent favorable les éloigna des côtes

de l'Angleterre. On ne s'apperçut que le lendemain fort tard de la fuite de la Princesse & des Chevaliers. Le premier cri des Courtisans fut qu'on devoit courir après eux, &, si on parvenoit à les arrêter, enfermer Agriole, & faire un exemple effrayant de ces audacieux ravisseurs. Mais le Roi d'Angleterre prit un parti plus modéré, persuadé que Palmerin & ses amis ne se laisseroient pas enlever leur proie sans la défendre jusqu'à l'extrémité; il pensa que puisque la Princesse avoit oublié ses devoirs, son pere devoit l'oublier à son tour, & ne pas risquer de répandre le sang de ses sujets, pour effacer une faute de l'amour, que l'amour seul pouvoit réparer. On voit par-là, que si la navigation de nos Amans ne fut pas heureuse, les circonstances qui la troublerent ne doivent pas être attribuées au bon & pacifique Roi d'Angleterre.

Urbande s'acquitta des commissions qui lui avoient été données pour l'Empereur & pour Polinarde; mais la joie qu'il eut de se voir accueilli favorablement, fut troublée par l'arrivée du Comte d'Armagnac, Ambassadeur du Roi de France, qui venoit encore proposer à l'Empereur l'alliance de son fils aîné avec la Princesse

d'Allemagne. La demande d'Agariel étoit trop avantageuſe pour être refuſée, & l'Empereur, voulant reſſerrer d'autant plus les liens qui alloient unir les deux Etats, offrit, pour époux, à la Princeſſe Lucques, ſon fils Trineus. Ayant réglé cette double union avec le Comte d'Armagnac, l'Empereur en fut porter la nouvelle à Polinarde; mais il ne trouva point dans ſa fille toute la ſoumiſſion qu'il en attendoit : ſans cependant s'oppoſer formellement à la volonté de ſon pere, elle ſe retrancha ſur la promeſſe qu'elle avoit faite à ſon frere Trineus, de ne diſpoſer de ſa main qu'après ſon retour. L'Empereur ſe contenta de cette excuſe, & congédia l'Ambaſſadeur, en lui promettant que bientôt un Seigneur de ſa Cour iroit porter à Agariel ſon conſentement pour les deux mariages.

Revenons à Palmerin que nous avons laiſſé voguer vers l'Allemagne avec Trineus, Agriole, Ptolomé, & l'Ecuyer Colmelie. Les vents favoriſerent quelque temps leur voyage, & pendant cette heureuſe navigation, la bague enchantée qu'Agriole avoit au doigt fit ſon effet. Trineus, enhardi par les marques de tendreſſe de ſa belle amie, & ne pouvant

plus modérer ſes tranſports, conjura Palmerin de hâter ſon bonheur, en le fiançant avec la Princeſſe, en préſence de tout l'équipage. (On trouvera cette cérémonie aſſez extraordinaire; mais enfin elle eſt conſignée dans le Roman, dont nous ne ſommes que des Traducteurs, pas même aſſez libres pour changer quelque circonſtance importante). Elle n'étoit pas achevée, qu'il s'éleva une tempête furieuſe, qui força le Pilote à abandonner le navire au gré des vents & des flots. Après trois jours, le calme ayant diſſipé les frayeurs de nos Voyageurs, ils s'apperçurent qu'au lieu de s'être approchés de l'Allemagne, ils ſe trouvoient ſur les côtes de la Morée. Une ville aſſez proche & d'un aſpect agréable, les invita à jeter l'ancre dans ſon port; cette ville ſe nommoit Calfa; la fertilité de ſon terroir, & le bon air qu'on y reſpiroit, l'avoient fait choiſir pour la réſidence du Soudan de Babylone. Palmerin, avant de permettre à ſes compagnons de deſcendre à terre, voulut reconnoître la plage, & s'y fit tranſporter avec le faucon, dont on ſe ſouvient qu'une Dame lui avoit fait préſent, & n'ayant pour toute arme que ſon épée.

Tandis que notre Chevalier s'amuſe à

chaſſer, ſes amis éprouvent le plus triſte ſort. Pluſieurs vaiſſeaux, commandés par le corſaire Olimaël, ſujet du Grand Turc, viennent attaquer le navire de Palmerin, qui n'avoit pour véritables défenſeurs que Trineus & Ptolomé : c'eſt inutilement qu'ils font preuves de valeur ; contraints de céder au nombre, leurs armes briſées dans leurs mains, ils tombent avec la belle Agriole dans les fers du vainqueur. Quel fut alors le déſeſpoir de ces illuſtres priſonniers, & combien il augmenta, lorſqu'ils s'apperçurent qu'on alloit les ſéparer ! Olimaël donna le Prince d'Allemagne à un de ſes neveux, & Ptolomé & Colmelie furent le partage des Chevaliers Babyloniens, qui accompagnoient ordinairement le corſaire dans ſes courſes. A l'égard de la Princeſſe Agriole, Olimaël trouva ſa beauté ſi raviſſante, qu'il ſe la réſerva, dans le deſſein d'en faire préſent au Grand Seigneur. Ce partage fait, les Pirates ſe ſéparerent & prirent différentes routes, où nous les ſuivrons ſucceſſivement pour apprendre ce qu'ils deviennent.

Le vaiſſeau dans lequel étoit embarqué Trineus, vint jeter l'ancre dans le port de l'iſle de Malfade, où ſe trouvoit malheureuſement un petit navire rempli de

Chrétiens, dont les corſaires s'empare-rent : après cette priſe, voulant ſe repoſer avec leurs priſonniers, ils deſcendirent ſur le rivage ; mais ils ignoroient le ſort qui les y attendoit. A peine ont-ils mis le pied à terre, que, Chrétiens & Mahométans ſont changés en bêtes de différentes eſpeces, & ſe mettent à courir dans les forêts dont l'iſle eſt pleine. Le Prince d'Allemagne eſt changé en un joli chien, & ce qui rend ſa ſituation déſeſpérante, c'eſt que, ſous cette métamorphoſe, il conſerve toute ſa raiſon. Il faut expliquer à nos Lecteurs la cauſe de cette étrange aventure.

L'iſle de Malfade étoit habitée par une vieille & laide Sorciere, qui avoit donné ſon nom à l'iſle. Senſible aux plaiſirs de l'amour, & déſeſpérée de voir fuir tous les Amans à l'aſpect de ſa figure hideuſe, elle employoit toutes les reſſources de la magie pour s'en procurer. Par la force de ſes enchantemens, elle parvenoit à attirer les vaiſſeaux dans les parages de l'iſle, & ſi-tôt que ceux qui les montoient y étoient deſcendus, ils ſe trouvoient tranſformés en animaux de diverſes ſortes. Celui que la méchante Magicienne vouloit honorer de ſes faveurs, étoit ſeul

excepté de cette terrible transformation. Il n'est pas douteux que son sort ne fût plus affreux que celui de ses compagnons, puisque Malfade savoit le contraindre à la traiter en Amante aimée. Laissons Trineus se désoler dans cette isle, & apprenons ce qu'est devenue la belle Agriole.

Olimaël s'étant séparé de ses compagnons, qui tous prirent la route de l'Ethiopie, vint aborder dans un port qui appartenoit au Sultan des Turcs. Son premier soin fut de faire parer son esclave des plus riches atours, & de la conduire à la Cour de son Souverain. La douleur d'Agriole ne la rendoit que plus belle & plus intéressante. Le Sultan, en la voyant, avoua qu'il n'avoit pas dans son serrail une esclave aussi charmante. Il s'en expliqua ainsi à Olimaël, qu'il récompensa généreusement du présent qu'il venoit de lui faire, & l'éleva au grade d'Amiral de ses flottes. De pareils services ne peuvent être trop payés en Turquie. Toutes les beautés du serrail perdirent leur éclat, lorsqu'Agriole parut au milieu d'elles; & ce qui les désespéra, ce fut que le Sultan montroit, pour la nouvelle arrivée, un respect qui ne pouvoit prendre sa source que

dans un véritable amour. Elles ne se trompoient pas; le Sultan avoit pris dans les yeux d'Agriole une tendresse respectueuse, dont des désirs, aussi-tôt satisfaits que formés, ne lui avoient pas encore permis de connoître l'existence. Entre les esclaves qu'il nomma pour servir la belle Princesse d'Angleterre, il y avoit une Sicilienne, nommée Hypolite, qui, par hasard, savoit la Langue Angloise : la facilité de s'entendre en fit la confidente d'Agriole. Elle versa dans son sein les motifs de l'extrême douleur dans laquelle elle paroissoit plongée. Hypolite chercha à la consoler, en lui peignant tous les avantages d'une esclave favorite. » Maîtresse des volontés de votre Souverain, » lui dit-elle, toutes les beautés du serrail » sont à vos pieds, & s'empressent de prévenir vos désirs. Les plaisirs vous environnent. Ah ! lui répondit Agriole, » quels plaisirs puis-je goûter, où n'est » pas mon cher Trineus « ?

La preuve que le Sultan étoit véritablement épris des charmes de sa nouvelle esclave, c'est qu'au lieu d'employer l'autorité pour avancer l'instant de son bonheur, il chercha à mériter sa tendresse par ses complaisances soumises & respec-

tueuses. Voyant que cette tentative ne produisoit pas l'effet qu'il en avoit espéré, il lui annonça que pour vaincre tous ses scrupules, il avoit pris la résolution de l'épouser. Agriole ne s'attendoit pas à cette marque étonnante de l'amour du Sultan. » L'honneur que vous voulez me faire, » lui dit cette belle affligée, pourroit flat- » ter la vanité des plus grandes Princesses; » mais il ne m'est pas permis de l'accepter, » je suis mariée, mon époux est prisonnier, » & le devoir m'ordonne de lui être fi- » delle «. Cette raison parut foible au Sultan; il n'en ordonna pas moins les préparatifs de son mariage, & fit assembler toute sa Cour pour l'instruire de son dessein. Il fallut bien qu'Agriole se soumît à la loi qu'on lui imposoit. Ce qui aida à la déterminer, ce fut le souvenir des vertus de la bague dont Palmerin lui avoit fait présent. Elle se flatta, au moyen de ce talisman, dont on se rappelle la propriété, que si le Sultan devenoit son époux, il ne pourroit parvenir à user des droits qui sont attachés à ce titre.

Effectivement ce mariage fut célébré dès le lendemain que la Princesse d'Angleterre se fut déterminée à y donner son consentement. Nous épargnons à nos Lecteurs

Lecteurs le détail de la pompe & de la magnificence qui l'accompagnerent, & celui des honneurs qu'on rendit à la nouvelle Sultane Reine. Le soir de cette grande cérémonie, le Sultan conduisit son épouse dans la chambre nuptiale. Brûlant d'amour, le cœur plein de désirs, il se jeta à ses pieds, prit ses belles mains dans les siennes, y colla sa bouche, & entreprit de se rendre heureux; mais, grace à l'effet de la bague magique, tous ses efforts furent inutiles. Honteux, humilié, il se précipita sur une pile de coussins, & peut-être il y versa des larmes de dépit. Agriole, loin de faire aucun reproche à cet époux malheureux, employa les paroles les plus honnêtes, & en même temps les plus réservées, pour calmer sa douleur. Cette circonspection lui réussit au delà de son attente : le Sultan, sans cesser d'aimer tendrement sa belle esclave, conçut pour elle le plus grand respect, &, dit notre Romancier, crut qu'*elle étoit la Chasteté même personnifiée* : ainsi, sans craindre d'être forcée à trahir ses sermens envers Trineus, Agriole continua d'être traitée en Souveraine dans le serrail.

Revenons à Palmerin, qui, lorsque nous l'avons quitté dans l'isle de Calfa,

ſoumiſe au Soudan de Babylone, s'amuſoit à faire chaſſer ſon faucon. Sa chaſſe finie, il revint ſur le rivage, mais il n'y trouva plus ſon navire. Ne ſachant à quoi attribuer le départ de ſes compagnons, mille idées funeſtes lui roulerent dans l'eſprit. Il accuſa de trahiſon ſon ami Trineus; mais bientôt ſe repentant de ce ſoupçon injuſte, il ſe détermina à croire que ſes amis avoient été ſurpris, & tués, ou faits priſonniers par des Pirates. Tout en réfléchiſſant ſur la bizarrerie de ſon ſort, il ſe mit à parcourir l'Iſle, & ayant apperçu un homme, il fut à lui, & lui demanda, en Langue Grecque, le nom du pays où il ſe trouvoit. Le Mahométan, à ce langage, ne doutant point qu'il ne parlât à un Etranger, & même à un Chrétien, ne répondit à la demande de Palmerin que par des injures, & voulut le faire ſon priſonnier. Notre Héros n'étoit, ni endurant, ni facile à ſaiſir; il tire ſon épée, & du premier coup il fend la tête à l'inſolent Babylonien : enſuite, faiſant réflexion que ſon habit & ſon langage pourroient lui devenir funeſtes dans un pays où l'on accueilloit ſi mal les Etrangers, il ſe couvre de la robe du Babylonien, & prend la réſolution de contrefaire le muet.

Le combat que venoit de livrer Palmerin, & la ſituation cruelle où il ſe trouvoit, avoient tellement abattu ſes forces, qu'il fut obligé de s'aſſeoir auprès d'une fontaine, & il s'y endormit profondément. Pendant ſon ſommeil, une troupe de Chaſſeurs paſſa par cet endroit; ils accompagnoient la belle Archidiane, fille de Maulicus, Soudan de Babylone, & la charmante Ardemire, ſa couſine, Princeſſe d'Arménie. Ils apperçoivent un homme qui dort au pied d'un buiſſon, & pour s'amuſer, tentent, mais inutilement, de le réveiller. Un d'eux ſe haſarde de lui donner un ſoufflet; Palmerin, ſe ſentant frapper, ſe leve avec précipitation, tire ſon glaive & abat la tête du mauvais plaiſant. Six des compagnons du mort veulent le venger, & notre Chevalier leur fait mordre la pouſſiere. Alors les Princeſſes effrayées, ordonnent aux Chaſſeurs de s'éloigner. Ceux-ci obéiſſent, & Palmerin voyant au reſpect qu'ils témoignent à Archidiane, qu'elle eſt leur Souveraine, s'avance d'un air ſoumis, mais noble, & dépoſe ſon épée à ſes pieds. Archidiane, auſſi ſurpriſe de la bonne mine & du reſpect de l'Etranger, qu'elle avoit eu lieu de l'être de ſon courage, lui rendit ſon

arme, en lui disant agréablement qu'elle le faisoit son prisonnier. Palmerin témoigna par ses gestes, qu'il regardoit ce traitement comme une grace, & ce fut alors qu'Archidiane se persuada que ce brave Chevalier étoit muet, & qu'elle lui ordonna de la suivre.

Lorsqu'on fut arrivé au Palais, la charmante fille de Maulicus & sa cousine Ardemire présenterent au Soudan le prétendu muet; & comme elles commençoient à sentir de l'amour pour ce brave Chevalier, elles crurent pouvoir lui sauver la vie; elles exalterent la valeur avec laquelle il s'étoit défendu contre les Chasseurs, & prierent le Soudan de vouloir bien le recevoir au nombre de ses esclaves favoris. Maulicus prisoit fort le courage; mais rigide observateur des loix du pays, il ne voulut pas soustraire le muet à celle qui condamnoit tous les meurtriers à être exposés aux bêtes féroces. Ce fut en vain qu'Archidiane & Ardemire embrasserent les genoux du Soudan, l'arrêt fut prononcé, & l'on conduisit Palmerin dans la fosse aux lions & aux léopards. Il y parut, avec une contenance fiere, armé seulement de son épée, & se faisant un bouclier d'un manteau

d'écarlate richement brodé en perles, que lui fit tenir la Princesse de Babylone. Les Bourreaux lâcherent les lions dans l'arene; » mais, dit le Romancier, ces animaux » terribles, après l'avoir flairé, ne lui » toucherent; ains comme connoissant » sa lignée royale, s'humilierent à ses » pieds, & s'en retournerent coucher «. Le peuple, pour qui les supplices sont toujours malheureusement un objet de curiosité barbare, fut on ne peut pas plus surpris & indigné de la douceur des lions qu'il appeloit des lâches; mais sa cruelle joie se ranima, en voyant trois léopards attaquer Palmerin avec la plus incroyable fureur. Le faux muet les attendit de pied ferme, & joignant l'adresse à la force, il parvint à les tuer tous les trois. Alors ce même peuple, qui, le moment d'auparavant, s'irritoit de ne pas voir déchirer la victime, pousse des cris d'alégresse, lorsqu'elle est sauvée. Il demande sa grace, & revenu à des sentimens d'admiration & d'humanité, il prononce que le muet est innocent du meurtre des Babyloniens, qu'il n'a tué que par la nécessité de se défendre.

Ce jour où Palmerin devoit perdre la vie, fut pour lui, grace à sa valeur, un

jour de triomphe. Il fut conduit avec pompe au Palais, & reçut du Soudan les complimens les plus flatteurs. Ce Prince lui dit qu'il le recevoit à son service, & qu'il s'estimoit heureux de pouvoir le compter au nombre de ses Chevaliers. Les deux Princesses, de leur côté, chercherent à lui faire oublier par leurs caresses les peines & les fatigues qu'il venoit d'essuyer. Toutes deux entreprirent de le rendre sensible; mais Palmerin vouloit être le modele des loyaux Amans, & il resta fidele à sa Dame Polinarde.

Il arriva dans ce temps une aventure à la Cour du Soudan, qui mit dans tout son jour cette loyauté, dont notre Chevalier faisoit profession. Un Roi de Pasmerie, nommé Mavorix, tourmenté par un cruel enchantement, vint aborder dans l'isle de Calfa: ce Roi avoit fait infidélité à la Reine de Tharse, & cette belle & jeune Magicienne, pour se venger, lui avoit fait présent d'une superbe couronne, enrichie de pierres précieuses, qui, aussi-tôt qu'il l'eut posée sur sa tête, s'y étoit attachée, au point qu'il ne lui avoit plus été possible de l'en arracher; mais ce qu'il y avoit de plus terrible, c'est que cette couronne devenoit de temps à

autre ſi brûlante, qu'alors il ſe croyoit la tête enflammée. Comme il ſouffroit des douleurs extraordinaires, il conſulta pluſieurs Magiciens, & le plus habile d'entre eux lui dit que ſon enchantement ne pouvoit finir, que lorſqu'il trouveroit un Amant en tous points fidele à ſa Dame; que ce perſonnage, auſſi rare qu'eſtimable, pourroit ſeul, ſans aucune peine, lui enlever de la tête cet incommode ornement. Depuis cette eſpece d'oracle, Mavorix parcouroit tous les pays, & ſans doute qu'il n'avoit trouvé que des Amans déloyaux, puiſque ceux qui avoient tenté ſa guériſon, loin de lui ôter cette couronne fatale, n'avoient réuſſi qu'à redoubler ſes ſouffrances; car tel étoit la force & la méchanceté de l'enchantement, que la main des Amans perfides, qui ſont en grand nombre, irritoit ſes tourmens, & que celle d'un Amant fidele pouvoit ſeule rompre le charme.

Le Soudan fit aſſembler tous ſes Chevaliers. Il leur expliqua l'état douloureux du Roi Mavorix, & les invita à ſoulager ce malheureux Monarque. Il n'y eut point de Dame Babylonienne qui ne cherchât à engager ſon favori à lui donner cette preuve publique de ſa fidélité, & il n'y

eut aucun de ces aimables Asiatiques qui ne tentât d'enlever la couronne ; mais tous occasionnerent à celui qui la portoit, des douleurs incroyables. Le faux muet Palmerin examinoit en silence ces différentes tentatives. Il plaignoit de bonne foi Mavorix. Certain que jamais il n'avoit été parjure à sa Dame Polinarde, il s'avance à son tour, pose légérement la main sur la couronne, & la détache sans effort de la tête de ce Roi, qui se jeta aux pieds de son libérateur, & lui témoigna tout ce que lui inspiroit sa reconnoissance. Les Chevaliers Babyloniens rirent beaucoup de cette aventure. Si leurs Dames en parurent un peu piquées, ce fut plus par vanité que par attachement, & elles se flatterent bien que leurs plaisirs trouveroient leur compte dans cette découverte. Pour les Princesses Archidiane & Ardemire, elles se persuaderent chacune en particulier, que le muet pourroit bien être épris de leurs charmes sans le leur dire, & que c'étoit ce qui avoit occasionné la guérison du Roi infidele. Ces deux aimables personnes, précédemment amies intimes, commencerent dès ce moment à se haïr, & cesserent de se confier leurs secrets. Archidiane ne voulut plus que le

muet la quittât. Ardemire épioit tous les instans de l'entretenir tête à tête; Palmerin évitoit la conversation de l'une & de l'autre. Ardemire, plus hardie que sa rivale, & se croyant préférée, car en amour on se flatte aisément, attira un jour notre Chevalier dans le lieu le plus retiré de son appartement, & que peut-être déjà dans ce siecle on appeloit *boudoir*, & là elle lui déclara tout l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Palmerin ne fut pas peu embarrassé; d'un côté, il voyoit une belle Princesse qui ne désiroit que de le rendre heureux; de l'autre, un cri intérieur lui faisoit entendre qu'il devoit être fidele à la belle Polinarde. La loyauté cette fois eut l'empire sur les sens. Il se retira doucement d'auprès d'Ardemire, & tâcha par ses gestes de lui faire comprendre, que, plein de respect pour elle, il n'étoit pas disposé à lui témoigner des sentimens plus tendres. La Princesse d'Arménie n'expliqua que trop bien ces gestes; elle s'abandonna à des emportemens qu'il nous seroit peut-être impossible d'exprimer. Dans cette circonstance critique, Archidiane parut à la porte du cabinet. Elle avoit entendu les discours de sa cousine, rien ne lui avoit échappé de la vivacité

de ſon action, ni de la maniere dont Palmerin s'étoit défendu. Son amour-propre lui perſuada que le charmant muet n'aimoit pas Ardemire; mais elle en tira la fauſſe conſéquence, qu'elle ſeule étoit l'objet de ſes déſirs. Elle entre bruſquement; &, n'écoutant que ſa jalouſie & la paſſion violente dont elle étoit conſumée, elle fait à ſa couſine les reproches les plus inſultans. Pour n'avoir plus rien à redouter de cette rivale dangereuſe, elle lui déclara qu'elle alloit ſupplier le Soudan de lui ordonner de quitter la Cour de Calfa, & de retourner dans ſa Province d'Arménie. Pendant ce temps, Palmerin s'étoit retiré, & ces deux Princeſſes avoient continué leur diſpute, que l'arrivée de leurs Dames d'honneur fit enfin ceſſer. Ardemire, encore plus outrée du mépris avec lequel Palmerin avoit reçu l'aveu de ſa tendreſſe, que de la façon outrageante dont l'avoit traitée ſa couſine, pour ſoulager ſa douleur, s'occupa à traduire en Aſſyrien un morceau de poéſie Grecque de Sapho, qu'elle intitula *Chant lamentable d'Ardemire, mourante d'amour*, dont nous allons riſquer une foible imitation.

L'amour eſt un don précieux,
Quand on eſt aimé comme on aime;
Oui, l'on jouit du bien ſuprême,
Lorſque l'amour comble nos vœux.
L'amour nous fait chérir la vie;
Mais que j'éprouve un triſte ſort!
D'aucun retour ma flamme n'eſt ſuivie,
L'amour me fait chérir la mort.

Eſt-il un mortel plus parfait
Qu'un Amant que rien n'intimide?
Mais un inſenſible, un perfide,
Eſt le plus redoutable objet.
Il nous fait déteſter la vie,
Et nous croyons toucher au port,
Lorſque, pour prix d'une flamme trahie,
Nous recevons enfin la mort.

Le plus charmant de tous les Dieux
Eſt quelquefois le plus barbare;
Le mépris nous plonge au Tenare,
Un doux retour nous porte aux Cieux.
Le dédain & la perfidie
Changent, par un cruel rapport,
Les traits du Dieu qui donne à tous la vie,
Dans l'horrible faulx de la mort.

Les efforts que fit Ardemire pour mettre de l'expreſſion dans ſes vers & dans la muſique qu'elle compoſa elle-même, furent ſi violens, qu'elle ſe caſſa pluſieurs veines, & mourut pendant la nuit, baignée dans

son sang. Ses femmes ne s'apperçurent de ce malheureux accident que le lendemain matin, & le publierent dans le Palais par leurs cris & les marques de leur désespoir. Palmerin & Archidiane, qui en connoissoient seuls la cause, plaignirent sincérement Ardemire, & se reprocherent intérieurement sa mort. Le Soudan regretta beaucoup sa niece; il lui fit faire de magnifiques funérailles, & lui éleva un superbe tombeau. Elle fut pleurée par toute la Cour de Calfa, qui l'estimoit pour sa beauté & les rares qualités de son cœur.

Archidiane n'ayant plus de rivale à craindre, & se croyant adorée, se livra toute entiere au plaisir d'aimer le beau Chevalier muet; mais nous verrons dans la seconde Partie de cette Histoire que sa tendresse ne fut pas mieux payée que celle d'Ardemire, & que si la Princesse Babylonienne n'expira pas d'un excès d'amour, elle éprouva tous les chagrins que peut produire cette passion, quand celui qui l'a inspirée n'y répond que par l'indifférence la plus désespérante.

Fin de la premiere Partie du Roman de Palmerin d'Olive.

SECONDE PARTIE

du Roman de PALMERIN D'OLIVE.

PALMERIN D'OLIVE, forcé de reſter à la Cour de Calfa, ſe trouvoit dans l'obligation d'y continuer le perſonnage de muet. Il étoit ſenſiblement affecté de la mort de la Princeſſe Ardemire, mais ſurtout il ſoupiroit après le moment qui le rejoindroit à ſa chere Polinarde & à ſes amis Trineus & Ptolomé. Hélas! quand cet inſtant devoit-il arriver? Tandis qu'il méditoit ſur les moyens de repaſſer en Europe, la belle Archidiane formoit de nouveaux projets pour le faire manquer à la fidélité qu'il devoit à ſa Dame. Cette charmante fille du Roi de Babylone ſe croyoit aimée; & ſentant bien qu'il falloit qu'elle s'expliquât la premiere avec un muet auſſi reſpectueux & auſſi modeſte, mais qui du moins n'étoit pas ſourd, un jour qu'elle s'étoit ménagée avec lui un entretien ſecret, elle lui fit l'aveu de ſa paſſion dans les termes les plus clairs & les plus énergiques. Nous avons dans

la premiere Partie de ce Roman jeté un voile ſur les expreſſions de la malheureuſe Ardemire en pareille circonſtance ; nous ne riſquerons pas d'offenſer la délicateſſe de nos Lecteurs, en leur faiſant entendre comment Archidiane trouva moyen d'expliquer à Palmerin toute l'étendue de ſon amour pour lui ; il ſuffira, pour l'intelligence de ce Roman, de dire qu'Archidiane mit encore plus de vivacité qu'Ardemire dans ſa déclaration d'amour, & que Palmerin la reçut avec tant de froideur, que la Princeſſe de Babylone perdit enfin toute eſpérance, & entreprit de l'oublier.

Dans ce temps, on vit arriver dans l'iſle de Calfa le fameux Amaran de Nigrée, Prince de Phrygie. Il avoit été l'Amant déclaré de l'infortunée Ardemire, & le Soudan Maulicus la lui avoit promiſe en mariage. Ce Prince, le plus redoûtable Chevalier de l'Aſie, ayant appris la mort de ſon amante, en fut au déſeſpoir, & prêta créance au bruit qui s'étoit répandu, qu'Archidiane, jalouſe de la beauté de ſa couſine, l'avoit fait aſſaſſiner. Amaran, accompagné de ſes quatre freres, jeunes & braves Chevaliers, tous couverts d'armes noires, ſe préſente devant le Sultan. Il oſe accuſer la Princeſſe Archidiane

d'être la meurtriere d'Ardemire, & offre de prouver son accusation par un combat, avec la condition, que s'il en sort vainqueur, la Princesse de Babylone sera mise à mort, & que s'il est vaincu par le champion que choisira Archidiane, il expirera dans les flammes au milieu de la place publique. Le Prince de Phrygie, avant de s'expliquer sur le sujet de son voyage, avoit exigé du Soudan qu'il lui donnât parole de faire droit à sa demande. Maulicus ainsi lié, malgré les pleurs, la colere & les représentations de sa fille, se vit dans la cruelle nécessité d'ordonner le combat. Amaran jette son gage de bataille au milieu de la salle; mais son audace & sa force avoient tellement intimidé les Seigneurs Babyloniens, qu'aucun ne s'empressa à le relever. Palmerin étoit présent à cette scene; il est indigné de la lâcheté des Courtisans de Maulicus; & oubliant qu'il est de son intérêt de continuer de passer pour muet, il s'écrie: » Oh! couards & chétifs Chevaliers, » comment pouvez-vous souffrir que cet » orgueilleux & outre-cuidé Chevalier » accuse ainsi votre Dame? Par les Puis» sances célestes! vous êtes indignes du » nom que vous portez; & devroit-on

» vous ôter le don de Nobleſſe ſi ſouffrez
» ce vitupere. Et toi, Prince Amaran,
» peux tu accuſer ſi belle Dame de ſi
» noire trahiſon ? je ſuis prêt à te prouver
» en plein champ que tu as fauſſement
» menti par ta gorge, & voilà mon gage «.
En même temps il jette ſon gand, &
ramaſſe avec précipitation celui du Prince
de Phrygie. A l'étonnement que fit paroître
Maulicus & toute ſa Cour, Palmerin
revint à lui, & s'apperçut de l'imprudence
qu'il venoit de commettre.
» Seigneur, dit-il en s'adreſſant au Soudan,
ne ſoyez point ſurpris de ce qui
» m'arrive. La crainte d'un malheur dont
» aucun courage humain n'auroit pu me
» garantir, m'avoit lié la langue; l'indignation
vient de m'en rendre l'uſage.
» Adreſſons vous & moi au Ciel nos remercîmens;
c'eſt ſur-tout pour faire
» triompher l'innocence qu'il opere des
» miracles «.

Maulicus émerveillé adreſſe ſes prieres à Mahomet & à toutes les Divinités du Paganiſme, que nos vieux Romanciers aſſocient toujours enſemble dans la créance des Saraſins. Il embraſſa tendrement le courageux Palmerin & Archidiane, à qui ce prétendu miracle fit reprendre l'eſpérance

rance qu'elle avoit eue précédemment, que notre Héros étoit épris de ses charmes, elle lui témoigna sa reconnoissance. Tout brave qu'étoit Amaran, cette aventure refroidit un peu la vivacité de son courage. Il ne douta point qu'un Guerrier que le Ciel favorisoit de la sorte, ne fût un Adversaire redoutable. Il ne pouvoit, sans lâcheté, refuser le combat qu'il avoit demandé lui-même, & trouva plus expédient d'annoncer, que si le champion qui osoit prendre la défense d'Archidiane n'étoit pas fils de Roi, il ne pouvoit, sans s'avilir, se mesurer avec lui. Palmerin, à ce propos insultant, entra dans la plus violente colere; peut-être même se seroit-il porté aux plus grandes extrémités, si dans ce moment une fameuse Magicienne n'eût pris soin de sa gloire. On se rappelle cette savante Reine de Tharses & la douloureuse couronne qu'elle avoit envoyée en présent au volage Roi Mavorix. Cette Enchanteresse ayant appris par son art ce qui se passoit à la Cour du Soudan, fit partir aussi-tôt un Lutin à ses ordres, & il se trouva au milieu de l'assemblée à l'instant même où Amaran refusoit de combattre contre Palmerin. » Prince de Phrygie, lui dit-il, ne crains

» pas d'entrer en lice avec ce Chevalier, » qui est du plus illustre lignage ; & vous » Seigneur, ajouta-t-il en se retournant » du côté de Palmerin, acceptez ce » heaume que je vous présente de la part » d'une puissante Reine, qui, pour prix » de cette faveur, exige de vous un don » lorsqu'elle vous requerra de le lui accor- » der «. Ce Lutin, qui étoit sous la figure d'un Ecuyer, n'eut pas plutôt prononcé ces dernieres paroles, qu'il disparut, sans que personne pût déterminer ni comment il étoit entré dans le Palais, ni par où il en étoit sorti.

Tant d'évènemens extraordinaires arrivés en un seul jour, ne permirent pas à Amaran de passer une nuit bien tranquille. Il se rendit néanmoins sur le champ de bataille avec une contenance assurée ; Palmerin y parut en même temps avec des armes brillantes qu'Archidiane lui avoit envoyées ; & cette Princesse y fut conduite par le Soudan son pere, & placée sur un échafaud destiné pour elle seule, comme étant accusée. Deux des freres d'Amaran, & deux des plus grands Seigneurs d'Assyrie, furent nommés pour Juges de ce combat, qui dura long-temps, & où les deux adversaires employerent

ſucceſſivement le courage, la force, & l'adreſſe, & pendant lequel ils coururent tour à tour les plus grands dangers; mais enfin Palmerin, qui étoit entré en lice, en invoquant Dieu & ſa Dame Polinarde, ayant renverſé Amaran de ſon cheval, ſauta leſtement à terre, lui coupa la tête, & fut la dépoſer aux pieds de la belle Archidiane. Cette Princeſſe, remplie de reconnoiſſance pour ſon défenſeur, la lui témoigna dans les termes les plus affectueux: alors les Juges la déclarerent innocente de l'horrible crime qui lui avoit été méchamment imputé. Selon la priere qu'avoit faite Amaran avant le combat, ſes freres voulurent dépoſer ſon corps dans le même tombeau où on avoit placé celui de la malheureuſe Ardemire; mais la Princeſſe de Babylone s'y oppoſa, & les Princes Phrygiens furent contraints d'emporter le corps de leur frere & celui d'Ardemire, & d'élever à ces Amans infortunés un tombeau dans la capitale de la Phrygie.

Il étoit difficile que la mort d'Amaran ne produisît pas une guerre entre les Phrygiens & les Aſſyriens. Dans l'eſpoir de venger ce Prince, ſes freres leverent une armée conſidérable, dont ils donnerent le commandement à Gramiel leur aîné, & s'em-

barquerent ſur un grand nombre de vaiſſeaux, pour tenter une deſcente dans l'iſle de Calfa. Pendant ce temps, le Soudan, qui croyoit n'avoir rien à redouter des Phrygiens, ſe propoſoit de porter la guerre juſqu'à Conſtantinople, qu'il prétendoit aſſiéger, pour venger la mort de ſon oncle Gamezio, qui, comme nous l'avons dit dans la premiere partie de ce Roman, avoit été tué par Florendos de Macédoine. Palmerin n'avoit pas peu contribué à affermir Maulicus dans cette réſolution, il lui avoit promis de combattre ſous ſes drapeaux; mais il s'étoit diſpenſé d'accepter le commandement de l'armée, qui avoit été donné au vieux Roi de Baliſarque. Certainement notre Héros n'en vouloit point aux Grecs, mais il gémiſſoit d'être forcé de vivre avec les Mahométans; & d'ailleurs continuellement expoſé aux amoureuſes perſécutions d'Archidiane, il craignoit que ſa Dame Polinarde n'eût un jour lieu de lui reprocher quelques momens de foibleſſe. En conſeillant au Soudan la guerre de Conſtantinople, il ſe flattoit qu'arrivé en Grece, il pourroit trouver l'occaſion de quitter les Aſſyriens, de ſe rendre en Allemagne, & de chercher enſuite ſes compagnons

Trineus, Ptolomé, & la belle Agriole. Il eut, avant d'effectuer son dessein, encore bien des combats à livrer pour se conserver fidele à sa Dame. La Princesse de Babylone, s'obstinant à croire que le seul respect de son Amant éloignoit leur bonheur réciproque, lui offrit sa main. Palmerin feignit d'accepter cette brillante proposition avec reconnoissance; il conjura néanmoins la passionnée Archidiane de remettre leur union à son retour de Grece, où il tâcheroit de la mériter par les plus grandes prouesses. Cette défaite ne satisfit que médiocrement la Princesse de Babylone; mais elle se croyoit aimée, & les paroles qui sortent de la bouche d'un Amant chéri, sont bien persuasives.

Vers ce temps, on vit arriver au camp des Assyriens Olorique, Prince Arabe, à la tête de cinq cents Chevaliers de sa nation : il étoit passionnément amoureux d'Archidiane, & ce motif l'avoit engagé à venir offrir ses services au Soudan son pere. La Princesse le reçut froidement, mais avec les égards que méritoit sa naissance. Bientôt Palmerin & Olorique furent amis. Les ames franches & loyales se cherchent, se connoissent d'abord, & se lient avec promptitude. Les deux Chevaliers

ſe confierent leurs ſecrets, & Palmerin avoua à ſon ami, qui lui marquoit quelque jalouſie ſur ſon aſſiduité auprès d'Archidiane, que ſa paſſion pour elle n'étoit que feinte, & il lui promit d'appuyer ſon amour de tout ſon pouvoir.

Les préparatifs qu'avoit été obligé de faire Maulicus, pour porter la guerre en Grece, donnerent le temps aux Phrygiens d'entrer dans l'Aſſyrie. Ils attaquerent l'armée Babylonienne, déjà raſſemblée & prête à s'embarquer. La bataille fut ſanglante; les Princes Palmerin & Olorique en déterminerent le ſuccès en faveur du Soudan, & jamais déroute ne fut plus complette que celle des ennemis. Ce fut après cette grande victoire que toutes les troupes rentrerent dans les vaiſſeaux, & vinrent aborder à l'iſle de Calfa, où Maulicus vouloit qu'elles ſe repoſaſſent pendant quelques jours.

Durant cette courte navigation, on apperçut au loin en mer un vaiſſeau galamment orné, qui, en s'approchant, permit d'entendre les ſons mélodieux de divers inſtrumens dont jouoient un grand nombre de Muſiciens répandus ſur le tillac. Une chaloupe envoyée du vaiſſeau, inſtruiſit bientôt l'armée qu'il appartenoit

à la Reine de Tharſes. Palmerin ne pouvoit ſe diſpenſer d'aller lui témoigner ſa reconnoiſſance du ſervice qu'elle lui avoit rendu, & du préſent qu'il en avoit reçu. Il engagea ſon ami Olorique à l'accompagner. La Reine Magicienne fit aux deux Chevaliers l'accueil le plus gracieux, mais toutes les attentions furent pour Palmerin. Elle étoit amoureuſe de ce Héros. Il lui avoit promis de lui accorder un don, & ce don étoit celui d'amoureuſe merci ; mais il ignoroit à quoi il s'étoit engagé. La Reine de Tharſes fut aſſez prudente pour ne l'en pas informer; elle connoiſſoit la rigide loyauté de Palmerin ; & peu délicate ſur les moyens de ſatisfaire ſon amour, elle aima mieux employer les reſſources de ſon art, que de riſquer celles que lui offroient ſes appas. Dans le ſouper galant qu'elle donna à nos deux Chevaliers, elle préſenta à Palmerin une eſpece de philtre ou breuvage, qui, en lui ôtant la raiſon, le rendit pour le moment le plus amoureux des hommes. La Reine de Tharſes mit ſi bien à profit ces heureuſes diſpoſitions, qu'au bout de neuf mois elle donna naiſſance à un fils, qui fut appelé Palmendos, & fut ainſi que ſon pere, un preux Chevalier. La vertu du

breuvage ayant cessé après trois jours, la belle Magicienne fut obligée de recevoir les froids adieux de Palmerin, qui, honteux de ce qui venoit de lui arriver, ne crut pas pouvoir trop précipiter son retour à la flotte Assyrienne, avec son cher Olorique. Ces deux amis refuserent de descendre à terre dans l'isle de Calfa, & pendant que les autres Officiers de l'armée s'y livroient à toutes sortes d'amusemens, ils réfléchissoient sur les moyens d'abandonner le Roi Maulicus.

Palmerin, sous prétexte d'examiner les côtes voisines de Constantinople, afin de décider en quel endroit les Assyriens pourroient débarquer avec sûreté, se fit donner un vaisseau léger, sur lequel il ne reçut que quelques Matelots Phrygiens, pris dans la derniere bataille. Ayant mis à la voile, il devança la flotte, & bientôt se trouva hors de sa vue. Les vents seconderent son projet; car, après avoir vogué plusieurs mois, il se trouva, sans le savoir, dans la mer d'Allemagne, & son bâtiment vint se briser assez proche de la ville de Gand.

Si Trineus & Ptolomé avoient été avec Palmerin, ce naufrage auroit paru à ce Héros une faveur du ciel; mais comment

se seroit-il présenté devant l'Empereur, sans lui présenter ce dépôt précieux qui lui avoit été confié? Il commença par donner la liberté aux esclaves Phrygiens, qu'il récompensa généreusement de leurs peines, & s'acheminant avec Olorique du côté des forêts qui entouroient la ville de Gand, il attendit qu'un heureux hasard lui offrît quelqu'un en état de lui rendre compte de ce qui se passoit à la Cour d'Allemagne. Pendant que nos deux Chevaliers jetoient tristement les yeux sur les murs de Gand, qu'ils appercevoient dans l'éloignement, ils virent sortir de la forêt un grand nombre de Chasseurs, qui accompagnoient un char occupé par quelques Dames. A cette vue, le cœur de Palmerin frissonna. Il reconnut sa Dame Polinarde. La Princesse, de son côté, ayant jeté les yeux sur les deux Chevaliers, & reconnu, à la singularité de leur armure, qu'ils devoient être Etrangers, l'esprit toujours préoccupé de son cher Palmerin, laissa son escorte aller en avant, & ordonna au nain Urbande, qui étoit toujours auprès d'elle, d'interroger ces Chevaliers, & de leur demander si dans leurs voyages ils n'avoient pas entendu parler de Palmerin, de Trineus, & de Ptolomé.

Quelle fut la joie d'Urbande, en reconnoissant son cher Maître ! Quelle fut la satisfaction de Palmerin en apprenant qu'il n'étoit pas effacé de la mémoire de la belle Polinarde ! Il dit en deux mots au nain, les raisons qui lui défendoient de paroître à la Cour de l'Empereur, & l'engagea à obtenir de la Princesse, qu'il pût l'entretenir en secret. Urbande s'acquitta de sa commission en confident habile. Polinarde, charmée de savoir son Amant si près d'elle ; permit que le soir même il fût introduit dans son appartement. Brionelle en prit le soin, & on logea Olorique dans une hôtellerie de la ville, où on le fit passer pour le frere cadet du nain Urbande, afin de lui faciliter l'entrée au Palais.

Lorsque Polinarde & Palmerin se trouverent seuls, notre Chevalier rendit compte à sa Dame de tout ce qui lui étoit arrivé. Ils gémirent ensemble sur le sort de Trineus & de Ptolomé, que Palmerin lui promit de chercher de tous côtés, & de ramener à la Cour d'Allemagne aussi-tôt qu'il les auroit trouvés : ensuite sa franchise ne lui permit pas de taire son aventure avec la Reine de Tharses, qu'il attribua avec raison à la puissance d'un charme invincible. Po-

linarde avoit eu, par un songe, connoissance de l'infidélité de son Amant; mais elle la lui pardonna, en maudissant la magie, & reçut le serment que lui fit Palmerin, qu'à moins d'un furieux enchantement, il lui seroit toujours fidele. Pour lui prouver qu'elle méritoit sa tendresse sans partage, elle lui découvrit que le dessein de l'Empereur son pere étoit toujours de la marier au fils du Roi de France; mais en même temps elle lui protesta qu'elle se donneroit plutôt la mort, que de consentir à cette alliance. Malgré la satisfaction que goûtoient nos Amans à se voir ainsi en secret, après quinze jours, il y fallut renoncer. Palmerin, à qui les douceurs de l'amour ne faisoient jamais oublier ce qu'il devoit à la gloire, prit congé de la belle Polinarde, & lui promit de ne paroître devant elle qu'avec Trineus & Ptolomé. Olorique fit aussi ses adieux à la Princesse, & l'assura qu'il accompagneroit son ami dans toutes ses courses. A l'égard du nain Urbande, il avoit retrouvé son cher Maître, & ne voulut plus le quitter.

Laissons nos Chevaliers prendre la route de la Hongrie, & sachons ce qu'est devenue la flotte des Babyloniens. Elle

avoit suivi d'abord le bâtiment léger qui portoit Palmerin & Olorique ; mais l'ayant bientôt perdu de vue, elle fut accueillie par une furieuse tempête, qui la dispersa pendant plusieurs jours, & ne lui permit de se réunir qu'auprès de Constantinople. Les Grecs, avertis du danger qui les menaçoient, s'étoient mis en défense ; ainsi, tout en débarquant, les Babyloniens se trouverent contraints à recevoir la bataille. Balisarque & son fils Gueresin y furent tués du côté des Sarasins, & les Grecs perdirent Caniam fils du vieux Remicius leur Empereur, & le jeune Cariteus fils de Caniam : cependant les Babyloniens, se trouvant sans Chefs, n'oserent pas profiter des avantages qu'ils commençoient à obtenir. Ils se rembarquerent avec promptitude, retournerent à Calfa, & apprirent au Soudan la perte qu'ils avoient faite de leurs Généraux, & celle de Palmerin & d'Olorique, qu'on croyoit que la tempête avoit engloutis dans les flots.

La mort de Caniam & de Cariteus son fils venoit de plonger dans le deuil toute la Cour de Constantinople. Le vieux Empereur Remicius, ne se voyant plus d'héritier, fit partir pour la Hongrie le Duc

de Pere, avec ordre d'inviter ſon gendre Tariſius & ſa fille Griane à ſe rendre auprès de lui, & de leùr dire que ſon deſſein étoit de les nommer ſes ſucceſſeurs. Le Duc s'acquitta de ſa commiſſion; & le Roi de Hongrie, trop ambitieux pour refuſer l'offre d'une couronne, fit auſſi-tôt toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ce voyage, & nomma Gouverneurs en Hongrie, pendant ſon abſence, ſes neveux Oudin & Promptalcon, fils de la Ducheſſe d'Ormeque ſœur de Tariſius.

La ſcene la plus intéreſſante ſe préparoit alors en Hongrie; mais pour en faciliter l'intelligence à nos Lecteurs, il eſt néceſſaire de leur rappeler que la belle Griane, avant de devenir l'épouſe du Roi Tariſius, avoit éperdument aimé le vaillant Florendos, Prince de Macédoine, & que le brave Palmerin d'Olive fut le gage de leur tendreſſe mutuelle. La Princeſſe de Grece, contrainte par la ſévere & opiniâtre Impératrice ſa mere, de renoncer à être un jour unie au Prince de Macédoine, donna, malgré elle, la main à ſon couſin le Roi de Hongrie, & cacha avec ſoin juſqu'où elle avoit porté ſa foibleſſe pour Florendos. Il eſt certain que Tariſius n'étoit pas capable de faire oublier

à sa nouvelle épouse un Amant chéri. Cruel, jaloux, incapable de ces égards flatteurs qui font naître ou entretiennent le sentiment & la bonne intelligence, le Roi de Hongrie ne fut que le tyran de Griane, qui, tristement renfermée dans son appartement, ne s'occupoit qu'à pleurer son infortune, & regardoit comme une faveur du Ciel, tous les momens que son époux passoit éloigné d'elle. Cependant, l'aversion légitime que Griane avoit pour le Roi de Hongrie, ne put la garantir de devenir mere : elle donna le jour à une Princesse charmante, qui fut nommée Hermide, & qui dans la suite devint son unique consolation.

Le Prince Florendos ne couloit pas des jours plus tranquilles à la Cour de son pere. Uniquement occupé de Griane, livré à la plus noire mélancolie, il avoit renoncé à la gloire des armes, & ses beaux jours s'usoient dans la tristesse. La seule vue de Palmerin, lorsqu'il l'arma Chevalier, avoit pour un moment fait treve à ses ennuis ; mais, après le départ de ce jeune Héros, dont il ne pouvoit soupçonner la naissance, il retomba dans une nouvelle langueur, qui fit trembler pour sa vie. Le vieux Roi Primaleon son pere

étoit désespéré. Il avoit déjà tenté de marier Florendos ; il redoubla ses instances pour l'engager à se choisir une épouse ; mais ce fut inutilement : au lieu d'une réponse favorable au dessein du Roi, le Prince de Macédoine lui demanda la permission de faire un voyage à Jérusalem, afin de remplir, dit-il, un vœu qu'il avoit fait depuis long-temps. Son état exigeoit un peu de condescendance. Primaleon se rendit à la priere de son fils, & le Prince disposa tout pour son départ, ne voulant que le seul Fresne, son cousin & son ami, pour l'accompagner dans son voyage. Son véritable projet étoit de passer en Hongrie sous des habits de Pélerin, de chercher à y voir sa chere Griane, d'aller ensuite visiter les pays les plus éloignés, & de ne reparoître dans la Macédoine qu'après la mort de Primaleon. La piété, comme on le voit, n'étoit pas le vrai motif du saint voyage qu'entreprenoit Florendos; l'amour l'avoit conçu : » & au lieu de la lance & » autres accoûtremens de Chevalerie, lui » faisoit porter la cape de maroquin, » l'écharpe & le bourdon, enseignes de » pieux pélerinage «. Montés sur d'excellens chevaux, mais de peu d'apparence, le Prince & son cousin prirent le chemin

de la Hongrie, n'ayant pour toute arme que des poignards cachés sous leurs habits.

Etant arrivés à Bude sans accident, nos prétendus Pélerins se logerent dans la meilleure Hôtellerie de la ville, & bientôt ils furent informés des préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de Constantinople, que Tarisius, Griane son épouse & la jeune Hermide leur fille alloient entreprendre. Ils reconnurent quelques gens de la suite de l'Ambassadeur Grec, le Duc de Pere, qui devoit accompagner ces illustres Voyageurs. Florendos, que son habit de Pélerin mettoit dans le cas de marquer de la curiosité sans exciter de défiance, s'informa des endroits où il pourroit voir facilement la famille Royale avant son départ. On lui enseigna une Eglise assez proche du Palais, où la Reine se rendoit tous les matins. Florendos & Fresne furent s'y placer de bonne heure. Griane arriva; elle fixa nos deux Pélerins, son cœur s'émut; mais elle fut bien loin de soupçonner combien l'un des deux devoit lui être cher. La vue de la Reine de Hongrie fit un bien plus violent effet sur l'ame du Prince de Macédoine. Son émotion fut si vive, que ses forces l'abandonnerent, & il tomba évanoui dans les

bras

bras de son compagnon. Cet événement causa une grande rumeur dans l'Eglise ; la Reine fut sensible à l'état où se trouvoit ce Pélerin ; & supposant qu'il avoit besoin de secours, elle envoya sa bonne Nourrice Ptolomnestre dire à ces Etrangers, qu'ils pouvoient se retirer dans une maison hospitaliere fondée par Griane, pour recevoir les Pélerins, & où elle alloit souvent examiner si rien ne leur manquoit. Ptolomnestre s'étant acquittée de sa commission, nos faux Pélerins se firent conduire à l'Hospice de la Reine, & ils y attendirent cette bonne Princesse. Elle y vint en effet peu de temps après, &, selon son usage, elle prit des mains d'un des Serviteurs de la maison, une coupe pleine de bouillon, & la présenta à Florendos. Le Prince de Macédoine la reçut en tremblant; & jetant sur la Reine un regard passionné : » Ah ! Madame, lui » dit-il à voix basse, est-ce là la seule » compassion que vous aurez pour un in- » fortuné Chevalier, qui ne craint pas » d'exposer sa vie, s'il peut encore une » fois vous assurer qu'il meurt en vous » adorant « ? Griane, à ce discours, reconnut son Amant. Elle voulut d'abord lui répondre; mais redoutant d'être entendue,

elle se retint, & se contenta de fixer sur lui ses yeux mouillés de pleurs. Un tendre soupir qui lui échappa malgré elle, la contraignit de se retirer. De retour au Palais, cette malheureuse Reine donna un libre cours à ses larmes, combattue entre le plaisir de revoir l'objet le plus cher à son cœur, & la crainte qu'il ne fût reconnu & sacrifié à la jalousie du Roi son époux. Elle ordonna à Ptolemnestre d'aller assurer Florendos de toute la tendresse qu'elle conservoit pour lui, mais en même temps de lui persuader de sa part de sortir promptement de la Hongrie, & par cette obéissance, de lui épargner l'horreur de le voir massacrer à ses yeux, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver si son mari le reconnoissoit.

Florendos fut sensible au souvenir & aux craintes de la Reine; mais il déclara à sa Confidente, que, dût-il périr, il ne s'éloigneroit pas d'elle sans avoir obtenu la faveur d'un entretien secret. Il conjura avec tant de force & d'éloquence Ptolemnestre de lui procurer cette derniere satisfaction, que la complaisante Nourrice promit d'y employer tous ses efforts. Elle eut peu de peine à y réussir. Griane n'eut pas le courage d'y résister, & permit que

les deux Pélerins lui fussent présentés. Florendos, en entrant, se jeta à ses genoux, & lui fit le tableau le plus touchant de son amour & de sa douleur. La Reine l'écoutoit avec intérêt, le regardoit avec tendresse, versoit des larmes, & n'avoit pas encore eu la force de lui tendre la main pour le relever, lorsque Tarisius parut à la porte du cabinet. Elle l'apperçoit, jette un grand cri, & tombe évanouie dans les bras de Ptolomnestre. Le jaloux Monarque, indigné de voir deux inconnus auprès de la Reine, & soupçonnant quelque mystere fâcheux pour son honneur, tire son épée, & veut en percer Florendos, qui est encore à genoux. Le Prince de Macédoine, averti du danger qu'il court par le cri de la Reine, se releve, voit le Roi qui s'élance sur lui, tire son poignard & le lui plonge dans le cœur. Un Officier de Tarisius qui avoit suivi son Maître, répand l'alarme dans le Palais, & en rassemble la garde. Gardin, Ecuyer de la Reine, dont nous avons parlé précédemment, tente de pénétrer dans l'appartement de Griane, malgré le brave Florendos, qui en défend l'entrée; mais il reconnoît le Prince de Macédoine; il se rappelle combien il doit être cher à sa

Maîtresse, & lui présente son épée & son écu, en l'avertissant qu'il lui reste peu d'espérance de fuir, & que de tous côtés les issues sont gardées.

Tandis que Florendos & Fresne se défendoient vaillamment contre la multitude de leurs ennemis, Cardin étoit allé avertir le Duc de Pere de ce qui se passoit au Palais, de la mort du Roi, & du danger que couroient Florendos & la Reine. Au nom de Florendos, dont l'Ambassadeur avoit été l'ami, le Duc vole à son secours avec tous les Grecs de sa suite. Il s'adresse aux neveux du Roi assassiné, & les conjure de faire cesser le tumulte. » Ce n'est » pas le moment, dit-il à Oudin & à » Promptaleon, d'éclaircir cette terrible » affaire; elle doit être examinée & jugée » par l'Empereur. Confiez-moi les cou- » pables, & je les conduirai à Constan- » tinople «. Ce conseil n'auroit pas été suivi, si le peuple qui s'étoit rassemblé dans la cour du Palais, n'eût crié que l'avis de l'Ambassadeur étoit prudent, & qu'on devoit s'y tenir. Griane s'étoit fait adorer des Hongrois autant que Tarisius en étoit détesté. Oudin & Promptaleon sentirent que politiquement ils devoient céder au vœu du peuple, & ils remirent Griane &

Florendos à la garde du Duc de Pere. L'Ambaſſadeur pria la Reine de reſter dans ſon appartement ; & Florendos, qui ne fit pas difficulté de rendre ſon épée à ſon ancien ami, fut conduit dans un autre.

Lorſque Griane ſe trouva ſeule avec ſa fille, l'affreux tableau de ce qui venoit de ſe paſſer ſe repréſenta à ſon eſprit avec des couleurs ſi noires, qu'elle ſe ſeroit donné la mort, ſi la religion & l'amour qu'elle avoit pour la jeune Hermide n'eût retenu ſon bras. Elle ne pouvoit ſoutenir l'idée de reparoître à Conſtantinople chargée du meurtre de ſon époux, commis par ſon Amant ; & ſachant bien que les apparences étoient contre elle, tout l'engageoit à croire que, quoiqu'innocente & vertueuſe, ſon pere la jugeroit coupable.

La ſituation de Florendos étoit auſſi accablante ; il ne craignoit que pour Griane : & peut-être auroit il conſenti à ſouffrir la mort, ſi par ſon ſupplice ſa malheureuſe Amante eût été juſtifiée.

Si Oudin & Promptaleon ſe portoient pour accuſateurs de la Reine, ce n'étoit point par reſpect pour la mémoire de leur oncle Tariſius, dont eux-mêmes avoient

essuyé les plus dures persécutions ; mais prétendant tous deux au partage de la Hongrie, ils étoient convaincus qu'ils ne pouvoient y parvenir, si Griane n'étoit pas condamnée comme coupable d'infidélité; ce qui, dans ce cas, rendroit sa fille inhabile à porter la couronne de son pere. Ayant consenti que les deux illustres prisonniers fussent conduits à Constantinople, ils s'y rendirent les premiers, & firent à l'Empereur un récit en apparence si vrai du crime de sa fille & de son intrigue avec le Prince de Macédoine, que Remicius, dans sa fureur, jura que les coupables seroient jetés au feu, sans même avoir la liberté de se justifier. Cet Arrêt terrible révolta tout le Conseil de l'Empereur; les plus sages d'entre ceux qui le composoient lui représenterent, que dans aucunes circonstances on ne devoit ôter à des accusés le droit de se défendre, surtout contre des accusateurs qui ne produisoient aucuns témoins, & que c'étoit le cas d'ordonner le combat.

Le bon Remicius qui n'aspiroit qu'à trouver sa fille innocente, se rangea de cet avis, & dit aux neveux du Roi de Hongrie, qu'ils eussent à se préparer à soutenir leur accusation par les armes. Oudin & Promptaleon ne croyoient

pas que cette affaire tournât ainſi ; ils en furent porter des plaintes à l'Impératrice. Cette Princeſſe, qui, comme nous l'avons dit dans la premiere partie de ce Roman, haïſſoit ſa fille, & l'avoit forcée à épouſer Tariſius, ſans que le Romancier ait daigné nous expliquer les motifs d'une conduite auſſi bizarre, fut trouver l'Empereur, ſur lequel elle avoit beaucoup d'aſcendant, afin de l'engager à révoquer l'arrêt qu'il venoit de prononcer : mais Remicius, loin d'écouter cette marâtre, entra dans un violent courroux, & lui dit : » Par Dieu, Dame, » retirez-vous, car ſeule êtes cauſe de » mon déshonneur, & commençâtes » à ourdir le malheur de notre chere » fille Griane, lorſque la mariâtes contre » ſon gré à votre neveu ; mieux auroit » été de la bailler à Florendos, qui tant » l'aimoit, & ſi bien nous avoit ſervi » en tuant le fort Babylonien Gamezio «. L'Impératrice ſe retira honteuſe & courroucée, & l'on continua les préparatifs pour ce fameux combat.

Cependant le Duc de Pere arriva à Conſtantinople avec ſes priſonniers. Plus de cinq cents Chevaliers Hongrois avoient voulu ſuivre leur Reine, bien décidés à

périr avec elle, ou à l'arracher au supplice, si l'Empereur avoit l'inhumanité de l'y condamner. Lorsque Griane approcha de la ville avec son triste cortége, elle eut lieu d'être surprise de l'affluence du peuple qui venoit à sa rencontre, & qui, charmé de la revoir, & persuadé de son innocence, se mit à crier : » Meurent les accusateurs de la » vertueuse Griane & de l'excellent Prince » Florendos, qui jadis, par sa vaillance, » nous sauva du joug Babylonien «. Cet accueil suspendit les douleurs de la Reine de Hongrie. Dès qu'on fut arrivé au Palais, cette infortunée Princesse tenant par la main sa fille Hermide, se jeta aux pieds de l'Empereur son pere, que dans ce moment elle n'osa envisager que comme son juge, & lui demanda la permission de se justifier des affreuses imputations qui lui étoient faites. Ensuite, avec la noble & modeste assurance qu'inspire la vertu: » Seigneur, lui dit-elle, il est vrai que, » pénétrée d'estime pour le Prince de » Macédoine, je n'ai pu lui refuser mon » cœur. Toute la Grece fut témoin du » désespoir de Florendos, lorsque je fus » contrainte à donner la main au Roi » de Hongrie. Depuis ce temps, j'ai dé-

» voré mes pleurs, j'ai étouffé mes sou-
» pirs, &, fidelle à mes engagemens, j'ai
» attendu que la mort vînt mettre un
» terme à mes malheurs.... «. Les sanglots
empêcherent Griane de continuer. L'aimable Hermide, toute en larmes, imploroit la pitié de son aïeul pour sa malheureuse mere. L'Empereur les fit relever toutes les deux; il prit Hermide dans ses bras & l'accabla de caresses, tandis qu'il abandonnoit une main à Griane qui l'a baisoit avec ardeur. Dans ce moment, Florendos s'avança, non comme un coupable qui vient implorer sa grace, mais tel qu'un innocent qui demande justice. ». J'avoue, dit-il,
» ô magnanime Empereur! que je ne
» me présente plus aujourd'hui comme
» autrefois, couvert du sang de votre
» ennemi Gamezio; mais aussi je ne
» me suis pas souillé comme un vil cri-
» minel de celui de votre gendre Tari-
» sius. Je ne lui ai donné la mort que
» pour sauver la vie de votre incompa-
» rable fille, qu'il auroit sacrifiée à sa
» fureur & à sa jalousie, après avoir ter-
» miné mes jours «. Le Prince de Macédoine raconta ensuite à l'Empereur, qu'étant près de passer à la Terre-Sainte,

où il vouloit se fixer, il n'avoit pu résister à l'envie de revoir encore une fois sa chere Griane, & que le déguisement qu'il avoit employé pouvoit seul, mais injustement, donner quelque apparence de trahison à cette démarche.

Oudin & Promptaleon, qui s'apperçurent que le discours de Florendos commençoit à intéresser toute l'assemblée, oserent l'interrompre, en criant que le sang de leur oncle demandoit vengeance, qu'on ne devoit pas retarder le supplice de sa coupable épouse & de son meurtrier; & que la fille de Griane ne devoit pas porter une couronne que sa mere lui auroit acquise par le crime.

On auroit peine à concevoir l'indignation dont furent frappés tous les esprits, en entendant prononcer ces horribles propos. Florendos, qui, jusqu'à ce moment, s'étoit contenu, regarda d'un œil menaçant les Princes de Hongrie: » Vous ne » pouvez, vils & felons Chevaliers, leur » dit-il, celer votre mauvais vouloir; le » désir de régner conduit vos ames traî» treuses, & non le soin de venger votre » Roi. Essayons si vos bras défendront » bien votre cause, & si la fortune sera » assez injuste pour favoriser des traîtres«.

En disant ces mots, Florendos & Fresne son cousin jettent leurs gages de bataille; les deux Princes Hongrois les ramassent dédaigneusement.

L'Empereur, qui ne doutoit plus de l'innocence de Griane & de Florendos, ne consentit au combat, que parce que sa parole étoit donnée de le permettre; mais il le remit à un mois, dans l'espérance que le Prince de Macédoine reprendroit pendant ce temps les forces que depuis bien des années il avoit perdues, & qui lui étoient nécessaires pour triompher de ses adversaires. Il déclara néanmoins que si la santé de Florendos n'étoit pas alors rétablie, Griane & le Prince seroient libres de choisir d'autres champions. Cet arrêt parut juste aux Grecs, qui applaudirent à la sagesse de Remicius.

En attendant, quoiqu'avec impatience, la décision de cette intéressante affaire, rappelons-nous que nous avons laissé Palmerin d'Olive, son ami Olorique, & le bon nain Urbande, suivre la route de la Hongrie. Ils avoient déjà fait beaucoup de chemin, lorsqu'en traversant la Boheme, au milieu d'une forêt, ils furent surpris par un affreux orage. Chacun se

mit de son mieux à couvert sous un arbre; mais à peine Palmerin fut-il placé sous le sien, qu'il s'entendit appeler par son nom. Il est étonné, regarde de tous côtés à la lueur des éclairs, & ne voit personne. La voix le nomme encore à plusieurs reprises ; par hasard il jette les yeux au dessus de lui, & il apperçoit à travers les branches de l'arbre la tête d'une femme. » Ne redoute rien, » lui dit-elle, brave Palmerin, je suis » une des Fées de la forêt Artiférie, & » celle qui remplit ta cruche de l'eau de » la fontaine merveilleuse : mes sœurs » & moi, nous veillons sur tes jours, » & ta gloire nous est chere. Ecoute, » & suis les avis que je vais te donner. » Les amis que tu as perdus, sont les » uns au pouvoir de malins Enchan- » teurs, les autres esclaves chez les Infi- » deles, & ils t'attendent pour les déli- » vrer. Mais avant de l'entreprendre, » tu éprouveras quelques traverses. Ta » vie en danger, ne sera sauvée que par » le Chevalier que tu as le plus haï. Vole » à Constantinople, & signale ta valeur, » pour rendre le plus important service » à un Héros qui t'est déjà redevable, » & auquel tu es attaché par les plus

» respectables liens «. Après cette espece de prophétie, la Fée disparut, l'orage cessa, & Palmerin fut rejoindre ses compagnons, & leur apprit ce qui venoit de lui arriver.

Nos Chevaliers & le Nain s'étant remis en marche, ne tarderent pas à reconnoître la vérité de ce que la Fée avoit prédit à Palmerin. Au détour d'une route, ils trouverent dix felons Chevaliers entraînant une Pucelle, qui, aussitôt qu'elle les vit, implora leur secours. » Secondez-moi, dit Palmerin à Olorique, les traîtres seront bientôt défaits «. Il attaque le premier, qui tombe mort; deux successivement se présentent pour le venger : ils ont le même sort. Olorique en jette trois à bas; & les quatre autres confient leur salut à la vîtesse de leurs chevaux. La Demoiselle témoigna sa reconnoissance à ses libérateurs, & les invita à venir passer la nuit dans son Château, qui étoit peu éloigné. Ils se rendirent à cette invitation gracieuse, & furent traités comme ils le méritoient.

Le lendemain, après avoir pris congé de la Pucelle, ayant déjà fait beaucoup de chemin, nos Héros s'arrêterent, afin

de laisser passer la grande ardeur du soleil. Olorique s'éloigna de quelques pas pour rêver librement à la belle Archidiane; Palmerin s'endormit au pied d'un arbre, & Urbande fit le guet auprès de son Maître. Sans doute que les quatre ravisseurs, qui avoient lâchement fui la veille, avoient suivi, sans oser se montrer, les traces de nos Chevaliers. Un d'eux s'approche de Palmerin, tire son épée, & se met en devoir de lui couper la tête : mais un Chevalier survient ; d'un bras vigoureux il arrête l'assassin, & en lui plongeant un poignard dans le sein, il lui crie: » Ah ! couard » Chevalier, est-ce ainsi que tu surprends » ton ennemi lorsqu'il dort « ? Ce bruit, & les cris d'Urbande, réveillent Palmerin, qui, se joignant à son défenseur, fait mordre la poussiere aux trois autres felons Chevaliers. Olorique n'arriva que pour féliciter son ami sur cette victoire. Mais quelle fut la joie de Palmerin, lorsqu'en jetant les yeux sur l'écu de son libérateur, il apperçut un soleil ! A cette marque, il ne put méconnoître le vaillant Frisol de Hongrie, que sa jalousie lui avoit fait tant de fois combattre, & dont enfin il étoit devenu l'ami.

Nos deux Chevaliers, charmés de se revoir, se raconterent leurs aventures. Frisol apprit à Palmerin que le Roi d'Angleterre n'étoit pas éloigné de pardonner à la Princesse Agriole sa fille, la dangereuse démarche qu'elle avoit faite en suivant son illustre Amant. Palmerin, de son côté, ne cacha rien à son ami de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Il proposa à Frisol de l'accompagner, & ce Prince y consentit volontiers. Un intérêt bien vif l'attiroit en Hongrie; car on doit se souvenir qu'il étoit fils du frere de Tarisius, dont nos Chevaliers ignoroient la fin tragique.

A leur arrivée à Bude, s'étant fait instruire de toutes les circonstances qui avoient accompagné la mort du Roi de Hongrie, & ayant su qu'un combat, ordonné par l'Empereur Remicius, devoit décider de l'innocence de la Reine Griane & du Prince de Macédoine, ils repartirent sur le champ pour Constantinople, dans le dessein de se faire recevoir pour les champions de ces illustres personnes. Leur voyage fut aussi heureux que rapide. En arrivant dans la ville Impériale, couverts de leurs armes, ils se

présentent à l'Empereur, & s'offrent pour défendre la juste cause de Griane & de Florendos. Remicius, à leur maintien noble & fier, juge qu'ils sont de vaillans Chevaliers, & leur octroie leur demande, si toutefois les accusés y consentent.

Comme Palmerin fut obligé de décliner son nom, un Chevalier Bohémien s'écria que c'étoit le Héros qui avoit combattu avec tant de valeur les Géans Amarque & Mardane; qui avoit tué en Macédoine le serpent de la montagne Artiférie, combattu en Boheme le Comte d'Ormeque, & réprimé les violences du Géant Escolte : ce détail ranima les espérances des amis de Florendos.

On conduisit aussi-tôt Palmerin dans l'appartement où étoit gardé le Prince de Macédoine. Leur entrevue fut touchante. C'étoit Florendos qui avoit donné l'accolade à notre brave Chevalier, & l'on se rappelle que porté à l'aimer par un penchant irrésistible, sa seule vue l'avoit, pendant quelque temps, tiré de sa noire mélancolie. Il l'accepta pour son champion, & montra beaucoup de joie de ce que Frisol, connu sous le nom du Chevalier

Chevalier au ſoleil, ſe propoſoit d'être celui de Griane.

En quittant Florendos, nos Chevaliers furent préſentés à la Reine de Hongrie, qui vit alors, ſans le connoître, pour la premiere fois, ſon fils Palmerin. La Nature s'explique ſouvent par des mouvemens involontaires; ce qu'éprouva Griane à la vue de Palmerin, & l'émotion que reſſentit ce Chevalier en baiſant la main de ſa mere, durent leur paroître bien extraordinaires, & les éclairer ſur la tendreſſe réciproque qu'ils ſe devoient l'un à l'autre. Friſol fut auſſi accepté pour champion de la Reine; & l'Empereur, ayant ſu que les accuſés remettoient leur cauſe aux deux Etrangers, en fit inſtruire Oudin & Promptaleon, qui conſentirent à cet échange. Le jour fut aſſigné pour le combat, & les Ducs de Micene & le Comte de Redon, nobles & preux Chevaliers Grecs, en furent nommés les Juges.

Ce jour mémorable étant arrivé, on conduiſit ſur un échafaud préparé pour les recevoir, la Reine Griane, la Princeſſe Hermide, Florendos & ſon couſin Freſne, tous quatre en long habit de deuil. Olorique prit place ſur une eſtrade

magnifiquement ornée, à côté de l'Empereur & de l'Impératrice, qui avoient les Juges du camp à leurs pieds. Les trompettes annoncerent l'entrée des combattans dans la lice, & les Hérauts crierent alors que chaque Chevalier eût à faire son devoir. A ce signal, les champions de Griane & de Florendos coururent sur leurs adversaires, qui les reçurent avec une valeur peu commune. La victoire fut long-temps disputée. Palmerin & Frisol, quoique blessés dès les premieres passes, soutinrent avec une incroyable fermeté les attaques des Princes Hongrois; &, rassemblant toutes leurs forces, ils parvinrent à les renverser & à leur trancher la tête. Mille cris d'alégresse s'éleverent alors, & de tous les côtés de la place on entendit le peuple répéter : » Victoire! victoire! les braves Etrangers » ont prouvé par la mort des traîtres Hon» grois la vertu de notre bonne Princesse » Griane, & l'innocence de l'excellent » Florendos «. Les Juges s'empresserent d'aller prendre les vainqueurs sur le champ de bataille, & ils les conduisirent au Palais impérial, où Remicius leur fit l'accueil que méritoient les vengeurs de l'innocence de sa fille & du brave & vertueux

Florendos. Griane & le Prince de Macédoine se chargerent de veiller à la guérison des blessures de leurs généreux champions, & la joie se répandit dans Constantinople, dont le peuple avoit été dans la tristesse jusqu'à l'heureuse issue du combat.

Peu de jours après, Griane se trouvant seule avec Palmerin, le considéroit avec une tendre attention; le hasard lui fit jeter les yeux sur sa joue, & elle y apperçut, non sans émotion, le petit croissant noir qu'il avoit apporté en naissant. Dans le moment, elle se rappelle que le fils qu'elle avoit eu de Florendos en portoit un pareil : attendrie & troublée à ce souvenir, elle lui demande en tremblant quels sont ses parens, quelle est sa patrie, & dans quel lieu il a vu le jour. » Je » l'ignore, lui dit Palmerin. Un Pâtre, » nommé Gerard, a pris soin de mon » enfance, & m'a, jusqu'à quinze ans, » élevé comme son fils, mais je ne le suis » point; ce bon paysan m'a appris depuis, » qu'il m'avoit trouvé sur le mont des » oliviers près de Constantinople, & que » j'avois au cou cette croix que je conserve » précieusement, & qui pourra peut-être » un jour me faire connoître de mes pa-

» rens «. Griane prend la croix de pierreries des mains de Palmerin ; elle l'examine, & ne peut douter que ce ne soit celle qu'elle a passée au cou de son malheureux fils, lorsque l'Ecuyer Cardin fut chargé de l'exposer sur la montagne des oliviers. Son cœur palpite, des larmes de joie coulent de ses yeux, elle s'écrie : » Ah ! mon » fils, mon cher fils « ! & en même temps elle le serre dans ses bras. Quelle satisfaction pour Palmerin de trouver sa mere, & la mere la plus tendre dans la Reine de Hongrie, dont il venoit de soutenir l'innocence ! Griane l'accable de caresses, &, dans les transports de sa joie, elle appelle son fidele Ecuyer Cardin & sa bonne Nourrice Ptolomnestre, & leur montre son fils, aux pieds duquel ces deux serviteurs se prosternent. Ensuite, devenue un peu plus calme, elle fit à Palmerin le récit de ses amours avec Florendos, & ne lui cacha point le peu d'espoir qu'elle avoit de devenir son épouse, malgré la liberté que la mort de Tarisius venoit de lui rendre. » L'Empereur vous chérit tendre» ment, lui répondit Palmerin avec vé» hémence ; il vient de reconnoître votre » innocence, & n'a jamais approuvé » l'union que l'Impératrice vous a forcée

» de contracter avec le Roi de Hongrie
» son neveu ; il estime le Prince de Ma-
» cédoine, & me donne des marques de
» bonté, qui me pénetrent pour lui de
» respect & de reconnoissance ; il faut
» profiter de ces heureuses dispositions «.
A l'instant, sans songer qu'il est à peine
rétabli de ses blessures, il vole à l'appartement de Remicius. L'Empereur le voit,
lui tend les bras, l'embrasse, &, par un
mouvement involontaire, s'écrie : » Cher
» Chevalier, je n'ai donc plus à craindre
» pour votre vie « ! Palmerin attendri se
jeta aux genoux de Remicius. » Excellent
» Empereur, lui dit-il, Palmerin d'Olive
» a toujours servi & obligé de grands
» Rois, mais il n'a jamais voulu exiger de
» salaire des services qu'il leur a rendus.
» Si ce que j'ai fait, pour prouver l'inno-
» cence de Madame Griane, vous touche
» aussi sensiblement que vous daignez me
» le témoigner, j'ose vous conjurer de
» m'accorder un don. De vous seul Pal-
» merin veut à jamais être le redevable «.
L'Empereur releva Palmerin, & lui protesta qu'il n'avoit qu'à s'expliquer, & que
ce don lui étoit accordé. Alors notre Chevalier supplia Remicius de consentir à
l'union de Florendos & de Griane ; &

pour le déterminer, il lui avoua qu'il étoit le gage de leur ancienne tendresse.

Quoique cet aveu eût quelque chose de fort extraordinaire, l'Empereur ne fit aucune difficulté de s'en rapporter aux preuves que lui donna Palmerin : il crut qu'il étoit de sa bonté de pardonner à sa fille, en faveur d'un petit-fils qu'il avoit aimé sans le connoître, & à qui l'Empire devoit son salut. Sur le champ il fit assembler toute sa Cour, & lui apprit tout ce qui venoit de lui être raconté. Florendos & Griane, qui n'étoient pas préparés à cet heureux événement, parurent un moment après, & sans attendre leurs excuses & leurs remercîmens, Remicius les fiança, remettant la cérémonie de leur mariage au moment où le vieux Roi Primaleon, & Arismene sœur de Florendos, auroient été instruits de cette aventure.

Les braves compagnons de Palmerin, Olorique & Frisol, partagerent bien sincérement, avec toute la Cour de Constantinople, le bonheur qui venoit d'arriver à leur ami. Frisol, depuis qu'il avoit renoncé à la Princesse d'Allemagne, libre de faire choix d'une Dame, avoit jeté les yeux sur la belle & jeune Hermide : il

pensoit que cette Princesse, étant sa cousine & l'héritiere du trône de Hongrie, devenoit un parti très-avantageux pour lui, & que, s'il pouvoit l'obtenir pour épouse, ce mariage répareroit les injustices dont Tarisius, pere d'Hermide, avoit accablé Nétrides pere de Frisol. Pour y parvenir, il fut trouver l'Impératrice, & lui raconta toutes les aventures de Nétrides & les siennes, dont nous avons fait mention dans la premiere Partie de ce Roman. Cette Princesse, qui, depuis la mort d'Oudin & de Promptalcon, ses neveux, pleuroit amérement leur perte & n'avoit point voulu paroître en public, éprouva quelque consolation à retrouver un neveu dans le Chevalier au soleil; & ce fut pour l'Empereur & pour toute sa Cour un nouveau sujet de joie, lorsqu'elle leur présenta le brave Frisol, comme l'époux qu'elle destinoit à l'aimable Hermide sa petite-fille. On fit partir aussi-tôt un Messager, pour instruire le Prince Nétrides de cette résolution, & pour l'engager à se rendre à Constantinople.

De son côté, Palmerin ne voulut rien négliger de tout ce qui pouvoit constater sa naissance: il fit venir à la Cour le bon Gerard, qui apporta à Griane les riches

langes dont il avoit trouvé son éleve enveloppé. La Reine les reconnut, & récompensa libéralement cet honnête Pâtre, & sa femme qui avoit été la Nourrice de Palmerin. Libre de ce soin important, notre Héros crut qu'il étoit temps de veiller aux intérêts de son amour : issu d'une illustre famille, il pouvoit sans crainte se déclarer l'Amant de l'aimable Polinarde, & espérer d'obtenir sa main. Il fit part à Remicius & à Florendos de sa tendresse pour la Princesse d'Allemagne, & l'Empereur députa aussi-tôt à la Cour de Gand les Ducs de Micene & de Reifort, afin de conclure cette alliance entre les deux Couronnes. Les Ambassadeurs furent chargés d'assurer l'Empereur d'Allemagne, que Palmerin d'Olive ne paroîtroit devant lui qu'avec le jeune Prince Trineus son fils. Cette condition accéléra la réussite de cette grande affaire, & le Duc de Lorraine fut chargé de passer à Constantinople, & d'y signer le traité entre les deux Souverains. Il combla de joie Palmerin, en lui apprenant que Polinarde, qui l'aimoit tendrement, avoit, pour se conserver à lui, refusé l'alliance du fils aîné du Roi de France. Cette bonne nouvelle détermina Remicius à faire célébrer les ma-

riages de Griane & de la jeune Princesse Hermide, avec les Princes Florendos & Frisol. Il y eut à cette occasion un superbe tournoi, dont Frisol, Olorique, & un jeune Roi de Sparte, Amant d'Arismene sœur du Prince de Macédoine, remporterent tous les prix; car l'Empereur, connoissant le courage & l'adresse de Palmerin, ne lui permit pas d'y combattre.

Ce fut à la fin de ces fêtes, que le courageux fils de Florendos & de Griane s'embarqua pour aller chercher son ami Trineus & ses autres compagnons. Olorique, les Ducs de Ponte & de Micene, le Roi de Sparte, & le brave Frisol, voulurent accompagner notre Héros. Ils se rendirent assez promptement dans la Macédoine, & en débarquant, Palmerin entra dans la maison du bon Marchand Estebon, qui l'avoit recueilli chez lui lorsqu'il abandonna son Nourricier Gerard. Le Marchand étoit alors en mer avec ses deux fils, & Palmerin ne put jouir que de la satisfaction de combler sa famille de bienfaits. Il étendit aussi ses libéralités sur le pere du nain Urbande, & passa à la Cour de Macédoine, où il fut reçu avec la plus vive joie par son aïeul Primaleon & la Princesse Arismene sa tante; mais

cette joie pure fut bientôt changée en tristesse ; elle se manifesta avec tant de force chez le vieux Roi, qu'il expira dans les bras de son petit-fils. Aussi-tôt les Grands de l'Etat s'assemblerent, & Florendos ayant été proclamé Roi de Macédoine, ils lui prêterent serment de fidélité entre les mains de Palmerin, qui nomma pour Régent du Royaume, en l'absence de son pere, le sage & prudent Comte de Roldin. Ensuite il conclut l'hymen de sa tante Arismene avec le Roi de Sparte, & engagea cette Princesse à passer à Constantinople auprès de la Reine de Hongrie & de la Princesse Hermide. Il y renvoya aussi son fidele Urbande, qu'il ne vouloit point exposer aux périls qu'il alloit affronter.

Suivons nos six loyaux Chevaliers dans la recherche qu'ils vont faire de Trineus, Ptolomé, l'Ecuyer Colmelie, & la belle Agriole d'Angleterre. Ils naviguoient par un vent assez favorable sur la mer du Levant, lorsqu'ils se trouverent au milieu de la flotte du Grand Turc, commandée par l'Amiral Olimaël, dont nous avons déjà parlé. N'y ayant aucune possibilité de se défendre contre cette armée navale, Palmerin conseilla à ses compa-

gnons de se rendre de bonne grace. Ayant été conduits au bord de l'Amiral, ils lui dirent qu'ils étoient » de jeunes Cheva- » liers, désireux de gloire & d'aventures «, & ajouterent qu'ils ne seroient pas fâchés d'être attachés à quelque illustre Souverain. Olimaël, charmé de cet aveu, leur fit accueil, & les reçut au service de son Maître. On leur rendit leurs épées, & nos braves Chevaliers promirent à l'Amiral de combattre sous ses ordres avec tout le courage dont ils étoient capables.

L'ordre de l'Amiral étoit de s'emparer de l'Albanie, s'il étoit possible, ou du moins de ravager le pays. Olimaël ordonne à ses Pilotes d'aller jeter l'ancre dans le port de la ville de Durace, que son dessein étoit d'assiéger. Nul obstacle ne s'oppose à cette opération, & le débarquement se fait tranquillement; mais bientôt les Turcs sont vigoureusement attaqués par les Albanois, commandés par leur Duc en personne : ce fut dans ce moment que l'Amiral sentit quel important renfort le hasard lui avoit procuré. Nos six Chevaliers arrêterent les Mahométans qui fuyoient, ils les ramenerent au combat; Palmerin tua de sa main le Duc d'Albanie, & la bataille fut gagnée.

Cependant les Duraciens, renfermés dans leurs murailles, menaçoient d'une terrible résistance : ils y étoient excités par la belle Laurene, que nous avons vue dans la premiere Partie de ce Roman, fort attachée à Palmerin, & qui même le traita avec bonté ; seule infidélité que, dans le cours de sa vie, Polinarde ait pu légitimement reprocher à notre Héros ; mais que, comme on sait, elle lui avoit pardonnée. Olimaël, qui redoutoit la honte de lever le siége de Durace, promit un don à celui de ses guerriers qui entreroit le premier dans la place. L'amour de la gloire, l'envie de se distinguer par un exploit extraordinaire, & sur-tout le plaisir de sauver une Princesse pour laquelle il avoit eu quelque penchant, tout l'engagea à mériter le don qui étoit offert. Il monta le premier sur la breche, & entrant dans la ville l'épée à la main, il en fraya la route aux Turcs. Olimaël, charmé de se voir maître de Durace, voulut sur le champ s'acquitter envers Palmerin, qui lui demanda pour toute récompense la garde de la Princesse Laurene, ce qui lui fut accordé. Cette jeune beauté remercia le Ciel de la générosité de notre Héros, & du hasard qui l'avoit conduit à son secours.

Après cet avantage, l'Amiral remonta sur sa flotte avec des richesses immenses & ses prisonniers, & fut débarquer au port de la ville de Tubante, où le Grand Seigneur tenoit sa Cour. Il est ici besoin de faire ressouvenir nos Lecteurs, que ce Sultan avoit épousé la belle Agriole d'Angleterre, & ils n'ont pas dû oublier qu'une bague magique que cette Princesse portoit au doigt, avoit mis un obstacle invincible aux désirs amoureux de ce Monarque Mahométan. Lorsqu'Olimaël lui présenta ses prisonniers, Agriole étoit auprès de lui; elle fixa les six Chevaliers, & reconnoissant Palmerin, elle lui demanda avec précipitation en Anglois des nouvelles de son cher Trineus. Palmerin, au lieu de répondre à sa question, la pria à demi-voix de dire au Sultan qu'il étoit son frere. Agriole soupçonne quelque mystere dans ce discours : elle prend son parti, se jette aux pieds du Sultan, forge une histoire, & déclarant que Palmerin est son frere, elle le supplie de lui accorder sa liberté & celle de ses compagnons. Que peut-on refuser à de beaux yeux qui versent des larmes ! Le Sultan, dont l'amour qu'il avoit conçu pour Agriole, s'étoit changé en respect, embrassa tendrement sa favo-

rite, & ordonna que les six Chevaliers fussent libres. Par ce moyen, la belle Laurene devint la compagne d'Agriole, & il fut permis à Palmerin de voir familiérement ces deux Princesses.

Notre Chevalier profita de cette liberté qui lui étoit accordée, & de l'estime que lui témoignoit le Sultan, pour préparer sa fuite & celle de ses compagnons; mais en même temps il vouloit faciliter celle des Princesses. Pour cet effet, il avoit trouvé le moyen de rassembler tous les Matelots qui composoient l'équipage du petit bâtiment sur lequel il avoit été pris, & qui, étant à sa disposition, pouvoit mettre à la voile d'un moment à l'autre. Nous apprendrons bientôt quel sera le succès de cette entreprise. Courons sur les traces du malheureux Trineus.

Nous avons laissé ce Prince dans l'isle de Malfade, métamorphosé en petit chien, & soumis à toutes les capricieuses méchancetés de l'Enchanteresse. Ce qui rendoit son sort infiniment cruel, c'est qu'il n'avoit pas perdu la raison par ce changement de forme, & qu'il conservoit le souvenir de sa chere Agriole. Pendant qu'il parcouroit tristement cette isle enchantée, une jeune Princesse nommée

Zerphiſe, fille du Roi de Nabor, vint implorer le ſecours de Malfade, fort ſavante dans l'art de guérir les maladies, même les plus déſeſpérées. Zerphiſe avoit été belle, mais depuis quelque temps une lepre affreuſe lui couvroit le viſage. L'Enchantereſſe, conſultée ſur les moyens de faire diſparoître cette difformité, ne lui offrit que des remedes ordinaires, & qu'elle avoit déjà employés ſans ſuccès. Voyant que tout ſon art cédoit à l'opiniâtreté de la maladie, Malfade lui conſeilla d'aller conſulter le ſage Muſſabelin, qui faiſoit ſa réſidence dans les Etats du Roi de Gricque & de Romate, voiſins de l'Empire des Perſes. En prenant congé de la Magicienne, Zerphiſe apperçut par haſard, dans une des allées du jardin, le joli petit chien Trineus. Elle l'appela, & lui fit des careſſes, auxquelles le malheureux Prince répondit en verſant des larmes: elles attendrirent la Princeſſe, qui redoubla ſes careſſes, & pria Malfade de lui donner ce charmant animal. Cette méchante Fée faiſoit peu de cas du Prince d'Allemagne, qui ne lui avoit jamais paru propre à remplir l'emploi auquel elle deſtinoit les jeunes gens métamorphoſés par ſon art diabolique: ainſi le ſacrifice qu'elle en fit à la Princeſſe lui couta peu.

Le petit chien Trineus devint bientôt le favori de sa maîtresse ; en effet on remarquoit en lui bien plus d'instinct qu'il ne s'en trouve ordinairement dans les animaux de cette espece. Il comprenoit tous les signes que lui faisoit Zerphise, il lisoit dans ses yeux ; lorsqu'elle paroissoit gaie, il redoubloit ses gentillesses pour l'amuser ; lorsqu'elle étoit triste, il la flattoit, & sembloit prendre part à ses peines. A la Cour de Nabor, on ne parloit que du petit chien de la Princesse ; & si l'on vouloit louer l'intelligence & l'esprit de quelque Courtisan, on ne faisoit pas difficulté de le comparer au chien de Zerphise. Le pauvre Chevalier entendoit ces éloges, &, tout flatteurs qu'ils étoient, il est douteux qu'il en reçût quelque satisfaction.

Cependant le Roi de Nabor vint à mourir, & laissa sa couronne à son fils aîné nommé Tirene. Maulerin son second fils, & la Princesse Zerphise eurent la ville d'Elain pour leur apanage, & s'y retirerent immédiatement après la mort de leur pere ; mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Ce petit Etat faisoit ombrage au Roi Tirene, & tenta sa cupidité. N'osant le ravir de force, il ne craignit pas de se charger d'un crime plus affreux,

en

en chargeant un de ses Officiers d'assassiner son frere & sa sœur. Ce perfide serviteur s'étant introduit dans Elain, trouva le moyen de se glisser pendant la nuit dans l'appartement de Zerphise. Il alloit lui plonger un poignard dans le sein, lorsque le petit chien Trineus, qui couchoit sur le lit de sa maîtresse, lui sauta au visage, & lui fit de sanglantes morsures. Les aboiemens du petit chien & les cris de la Princesse réveillerent Maulerin. Il courut précipitamment à l'appartement de sa sœur; & voyant l'Officier encore armé de son poignard, il ne douta point de sa trahison, & lui passa son épée au travers du corps. L'assassin étoit de la maison de Tirene, & l'on sentit d'où le coup partoit. En conséquence, le frere & la sœur prirent des mesures suffisantes pour se mettre à l'abri de pareilles surprises. Le service que venoit de leur rendre le petit chien Trineus, redoubla l'amitié que l'on avoit déjà pour lui; &, si l'on peut parler ainsi, il fut dans la plus haute considération à la Cour d'Elain.

Tandis que ces choses se passoient au pays de Nabor, Palmerin & ses compagnons se ménageoient les moyens de fuir avec les Princesses Agriole & Laurene,

Ils étoient d'autant plus empressés à quitter les Etats du Grand Seigneur, que ce Sultan se préparoit à attaquer l'isle de Rhodes, & que nos Chevaliers auroient été désespérés de combattre contre les Chrétiens. Quoiqu'occupé des préparatifs de cette guerre, le Monarque Turc n'oublioit pas le soin de ses plaisirs. Furieux de voir ses tentatives inutiles auprès d'Agriole, pour lui prouver son amour, il n'avoit conservé que beaucoup de considération pour elle, & avoit voulu essayer si une liaison intime avec Laurene seroit sujette à de pareils inconvéniens. Cette aimable Princesse ne crut pas devoir rejeter absolument les vœux du Sultan; certaine de ne jamais céder à ses désirs, elle espéroit, en gagnant du temps, fournir à ses amis les moyens de travailler à sa liberté. Cependant, pressée par cet impérieux Maître, elle lui fit la promesse d'aller le trouver au milieu de la nuit dans son appartement, s'il consentoit à en éloigner ses Officiers & ses Gardes. Il faut expliquer quel étoit le dessein de Laurene. Elle espéroit que Palmerin ou l'un de ses compagnons prendroit sa place au rendez-vous, & feroit repentir le Sultan d'avoir osé jeter sur elle des regards peu

honnêtes. Le jeune Duc de Ponte, qui aimoit passionnément cette Princesse, se chargea volontiers de cette dangereuse commission, & jura qu'il en couteroit la vie à son rival. Nous ne chercherons pas à justifier cette démarche, indigne d'un loyal Chevalier, & dont il n'est point d'exemple dans les temps glorieux de la Chevalerie ; & nous sommes étonnés que le brave Palmerin ne s'y soit point opposé. Quoi qu'il en soit, à l'entrée de la nuit, notre Héros conduisit au navire préparé, Agriole, Laurene & ses compagnons, tandis que le Duc de Ponte, couvert des habits de la Princesse de Durace, & ayant un voile sur le visage, passoit dans l'appartement du Sultan. L'amoureux Monarque, au lieu des tendres caresses qu'il attendoit de sa Dame, en retour de celles qu'il se préparoit à lui prodiguer, se sentit porter un coup d'épée dans la poitrine, & le Duc lui dit : » Ah ! traître, tu cuidois » embrasser la chaste Laurene, mais elle » est trop vertueuse pour commettre une » si lasche faute «. Ensuite il lui sépara la tête du corps, & l'enveloppa dans le voile de la Princesse. Chargé de la preuve de son assassinat, car nous ne profanerons pas ici le nom de victoire, le Duc de

Ponte fut reprendre ſes habits & ſes armes, rejoignit, ſans être apperçu, ſes compagnons, & auſſi-tôt on mit à la voile. En partant, la tête du Sultan fut abandonnée aux flots.

Au point du jour, quelques Pêcheurs trouverent cette tête, & crurent la reconnoître pour être celle de leur Souverain. Pleins d'effroi, ils la porterent au Palais. Les Officiers coururent à l'appartement du Sultan, dont on trouva le corps enſanglanté. L'alarme ſe répandit de tous côtés; & ne trouvant ni les Etrangers ni les deux Princeſſes, tous les ſoupçons ſe réunirent ſur eux; mais comme Olimaël en toute occaſion s'étoit déclaré leur ami, on ne douta point qu'il ne fût leur complice. Il fut arrêté & étranglé ſur le champ, & on proclama Sultan le jeune frere de celui qui ſi barbarement venoit d'être aſſaſſiné. Le temps qu'on employa à venger ſa mort ſur un malheureux Officier qui n'en étoit pas coupable, fut le ſalut du véritable meurtrier & de ſes compagnons.

Le bâtiment que montoient nos fugitifs n'étoit pas capable de réſiſter à un long voyage; ce fut ce qui mit Palmerin dans la néceſſité d'attaquer un gros Cor-

ſaire, qui, après une aſſez vigoureuſe réſiſtance, ſe rendit à nos Chevaliers. On accorda la liberté aux priſonniers, & on leur donna, pour retourner chez eux, le petit navire, avec les vivres qui pouvoient leur être néceſſaires. Parmi ceux que les Corſaires avoient faits eſclaves, Palmerin reconnut ce bon Marchand Macédonien nommé Eſtebon, qu'il avoit ſauvé de la dent cruelle d'un lion, & qui enſuite lui avoit accordé une retraite chez lui, lorſqu'il quitta ſon nourricier Gerard. Eſtebon ne fut pas peu ſurpris de trouver dans ce jeune garçon, auquel en vain il avoit voulu donner des leçons de commerce, un brave Chevalier & le fils de ſon Souverain. Palmerin lui fit part des richeſſes priſes ſur les Maures, & lui offrit de le renvoyer en Macédoine; mais Eſtebon, craignant de retomber entre les mains des Corſaires, lui demanda en grace de permettre qu'il l'accompagnât.

On navigua long-temps ſans trop ſavoir quelle route on tenoit; mais le ciel s'étant obſcurci, les vents ſe déchaînerent, la mer s'enfla, & une tempête qui dura pluſieurs jours, jeta le vaiſſeau ſur les côtes de la Perſe. Le Pilote, ne pouvant plus faire agir ſon gouvernail, ſe fit écl uer

fur une isle peu éloignée de la terre ferme. Hélas ! nos Chevaliers ne pouvoient prévoir le malheur qui les y attendoit. Cette isle étoit celle de Malfade, où, comme on a vu, la Magicienne de ce nom exerçoit ses horribles méchancetés. A peine les Dames, les Chevaliers & l'équipage furent-ils descendus à terre, qu'ils se trouverent transformés en bêtes : les Princesses devinrent deux biches, & les autres, cerfs, daims, sangliers, chiens, &c. Le seul Palmerin échappa à la métamorphose, grace au don que lui avoit fait une des bonnes Fées de la montagne Artiférie. Mais quelle fut la douleur de notre Chevalier à la vue de ce spectacle effrayant ! il voulut suivre ses compagnons, qui s'enfuirent dans les bois. Fatigué de sa course, versant des larmes, & poussant des gémissemens, il alloit se livrer à son désespoir, lorsqu'il apperçut la Magicienne Malfade accompagnée de trente gardes. Palmerin ignoroit que c'étoit à cette Enchanteresse qu'il devoit attribuer la perte de ses amis ; mais la reconnoissant pour la Maîtresse de l'isle, il se jette à ses genoux, & implore son assistance en faveur de ses compagnons. Malfade, furieuse de ce que le Chevalier a échappé

à ſes enchantemens, jette ſur lui un coup d'œil menaçant ; &, au lieu de lui répondre, ordonne à ſes gardes de le ſaiſir, & de le traîner dans ſes priſons. Cet ordre n'étoit pas d'une facile exécution. Palmerin recule de quelques pas ; & revenant ſur les ſatellites de cette vieille Magicienne, il en met hors de combat autant qu'il s'en préſente pour l'attaquer : & courant enſuite ſur Malfade même, qui trace ſur le ſable des lignes magiques, ſans doute pour ſe préſerver du danger qui la menace, il lui abat la tête d'un revers de ſon épée.

Si la mort de l'Enchantereſſe avoit rendu à ſes amis leur premiere forme, Palmerin ſe ſeroit cru heureux ; mais il parcourut vainement la forêt, & ne vit que de timides animaux qui fuyoient devant lui. Enfin il arriva à la vue d'un Château devant lequel ſe promenoit un Chevalier déſarmé, & qui paroiſſoit plongé dans une profonde triſteſſe. Notre Héros leva la viſiere de ſon caſque, & le ſalua courtoiſement. L'inconnu le fixe, le reconnoît, l'embraſſe, & l'appelle ſon cher Palmerin, ſon généreux défenſeur. C'étoit ce Prince d'Yart, couſin du Roi de Boheme, & fils du ſage Adrian, que Palmerin avoit ſauvé de la mort en combattant

le Comte d'Ormeque & ses freres. Yart lui raconta, qu'ayant fait naufrage dans cette isle, il avoit eu le malheur de plaire à la méchante Fée Malfade, qui le retenoit par ses enchantemens, & le tourmentoit par son ridicule amour. Palmerin lui apprit la mort de son ennemie; & comme il n'y avoit plus de pouvoir magique à redouter, il lui proposa de s'emparer du Château. Le courage fut inutile pour s'en rendre maître; ceux qui le gardoient ayant appris que Malfade avoit été punie de ses crimes, vinrent se soumettre à nos deux Chevaliers; & Palmerin chargea Yart de les contenir, tandis qu'il iroit chercher quelque remede aux maux de ses compagnons.

Notre Chevalier espéra sans doute de trouver en terre ferme la satisfaction qu'il désiroit, car il voulut y passer. Ayant trouvé dans les écuries du Château un excellent destrier, il le monta, & se rendit du côté de l'isle opposé à celui sur lequel il avoit abordé. Ne trouvant point de barque pour traverser le bras de mer qui séparoit l'isle du continent, il s'abandonna à la vigueur de son cheval, & parvint à l'autre bord. Après une marche de trois jours dans un pays absolument

désert, il arriva aux portes de la ville d'Elain, que Zerphise & son frere Maulerin, comme nous l'avons dit, faisoient exactement garder contre les entreprises du Roi de Nabor. Les gardes l'arrêterent, & ne consentirent à le recevoir dans la ville, que lorsqu'il eut promis avec serment de prendre la défense de Zerphise & de Maulerin envers & contre tous. Palmerin étoit instruit des injustices de Tirene; il s'engagea, volontiers à servir contre lui les petits Souverains d'Elain. Lorsqu'il parut devant la Princesse, elle tenoit sur ses genoux son chien favori. Aussi-tôt que le malheureux Trineus eut fixé son ami, il le reconnut, s'élança sur lui, & l'accabla des caresses les plus expressives. On vit même tomber des larmes de ses yeux. Palmerin répondit assez indifféremment aux flatteries du petit chien; pouvoit-il s'imaginer qu'il voyoit sous cette étrange métamorphose, son cher Trineus! Cependant le petit chien ne vouloit plus quitter notre Chevalier; en vain Zerphise cherchoit à le rappeler sur ses genoux, il refusoit d'y retourner. Ces démonstrations d'une si forte amitié firent croire à la Princesse que son chien avoit pu voir Palmerin dans l'isle de Malfade;

& sur la demande qu'elle lui en fit, le Prince de Grece lui raconta toutes ses aventures & le malheur de ses compagnons. Ces deux personnes ne douterent plus alors que le petit chien ne fût une des victimes de la barbarie de la Fée. Ce fut pendant cette conversation que Zerphise confia à Palmerin le dessein qu'elle avoit d'aller consulter un Sage appelé Mussabelin, & elle lui conseilla de l'accompagner dans ce voyage, & d'interroger aussi cet homme savant sur le sort des deux Princesses & de leurs compagnons d'infortune.

Comme on faisoit les préparatifs pour ce voyage, le Prince Maulerin fut averti de l'approche des troupes de Tirene, qui venoit en personne assiéger la ville d'Elain. Palmerin se chargea de l'aller combattre, tandis que le Prince défendroit la ville & lui feroit passer des secours s'il étoit nécessaire. Notre Chevalier n'en eut pas besoin. Il obligea l'ennemi à recevoir la bataille; & ayant tué le Roi Tirene de sa main, il força ses soldats à se soumettre, & à reconnoître pour leurs Souverains le Prince Maulerin & Zerphise sa sœur. Le Romancier dit qu'avant l'action, Palmerin, qui commençoit à soup-

çonner que le petit chien de la Princeſſe pouvoit être Trineus, l'appela ſon ami, & lui proteſta qu'il ne ſe fixeroit en aucun lieu qu'il ne lui eût rendu la forme humaine; ſur quoi » le chien répondit par » mille careſſes mignardes, telles que » chiens bien aprins & nourris ſur le » gyron de haultes Dames doivent ſavoir«.

Nous ſommes obligés de ramener à préſent nos Lecteurs à la Cour de Babylone. Le Soudan fut déſeſpéré de la défaite de ſes troupes devant Conſtantinople, & de la nouvelle qu'on lui apprit de la fuite de Palmerin d'Olive & d'Olorique d'Arabie, avant que ſon armée fût même arrivée en Grece. Sa fille Archidiane, qui aimoit toujours Palmerin, partagea bien ſincérement la douleur de ſon pere. Le Soudan, déterminé à attaquer de nouveau les Grecs, pour effacer ſa honte, envoya en ambaſſade le Seigneur Maucette, pour demander des ſecours au Roi de Perſe. Maucette rencontra dans ſa route des Marchands Maures qui venoient vendre à Calfa, Ptolomé compagnon de Palmerin, & Colmelie Ecuyer de notre Héros. Il admira la force & la bonne mine de l'Ecuyer, & l'acheta de ſes Maîtres. Pour

Ptolomé, que les maladies & le chagrin avoient réduit dans l'état le plus pitoyable, il fut conduit à Calfa, & exposé sur la place où l'on vendoit les esclaves. Un Maître de forges, dit le Romancier, laid & difforme, boiteux comme Vulcain, & bossu comme Esope, s'approcha du Chevalier d'un air brutal, & lui demanda en ricanant, s'il pourroit bien chaque journée, pendant quatorze heures, faire jouer un marteau pesant trente livres. Ptolomé, pour toute réponse, lui donne un grand coup de pied, & le jette à trente pas de lui. Dans ce moment, la Princesse Archidiane passoit sur le Marché avec toute sa Cour. Elle s'approche, & demande à l'esclave pourquoi il traite si mal le Forgeron. Ptolomé, qui, au faste qui l'environne, la reconnoît pour la fille du Soudan, se jette à ses pieds, & lui dit : » Belle & excellente Princesse, con- » vient-il qu'un Chevalier tel que je suis » devienne le serf d'un tel vilain ? mieux » vaudroit mourir. Cette réponse plaît à Archidiane, elle achete l'esclave, le conduit dans son Palais, & veut connoître ses aventures. Ptolomé ne fait pas difficulté de lui avouer qu'il est le compagnon de Palmerin d'Olive. A ce nom chéri,

Archidianc montre la plus grande joie ; &, dès ce moment, l'illustre esclave recouvre sa liberté. Bien plus ; il obtient la permission d'aller chercher son ami, & on lui équipe un navire qu'on charge des choses nécessaires pour ce voyage, dont on ne peut déterminer la durée.

A peu près dans ce temps, Palmerin, qui étoit au Royaume de Nabor, partit avec la Princesse Zerphise & une suite nombreuse, pour aller consulter le Sage Mussabelin au pays de Romate. Ils furent très-étonnés des honneurs qu'on leur rendit dans le Royaume d'Abimar, par lequel ils devoient passer ; mais Mussabelin étoit instruit de leur voyage, & il avoit averti le Roi d'Abimar que le Chevalier qui conduisoit la Princesse de Nabor étoit la fleur de la Chevalerie, & que lui seul pouvoit le défendre contre le Roi de Perse, qui prétendoit lui imposer un tribut. Pour éprouver le courage de cet Etranger, il lui avoit conseillé de faire dresser des tentes & placer une barriere près de la fontaine du Cedre, de remettre la garde de ce poste à ses deux fils Toman & Drumin, & à dix-huit de ses plus valeureux Chevaliers. L'avis fut suivi; les fils d'Abimar se rendirent à la fon-

taine, auprès de laquelle on avoit élevé de ſuperbes pavillons.

Auſſi-tôt qu'on vit paroître Palmerin, la Princeſſe Zerphiſe, ſon chien, ſes Dames, & ſes Chevaliers Toman & Drumin envoyerent propoſer la joûte à notre Chevalier; il l'accepta, & abattit, ſans ſe repoſer, les dix-huit Chevaliers & les deux Princes. Heureuſement que le combat n'étoit pas à outrance; ces deux Princes s'étant rélevés, inviterent les illuſtres Etrangers à ſe rendre auprès du Roi Abimar. Nous ne dirons rien de la pompe de leur entrée dans la ville, ni des fêtes qui leur furent données pendant le ſéjour qu'ils y firent. Paſſons à l'objet du voyage de Palmerin & de Zerphiſe. Les Princes d'Abimar les conduiſirent à la grotte de Muſſabelin. Ce Sage ne cacha point à notre Héros que ſa naiſſance & ſes aventures lui étoient connues, & il lui promit de l'aider à retrouver ſes amis. » Vous n'y » pourrez parvenir, lui dit-il, & rendre » à Zerphiſe ſa beauté naturelle, qu'en » mettant à fin l'aventure du Château des » dix perrons. Cet enchantement conſiſte à » combattre dix Chevaliers qui les gardent. » Devenu maître du Château par cette » victoire, vous entrerez dans un ſuperbe

» & vaste jardin, & vous tâcherez de vous
» emparer d'une fleur conservée par un
» oiseau merveilleux. Cette fleur renferme
» la liqueur qui doit faire disparoître la
» lepre de Zerphise «.

Palmerin, muni de ces instructions, ne différa pas son voyage aux perrons, & les Princes Toman & Drumin voulurent accompagner la Princesse Zerphise, qui n'oublia pas le joli petit chien Trineus. On s'arrêta au pied du premier perron, dans le milieu duquel étoit enfoncée jusqu'à la garde une superbe épée. Toman & Drumin tenterent vainement de l'arracher, & Palmerin ne fut pas plus heureux. Indigné de n'avoir pu réussir, il monte sur le perron, suivi du petit chien, qui ne veut plus le quitter, trouve un Chevalier, le combat, le renverse, & s'empare de son écu. Successivement il passe d'un perron à un autre jusqu'au dixieme, combat & renverse autant de Chevaliers qu'il dépouille de leurs écus. Il avoit lieu de croire sa victoire complette; mais lorsqu'il prétend pénétrer dans le Château, un vieillard s'y oppose, & lui fait éprouver la résistance la plus vigoureuse. Peut-être même, sans les dents aiguës du petit chien de Zerphise, Palmerin auroit-il succombé : cet

intelligent animal, ſautant tantôt à la gorge, tantôt au bras de l'adverſaire de notre Héros, l'embarraſſa de telle ſorte, qu'on peut dire qu'il contribua pour beaucoup au triomphe de Palmerin. Enfin, l'entrée du Château ſe trouva libre.

Palmerin pénetre dans une vaſte cour, au milieu de laquelle il apperçoit un tombeau de criſtal, ſoutenu par quatre ſatyres de marbre. Une Pucelle charmante, couchée nonchalamment au deſſus du tombeau, y ſemble à demi-endormie; elle tient ſur ſes genoux un livre ouvert, & dans ſa main une clef d'or. A l'approche du brave Chevalier, elle ouvre les yeux, étend la main, & lui préſente la clef: Palmerin la reçoit reſpectueuſement, & ſoupçonnant quelque myſtere dans ce qui lui arrive, il parcourt tous les appartemens du Château, toujours ſuivi du petit chien, qui ne ceſſe de japper & de remuer la queue en ſigne d'alégreſſe. Après avoir vainement viſité tous les endroits ſans rencontrer perſonne, Palmerin monte juſqu'à un donjon dont l'intérieur ne formoit qu'une ſeule ſalle: la porte en étoit fermée; il y préſente la clef & l'ouvre: mais pendant qu'il eſt occupé à remarquer les beautés de ce lieu, il ſe ſent tendrement

embraſſer;

embraſſer; il ſe retourne avec précipitation : c'eſt ſon cher Trineus qu'il voit dans ſes bras. Quelle fut ſa joie ! Le Prince d'Allemagne raconta à ſon ami tout ce qu'il avoit ſouffert pendant la durée de ſa métamorphoſe, quoiqu'il eût été ſi tendrement careſſé, ſous la forme d'un petit chien, par la Princeſſe Zerphiſe.

Nos Chevaliers remirent le ſurplus des explications, qu'ils ſe devoient l'un à l'autre ſur leurs aventures, à un autre temps, & repaſſerent dans les appartemens. Une Damoiſelle vint à leur rencontre, & leur préſenta deux ſuperbes armures vertes, où ſur chacun des deux écus étoient peintes les armes de Conſtantinople & celles d'Allemagne. Enſuite elle leur ouvrit un coffre d'argent, où ils trouverent deux couronnes enrichies de pierreries, un anneau, & une coupe d'or d'un travail exquis : elle leur apprit que les couronnes étoient deſtinées pour leurs Dames ; que l'anneau préſerveroit Trineus de tout nouvel enchantement, & que la coupe, remplie de certaines fleurs cueillies par Palmerin lui-même, procureroit à Zerphiſe l'entiere guériſon de ſa cruelle maladie. La galante Damoiſelle les invita à prendre quelque nourriture, & lorſqu'ils

se furent rafraîchis, elle les invita à descendre dans les jardins, & à tenter de s'emparer de l'oiseau merveilleux, gardien des fleurs salutaires dont ils avoient besoin.

Pour parvenir à se rendre maître de cet oiseau, il fallut que Palmerin se dépouillât de ses armes. Il monta sur l'arbre où il étoit perché, le suivit de branche en branche, & enfin le saisit. L'oiseau alors jeta trois cris si lamentables & si effrayans, que nos Chevaliers, malgré leur intrépidité, resterent pendant quelques minutes dans une espece d'engourdissement. Revenus à eux, & tenant toujours l'oiseau d'une main, Palmerin cueillit les fleurs qui étoient au bas de l'arbre où l'oiseau avoit été pris, en remplit la coupe & rentra avec Trineus dans le Château. A peine en étoient-ils sortis, qu'une nuée épaisse enveloppa tout cet édifice, & un moment après, l'on n'apperçut plus qu'une vaste campagne.

Nos Chevaliers ayant rejoint leur compagnie, ils lui raconterent tout ce qui venoit de leur arriver. Zerphise, en voyant Trineus beau & bien fait, ne se repentit pas de l'avoir si bien traité sous la figure d'un petit chien, & la vue de ce char-

mant cavalier lui fit désirer avec ardeur de pouvoir recouvrer ses charmes. Comme elle faisoit intérieurement des vœux pour sa guérison, Palmerin lui présenta la coupe remplie de fleurs ; elle l'approcha de son nez, & à peine en eut-elle respiré l'odeur, que la lepre qui lui couvroit le visage disparut, & ne laissa que quelques marques légeres, pour l'anéantissement desquelles cette Princesse se promit bien de consulter encore le sage & savant Mussabelin. Avant de quitter les dix perrons, Trineus voulut tenter d'arracher l'épée qui étoit enfoncée dans le premier, & il en vint aisément à bout.

Cette illustre compagnie ne tarda pas à retourner à Romate. Le Roi Abimar & toute sa Cour s'y trouverent, & féliciterent Palmerin sur les preuves qu'il venoit de donner de son courage & de son intrépidité ; Trineus, sur son désenchantement, & Zerphise, sur sa guérison que Mussabelin voulut rendre parfaite. Pour cet effet, il dit à Palmerin de faire manger à l'oiseau merveilleux les fleurs qui étoient dans la coupe ; le Chevalier obéit, & pendant que l'oiseau béquetoit chaque fleur & faisoit entendre en même temps un mélodieux ramage, il couloit

de ſon bec une eau qui exaloit l'odeur la plus agréable. Ce fut cette eau, dont Muſſabelin mouilla légérement le viſage de Zerphiſe, qui rendit à cette Princeſſe tout l'éclat de ſa premiere beauté. Enſuite le Sage s'adreſſant à Palmerin d'Olive : » Ce » bel oiſeau, lui dit-il, eſt le prix de votre » valeur ; gardez-le précieuſement, ſans » vous inquiéter quelle nourriture lui eſt » propre, laiſſez-le vivre d'air & de roſée. » Au reſte, conſultez ſon chant ; s'il eſt » mélodieux, ne craignez aucun événe- » ment funeſte ; s'il eſt lamentable, re- » doutez ceux qui vous approcheront, & » faites quelquefois réflexion qu'il doit » vous annoncer le terme de votre vie «. Palmerin promit au ſage Magicien de conſerver avec ſoin ce rare oiſeau, & de le placer dans la principale ſalle du Palais de Conſtantinople.

Cependant l'armée des Perſes arrivoit ſur les frontieres des Etats d'Abimar, qui, par le conſeil de Muſſabelin, implora l'aſſiſtance de nos deux Chevaliers. Ils ſe mirent à la tête des troupes de ce Roi, & furent au devant des Perſes. On ſe trouva bientôt en préſence, & avant la bataille, il y eut un grand nombre de combats ſinguliers qui ne déciderent rien, mais

couvrirent de gloire les Princes Toman & Drumin, & le brave Trineus. Palmerin fit dans ces actions particulieres des prodiges de valeur; mais il se signala bien davantage dans l'action générale qui eut lieu peu après; les Perses furent défaits, & leur Roi resta prisonnier. Il fut envoyé dans la ville de Romate, & mis sous la garde de Zerphise : cette Princesse eut soin de ses blessures, & lui inspira une passion, qui, avec l'envie de recouvrer sa liberté, engagea ce Monarque à demander la paix au Roi Abimar. Les conditions en furent bientôt réglées, puisqu'il ne fut question que de reconnoître l'indépendance du Royaume de Romate, & de lier les deux Souverains par l'union du Prince Toman avec Belsine, l'une des sœurs du Roi de Perse.

Nos Chevaliers se chargerent de reconduire ce Monarque dans sa ville d'Haran, où il tenoit sa Cour. Son mariage avec Zerphise fut célébré, en arrivant, avec une magnificence extraordinaire. Pendant les fêtes qui se donnerent à cette occasion, les deux plus jeunes sœurs du Roi, Lisande & Aurencide, jeterent les yeux sur Palmerin & Trineus, & les trouverent charmans. Toutes deux tenterent de se

faire aimer, mais par des moyens différens. Lisande étoit belle, tendre, spirituelle, & n'employa, pour plaire à Palmerin, que la réserve, la modestie, & les qualités réelles qui accompagnent le véritable amour. Elle ne put toucher le cœur du fidele Amant de la belle Polinarde. Aurencide n'étoit que jolie : vive, capricieuse, coquette, étourdie ; & par conséquent séduisante, elle attaqua avec plus de succès la jeunesse & l'inexpérience de Trineus. Un jour qu'elle sortoit du bain, le Prince d'Allemagne se présenta à elle, &, quoiqu'arrêté par les charmes qui s'offroient à sa vue, montra quelque embarras & feignit de vouloir se retirer. Aurencide plaisanta sur sa ridicule discrétion ; elle contrefit ensuite la modeste ; enfin, reprenant le ton de la tendresse, elle se fit apporter une harpe, dont elle tira des sons délicieux, & qui ajouterent encore à l'énergie des couplets qu'elle chanta, & dont nous allons essayer de rendre le sens.

Je voudrois avoir en partage
Autant de charmes que Cypris,
Des Muses recevoir l'hommage,
Des talens obtenir le prix ;
Sur le Parnasse & dans Cythere
Je voudrois régner & briller ;

Digitized by Google

Mais ce ne feroit que pour plaire
A mon aimable Chevalier.

On raconte tant de merveilles
Qu'Orphée opéroit autrefois,
Pour charmer les cœurs, les oreilles;
Que n'ai-je & fon art & fa voix!
Au chant féducteur des Sirenes
Je voudrois unir leurs appas;
Mais elles étoient inhumaines,
Et moi je ne le ferois pas.

Tous les feux de l'amour pafferent dans l'ame de Trineus, aux accens de la voix d'Aurencide : leurs yeux s'enflammerent, leurs bouches prononcerent quelques mots à demi articulés & coupés par des foupirs; Trineus fut heureux, & le triomphe de la coquette Aurencide fut complet. Depuis ce jour, fi fatal à la fidélité que l'ami de Palmerin devoit à Agriole, nos Amans vifiterent fouvent la falle des bains; mais malheureufement Lifande s'apperçut de cette intrigue, &, jaloufe du bonheur de fa fœur, fut en inftruire le Roi fon pere, qui auffi-tôt donna des ordres pour que les coupables fuffent arrêtés & conduits dans une forte tour. Il ne fut que trop ponctuellement obéi, & l'on furprit Aurencide & Trineus dans une fituation

qui constatoit leur crime & justifioit la sévérité du Roi.

Dès que Palmerin eut appris l'emprisonnement de son ami, il courut au Palais, & menaça le Roi de le faire repentir de cet acte de violence. Ne pouvant l'adoucir, il rassembla tous les gardes du Prince Toman, ceux de Trineus & les siens; & se mettant à leur tête, il investit la prison, tandis que le Prince Drumin avec quelques soldats s'emparoit d'une des portes de la ville. Pendant ce temps, le Roi faisoit préparer deux bûchers, & se disposoit à attaquer la troupe de Palmerin qui environnoit la tour. Comme il en approchoit, un orage affreux éclate sur la ville; les soldats des deux partis sont effrayés; on voit tomber les portes de la prison: on apperçoit à la lueur des éclairs un vieillard respectable porté sur un nuage; il en descend, entre dans la tour, & en ressort à l'instant, tenant par la main le Prince Trineus auquel il présente une épée. » Roi, Peuple, écoutez-moi, leur dit-il; » & apprenez que s'il est juste de punir » les forfaits, il est de l'humanité de par» donner les foiblesses «. Il dit, & va remettre Trineus dans les bras de son ami

Palmerin. A l'importance de ce ſervice, on a dû d'abord reconnoître le ſage Muſſabelin, & l'on peut imaginer quel fut l'étonnement du Roi de Perſe. Il conclut de cet événement, que les fautes de cette eſpece n'étoient pas au nombre de celles que le Ciel punit rigoureuſement, puiſqu'il venoit de prendre le parti d'Aurencide & de ſon Amant, & il pardonna à ſa ſœur. Cette aventure procura un grand bien à la Perſe, car elle en fit changer la légiſlation : depuis, au lieu de faire brûler les coupables de ce genre, auſſi-tôt qu'ils ſont découverts, on les force à s'unir enſemble. L'effet de cette loi nouvelle n'eut pas lieu pour la Princeſſe Aurencide, qui fut réduite à pleurer ſon Amant, & qui ne ſe conſola de ſa perte qu'après avoir donné le jour à un fils qu'elle nomma Rifaran, & qui dans la ſuite devint un brave & charmant Chevalier, comme ſon pere Trineus.

Ce qui venoit de ſe paſſer, fit partir nos Chevaliers très mécontens de la Cour de Perſe, &, quelques inſtances que le Monarque leur fît faire pour y reſter encore quelque temps, ils ſe mirent en chemin ſans prendre congé de lui. Ils ne faiſoient que quitter les frontieres du

Royaume, lorſqu'ils rencontrerent Maucette, Ambaſſadeur du Soudan de Babylone, qui, ainſi que nous l'avons dit, étoit chargé d'engager le Roi de Perſe à ſe joindre à ſon Maître pour continuer la guerre contre les Grecs. Palmerin, qui ſavoit bien que le Babylonien échoueroit dans ſon ambaſſade, le laiſſa paſſer: ayant reconnu parmi les Eſclaves de Maucette, ſon fidele Ecuyer Colmelie, il le racheta, & apprit de lui ce qu'étoit devenu ſon ami Ptolomé.

L'arrivée de cette brillante troupe à la Cour d'Abimar fut un vrai triomphe, & Palmerin, Trineus & le Prince Drumin ne cacherent point à ce Monarque les grandes obligations qu'ils avoient au ſage Muſſabelin : mais, quelques honneurs qu'on rendît à Palmerin, rien ne pouvoit le diſtraire d'une ſombre mélancolie, qui même prenoit ſur ſa ſanté. Il en confia le motif au bon Enchanteur. Il gémiſſoit ſur le ſort de ſes compagnons, métamorphoſés dans l'iſle de Malfade. Muſſabelin ne ſe fit pas prier pour offrir ſes ſervices à notre Héros : un petit navire fut bientôt équipé, & Dulaque, frere du Magicien, & fort expérimenté lui-même dans l'art des enchantemens,

en prit la conduite. Palmerin, en faisant ses adieux au Roi Abimar, lui fit présent de toutes les richesses qu'il avoit rapportées du Château des dix perrons, & ne garda que la coupe & le merveilleux oiseau. Trineus, l'Ecuyer Colmelie, s'embarquerent avec lui, & Dulaque les fit bientôt aborder au port de l'isle enchantée, où Yart, Prince de Boheme, avoit été laissé par Palmerin, pour la gouverner en son absence.

Palmerin, Trineus & Dulaque se firent mettre à terre, & on laissa pour garder le vaisseau l'Ecuyer Colmelie, avec défense d'entrer dans l'isle qu'il n'eût entendu le son d'un cor. Nos Chevaliers, qui tous les trois n'avoient rien à redouter des enchantemens, puisqu'une Fée de la montagne Artiférie en avoit préservé Palmerin, que Trineus portoit à son doigt l'anneau constellé du Château des dix perrons, & que Dulaque étoit un habile Enchanteur; nos Chevaliers, dis-je, s'avancerent vers le Château de Malfade; Yart vint au devant d'eux, & les conduisit dans cette ancienne demeure de l'Enchanteresse. Quoique maître de ce Château, ce n'étoit pas encore assez pour parvenir au désenchan-

tement des compagnons de Palmerin. Celui-ci apprit de Dulaque, qu'il devoit s'emparer de la clef d'une petite tour, & força une vieille ſuivante de Malfade, qui étoit reſtée dans le Château, à la lui remettre. Poſſeſſeur de cette clef, Palmerin ouvrit la porte de la tour, & pénétra, après avoir traverſé pluſieurs chambres, dans une ſalle, au milieu de laquelle il apperçut une ſtatue tenant d'une main un arc bandé & prêt à lancer une fleche, de l'autre un livre, & ayant un cor paſſé dans un de ſes bras. » Il faut, dit Dulaque à Palmerin, vous » emparer du cor & du livre : ſi vous » ne réuſſiſſez pas, aucun Chevalier ne » mettra à fin cette périlleuſe entre- » priſe «. A l'air embarraſſé avec lequel Dulaque prononça ces paroles, Palmerin comprit qu'il falloit s'armer de courage; il ſe recommanda à Dieu & à ſa Dame Polinarde, & fit quelques pas vers la ſtatue; mais à meſure qu'il avançoit, il ſe ſentoit frapper rudement, ſans s'appercevoir d'où partoient les coups; vainement il auroit tenté de les parer. Parvenu au pied de la ſtatue, l'arc ſe lâcha, & la fleche vint directement porter ſur ſa poitrine : heureuſement que

ſon armure étoit excellente, c'étoit celle dont il s'étoit revêtu au Chateau des dix perrons. En même temps il lance un furieux coup d'épée à la ſtatue, qui laiſſe échapper de ſes mains le livre & le cor : auſſi-tôt on entend un bruit effroyable, & la ſtatue diſparoît. » Vous » triomphez, dit Dulaque à Palmerin ; » ſortons, & venez terminer cette éton- » nante aventure «.

Lorſque nos Chevaliers furent arrivés dans la plaine qui étoit devant le Château, Palmerin, par l'avis de Dulaque, ſonna du cor, & l'on vit accourir l'Ecuyer Colmelie, avec les Matelots du petit navire, qui devoient être témoins de ce qui alloit ſe paſſer. Au ſecond ſon du cor, pluſieurs animaux ſortirent de la forêt ; & au troiſieme, ils s'approcherent & entourerent Palmerin, à qui Dulaque dit de continuer à ſonner, mais avec plus de douceur. Pendant que notre Héros tiroit des ſons mélodieux de ce cor enchanté, les animaux qui s'étoient raſſemblés, reprirent leur forme naturelle ; & jamais ſpectacle n'a été peut-être ni plus étonnant, ni plus touchant. Quelle joie pour tant de braves Chevaliers & de gentilles Damoiſelles, de voir leur

enchantement fini, & fur-tout pour Palmerin & Trineus, de retrouver leurs chers compagnons Frifol, Olorique, le Roi de Sparte, le Duc de Ponte, celui de Mifcene, le bon Marchand Eftebon, & enfin les belles Princeffes Agriole & Laurene !

Avant que de quitter l'ifle de Malfade, Palmerin, pour prouver fa reconnoiffance à Dulaque, lui en accorda la fouveraineté ; & ayant paffé le petit bras de mer avec tous fes amis, il fe rendit à la Cour de Nabor. Obligés d'éloigner les defcriptions de fêtes, qui, étant toujours les mêmes, deviendroient faftidieufes pour nos Lecteurs, nous dirons feulement que celles qui fe donnerent pour célébrer le triomphe de notre Héros, furent encore plus galantes que fomptueufes; mais elles ne l'empêcherent pas de preffer les préparatifs de fon départ pour la Grece & pour l'Allemagne. Après avoir fait fes remercîmens & fes adieux au Roi Maulerin, frere de Zerphife, il remonta fur le petit navire de Muffabelin, avec fes compagnons & les deux Princeffes. On avoit à peine vogué pendant trois journées, qu'on fut attaqué par un gros bâtiment qui portoit

pavillon Babylonien. Le combat fut opiniâtre, & chacun des deux partis vouloit tenter l'abordage, lorſque le caſque du Chef ennemi tomba. C'étoit le vaillant Ptolomé, contre lequel Palmerin alloit ſe meſurer ; il leve ſa viſiere, & le ſerre dans ſes bras. Ptolomé le reconnoît, il l'embraſſe, & le mouille des larmes de l'amitié. A ces marques de tendreſſe des deux Commandans, les armes s'échapperent des mains des Babyloniens & des Grecs, qui ſe réunirent pour les féliciter ſur cette heureuſe rencontre. Depuis pluſieurs mois, par ordre de la Princeſſe Archidiane, Ptolomé parcouroit la Méditerranée pour y chercher Palmerin. Ces deux Chevaliers s'étant retrouvés, ne voulurent plus ſe quitter, & bientôt on aborda au port de Conſtantinople.

Quelle fut la joie de l'Empereur Remicius, du Roi Florendos, & des Reines Griane, Hermide & Ariſmene, lorſqu'ils apprirent cette heureuſe nouvelle ! Tous furent au devant de Palmerin, de ſes compagnons & des deux Princeſſes, & leur prodiguerent les plus tendres careſſes. On vit alors renaître dans la Cour Impériale, les plaiſirs qui depuis long-

temps en avoient été bannis. Palmerin se trouva une nouvelle sœur & deux neveux ; car, pendant son absence, Griane avoit mis au monde une fille, qui fut appelée Denise ; & Hermise avoit donné le jour à deux Princes jumeaux, qui furent appelés Belcar & Ditreus.

Cependant, au milieu des honneurs qu'on lui rendoit à Constantinople, Palmerin n'étoit pas heureux ; il aspiroit au moment qui le rejoindroit à sa chere Polinarde. Comme il avoit promis à Olorique, Prince d'Arabie, de le renvoyer à Babylone, & de ne rien négliger pour lui faire épouser la belle Archidiane, il chargea le Comte de Redon & le Duc de Meure de cette négociation. Ces Ambassadeurs réussirent ; & Archidiane, certaine de ne pouvoir jamais être à Palmerin, donna sa main à Olorique, mais à condition qu'après leur mariage ils feroient un voyage à Constantinople. Le Soudan de Babylone, qui conservoit toujours beaucoup d'amitié pour son cher Chevalier, qu'il avoit cru si long-temps muet, consentit à faire un traité d'alliance offensive & défensive avec les Souverains de Grece, de Macédoine, & de Hongrie.

Le

Le bon nain Urbande, dont nous regrettons que l'Auteur ait tiré un si foible parti pendant le cours de son Roman, fut chargé d'aller informer l'Empereur d'Allemagne de la prochaine arrivée des Princes Palmerin, Trineus, Ptolomé, Yart de Boheme, Eustache de Miscene, & de la belle Agriole d'Angleterre. On est bien persuadé que cette nouvelle remplit de joie la Cour d'Allemagne, & enchanta la charmante Polinarde & la gentille Brionelle de Saxe. Avant son départ de Constantinople, Palmerin voulut unir Laurene à son Amant le Duc de Ponte; il engagea Remicius à joindre de riches Domaines à leur Souveraineté de Durace. Arismene & son époux se rendirent à Sparte, & Frisol & Hermide partirent pour la Hongrie.

Ce fut à Vienne que nos illustres Voyageurs trouverent la Cour d'Allemagne. L'Empereur les reçut avec une magnificence extraordinaire, & leur donna les marques de la plus tendre amitié. Il ne voulut pas remettre à un temps plus éloigné les noces de Palmerin & de Polinarde, & celles de Trineus & d'Agriole; elles furent célébrées dès le lendemain de leur arrivée. Ptolomé

épousa en même temps sa chere Brionelle, & fut déclaré Duc de Saxe. Il étoit bien nécessaire d'instruire le Roi d'Angleterre du mariage de sa fille Agriole avec l'héritier du trône impérial, & d'obtenir qu'il pardonnât à la Princesse & à son époux une offense pour laquelle ils n'avoient point d'excuse légitime à présenter. Le Duc de Mifçene fut chargé de cette difficile négociation. Il avoua les torts d'Agriole & de Trineus; il fit valoir leur repentir, & l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; &, intéressant dans cette affaire la gloire du Roi & sa politique, il lui fit comprendre que toutes les deux lui imposoient la nécessité de reconnoître ce mariage & de vivre en bonne intelligence avec l'Empereur d'Allemagne. Le Roi d'Angleterre entra dans les raisons du Duc de Miscene, & il accorda de bonne grace à sa fille le pardon qu'elle imploroit. Pendant le séjour d'Eustace à Londres, il devint amoureux de Sabinde, niece de la Reine, & fille du Seigneur de Sansuegue, & l'obtint pour épouse.

Dans le même temps, le Duc de Saxe avoit été envoyé vers le Roi de France,

qui se préparoit à entrer en Allemagne, avec une forte armée, pour tirer vengeance de ce que l'Empereur avoit refusé de consentir à l'alliance de la Princesse Polinarde avec son fils aîné. Il fut aussi heureux dans son ambassade, que le Duc de Miscene l'avoit été dans la sienne. Au lieu des préparatifs de guerre qui se faisoient à Paris, on n'y parla plus que de fêtes, qui furent données à l'occasion du renouvellement de la paix, qui fut signée entre la France & l'Empire d'Allemagne. Palmerin apprit par Eustace, que son bon ami Louis, second fils de France, étoit l'heureux époux de la belle Duchesse de Bourgogne, dont le vieux mari avoit enfin payé le tribut à la Nature.

Nous avons souvent remarqué que le bon Remicius, Empereur de Grece, étoit fort avancé en âge: il souhaitoit ardemment, avant de mourir, voir encore une fois son cher Palmerin, & désiroit avec impatience de connoître & d'embrasser la belle Polinarde, dont on lui avoit tant de fois fait l'éloge. Il fallut se rendre à ses invitations réitérées, & que les deux époux s'arrachassent des bras de l'Empereur d'Allemagne, pour voler dans

ceux de Remicius, qui, » donnant à sa » fille le baiser d'adieu, lui dit : O Dame! » ma très-chiere fille, je sais que vous » allez être placée dans une haute Seigneu- » rie ; mais plus me réjouit le haut nom » & bon bruit de votre Palmerin d'O- » live, que la domination de l'Empire de » Grece «. Les deux époux prirent leur route par la Hongrie, afin d'y voir Frisol & Hermide. On sait que Frisol avoit été long-temps amoureux de la belle Polinarde, & que cet amour avoit occasionné ses différens combats avec Palmerin : aussi le Prince de Grece, en lui présentant son épouse, lui dit par maniere de plaisanterie : » Beau-frere, j'ai bien osé » amener Madame Polinarde jusque dans » votre Royaume ; avisez si vous la vou- » lez encore dire vôtre ; bien me fâche- » roit de la défendre contre vous, mais » suis près de le faire contre tout autre. » Ah ! beau Syre, repart Frisol, cachez » ma folie de jeunesse ; sur ma foi, estiez » le premier en Chevalerie ; aussi les Des- » tinées vous devoient le parangon de » vertu & de beauté «. Palmerin & Polinarde s'arrêterent peu de temps à la Cour de Hongrie. Arrivés à Constantinople, ils y furent tendrement accueillis

par l'Empereur Remicius, le Roi de Macédoine Florendos, & son épouse Griane. Peu de temps après, Polinarde donna le jour à un Prince, qui fut nommé Primaleon, en honneur du respectable Primaleon Roi de Macédoine, aïeul paternel de Palmerin d'Olive. La joie qu'en conçut Remicius, causa une telle révolution à ce bon vieillard, qu'on peut dire qu'il expira de plaisir. Les Grecs, ayant appris la mort de leur Empereur, offrirent la Couronne à Florendos & à Griane; mais le Roi de Macédoine, en présence de tout le peuple, la plaça sur la tête de Palmerin, à la satisfaction de tout l'Empire.

Nous avons dit plus haut, qu'Archidiane & Olorique son époux se préparoient à faire un voyage à Constantinople. Ils s'embarquerent en effet sur un vaisseau, qui les conduisit sans accident presque à la vue des côtes de la Grece; mais alors ils furent assaillis par une tempête effroyable. Le vaisseau s'ouvrit, on crut Olorique noyé; & Archidiane, recueillie par des Pêcheurs, fut portée à terre, & de là se rendit à Constantinople, où elle annonça la perte qu'elle venoit de faire, & plongea dans la douleur l'Empereur Palmerin. Ce Monar-

que, le modele des amis, ne voulut pas s'en rapporter aux pleurs d'Archidiane sur la mort de son ami : il fit équiper deux bâtimens légers, donna le commandement de l'un à son fidele Ecuyer Colmelie, & monta l'autre; ils mirent en même temps tous deux à la voile, pour aller à la recherche d'Olorique. L'Ecuyer Colmelie fut plus heureux que son Maître. L'époux d'Archidiane avoit été secouru par Alibarbançon, fameux corsaire, qui, le jugeant Seigneur de haut lignage, le traita avec bonté, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Colmelie attaqua ce corsaire, & s'en étant emparé, il reconnut Olorique, & le conduisit à Constantinople, dans le même temps qu'arrivoient dans cette ville les Ambassadeurs d'Allemagne, de France, d'Angleterre, du Soudan de Babylone, du Grand Turc, du Roi de Perse, & de plusieurs autres Souverains, pour féliciter l'Empereur Palmerin sur son avénement au trône.

Palmerin, qui revenoit de sa course infructueuse, fut au comble de la joie, lorsqu'on lui présenta le Prince Olorique. Leur entrevue fut touchante, & le vrai triomphe de l'amitié. Pour célébrer ce bonheur, & l'arrivée de tant d'Ambassa-

deurs, il ordonna des fêtes, des tournois, & Conſtantinople devint pendant un mois le ſéjour des plaiſirs. Mais alors, l'envie & la vengeance ſuſcitoient à Palmerin des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient cachés. On ſe ſouvient d'Olimaël, mis à mort par les Turcs, après la fuite de Palmerin & d'Agriole. Cet Amiral avoit pour frere un fameux Magicien, qui avoit deux fils appelés Lebcade & Menaden. Le Magicien conduiſit en Grece ſes deux fils, dans le deſſein de venger ſur l'Empereur la mort de ſon frere. Il ſe joignit, pour cette affreuſe expédition, à Nardides, frere de Promptaleon & d'Oudin, tous deux mis à mort par Palmerin dans le combat qu'il leur livra, afin de prouver l'innocence de Florendos & de Griane. Ces quatre traîtres choiſirent, pour faire éclater leur vengeance, un jour où Palmerin donnoit un feſtin à toute ſa Cour. Ils entrent dans Conſtantinople, parviennent au Palais, & s'approchent de la ſalle où ſe donnoit le banquet. L'arrivée de ces perfides fut annoncée par les cris douloureux du merveilleux oiſeau, que l'Empereur avoit emporté du Château des dix perrons, & qu'il avoit placé dans la grande ſalle de

son Palais. Aux tons lugubres de l'oiseau, Palmerin s'écrie : » Sus, mes amis, des » meurtriers sont ici & menacent votre » Empereur «. En disant ces mots, il se sent frappé de deux coups de poignard, & tombe sans connoissance. Polinarde est blessée au visage, Olorique à la poitrine. Tous les Chevaliers courent aux armes ; on arrête les assassins : Nardides est le premier sacrifié à la rage qui les transporte, les autres sont enchaînés.

Tandis que le trouble & le tumulte ne faisoient qu'augmenter dans la salle du banquet, il se passoit aux portes du Palais une scene moins sanglante, mais plus extraordinaire. Mussabelin, instruit par son art du danger que court son ami Palmerin, précédé de deux Génies à ses ordres, armés de flambeaux, traverse les airs sur un nuage, & vient s'arrêter au dessus de la place de Constantinople. Il apperçoit le vieux Magicien & son fils Lebcade qui défendent l'entrée du Palais ; aussi-tôt il commande à ses Génies de les combattre à coups de flambeaux. Pour se garantir des flammes qui sortent de ces armes extraordinaires, le méchant vieillard se transforme en serpent, & lance lui-même des feux & des fleches enflam-

mées avec ſa langue. Muſſabelin alors détache de ſon corps une ceinture magique, & la jette au col du ſerpent. Son pouvoir eſt détruit, & les Génies de l'ami de Palmerin s'en ſaiſiſſent & l'enchaînent. Lebcade ne peut ſurvivre à la honte de ſon pere, il ſe perce le corps de ſon épée.

Lorſque Muſſabelin entra dans la ſalle du feſtin, il fut effrayé du déſordre qui y régnoit, & du déſeſpoir où s'abandonnoient les Chevaliers. Pour rendre le calme aux eſprits, il frotta d'un baume précieux les bleſſures de Palmerin & d'Olorique, & leur fit couler dans la bouche quelques gouttes de cette eau merveilleuſe qui découloit du bec de l'oiſeau du Château aux dix perrons. Cette même eau fit ceſſer l'évanouiſſement de Polinarde & d'Archidiane, & on tranſporta ces illuſtres perſonnes dans leurs appartemens. Les corps des traîtres, Nardides, Lebcade & Menaden, furent livrés au peuple, qui les jeta dans un bûcher; mais pour donner un exemple de ſon pouvoir, & effrayer à jamais les méchans Enchanteurs, Muſſabelin fit paroître dans la cour du Palais, une colonne de marbre, au deſſus de laquelle étoit une cage de fer, & il y fit entrer le vieux Magicien,

toujours sous la forme d'un serpent. » Vile » créature, lui dit-il, indigne du haut » savoir que les Dieux t'ont donné, pour » faire durer ta honte & perpétuer ta » punition, reste sous cette figure que tu » as choisie, jusqu'à ce que le destin appelle » à la gloire des mortels celui que ta ma- » lice vouloit priver de la vie «.

Mussabelin étant retourné auprès des Princes, les trouva guéris de leurs blessures, & les Dames se sentirent assez bien revenues de leur évanouissement, pour pouvoir lui témoigner toute leur reconnoissance. De la plaie de Polinarde, il lui restoit au visage une cicatrice, qui disparut à l'aide de l'eau du merveilleux oiseau. La joie fut générale dans Constantinople, & elle se communiqua dans toutes les Cours amies de celle de l'Empire Grec, lorsqu'on sut l'Empereur & l'Impératrice échappés à un aussi grand danger, par la protection du généreux Mussabelin, qui n'étant plus utile à ses amis, partit pour retourner dans sa solitude.

Quelque temps après cette terrible aventure, Polinarde mit au monde une fille, qui fut appelée Bellicie, & Archidiane une Princesse, à laquelle Palmerin, qui fut son parrain, donna le nom

de Philocrite. On apprit que la belle Hermide, Reine de Hongrie, étoit aussi accouchée d'une fille, qu'elle avoit nommée Melicie. L'Empereur décida que ces trois enfans seroient élevés ensemble à la Cour de Constantinople, comme l'étoient Belcar, fils de Frisol, & Tirendos, fils d'Eustace, Duc de Miscene. Ces derniers, lorsqu'ils furent en âge, reçurent l'Ordre de Chevalerie des mains de l'Empereur, qui, pour rendre cette cérémonie plus éclatante, ordonna un superbe tournoi.

Ce fut pendant cette fête guerriere qu'on vit arriver à Constantinople une charmante Pucelle, accompagnée d'une suite brillante & nombreuse. A la singularité de ses habits, on jugea qu'elle venoit de pays très-éloignés. On la reçut avec de grands honneurs; mais, quelques instances qu'on fît pour savoir qui elle étoit, elle refusa toujours de se faire connoître. Lorsque les fêtes furent terminées, la Pucelle prit congé de Palmerin, & lui dit, en présence de toute sa Cour: » Noble » Palmerin, j'ai prins plaisir bien grand » à voir ta Chevalerie, & loue bien fort » ta prudence, pour ce que tu ne soutiens » à ta Cour que les preux & hardis Che» valiers: mais un temps viendra que le

» renom de tant de beaulx faits sera » effacé par la bonté & vertu d'un, que, » par ton jugement même, tu diras être » le meilleur qui parut jamais, & la vraie » fleur de Chevalerie «. Après ces mots, la Pucelle & sa suite s'évanouirent aux yeux, & laisserent l'Empereur & toute sa Cour dans la plus grande surprise.

C'est ainsi, qu'après avoir établi en paix son Héros sur le trône de Constantinople, & tous les autres Princes dans différens Royaumes, le Romancier termine la seconde Partie de son Histoire de Palmerin d'Olive; mais il nous avertit que nous trouverons la suite des aventures de cet Empereur, dans le Roman de Primaleon, fils de Palmerin & de Polinarde; ce qui nous engagera à présenter le mois prochain cet Ouvrage à nos Lecteurs.

N. B. Quoiqu'il soit évident, par les dernieres phrases de cet extrait, que le Roman de Primaleon, qui formera la seconde Section de ce Volume, fait la suite de Palmerin d'Olive; il faut pourtant observer, pour l'exactitude des faits, qu'il a été imprimé en François plus de quinze ans avant celui-ci, puisque la premiere édition de Primaleon est de 1530, & celle de Palmerin d'Olive de 1546; mais il ne nous étoit pas possible de parler du fils avant d'avoir parlé du pere.

FIN.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

IVeme SUITE DE LA Veme PARTIE.

ROMANS du seizieme siecle. SECT. X.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Digitized by Google

TABLE

DES SOMMAIRES

Contenus dans les neuvieme & dixieme Sections des Romans du seizieme siecle.

SECTION IX.

SECTION X.

FIN de la Table.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS *de nos Souſcripteurs & des Lecteurs des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroiſſant embarraſſés de ſavoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour leſquels il a été ouvert une ſouſcription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Hiſtorique à l'uſage des Dames, ſuivie d'un extrait de la Conquête de Conſtantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conſeils pour former une Bibliotheque Romaneſque, pour diriger une Comédie de ſociété, & pour diverſifier les plaiſirs d'un ſallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Hiſtoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, conſidérée comme amuſement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme ſiecles.

V. Vol. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. Vol. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section I.
Section II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section III.
Section IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section V.
Section VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q.

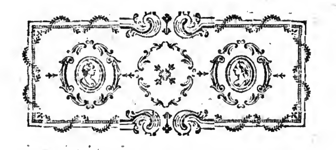
Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.
Section IX.
Section X.

Fin de l'Avertissement.

DE

Digitized by Google



DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

HISTOIRE de Primaleon de Grece, continuant celle de Palmerin d'Olive, Empereur de Constantinople, son pere, naguere tirée de l'Italien comme de l'Espagnol, & mis en notre vulgaire par François le Vernassal, Guercinois, dédiée à très-haut, très-illustre & très-vertueux Prince Messire François de Lorraine, Duc de Guise, Marquis du Maine, Pair de France, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi en ses pays de Savoie & de Dauphiné,

Grece, & annonçoit qu'inceſſamment il paroîtroit dans le monde un Chevalier, dont la valeur éclipſeroit celle des plus fameux Héros. Une telle prédiction excita l'émulation de tous les Guerriers de la Cour de Conſtantinople, & il n'y en eut aucun qui ne s'imaginât qu'elle le regardoit particuliérement. Les plus empreſſés à mériter ce titre glorieux, furent les jeunes Princes Belcar, fils du Roi de Hongrie, & Tirendos, fils du Duc de Miſcene : ces deux Damoiſeaux venoient de recevoir l'Ordre de Chevalerie de la main de Palmerin d'Olive, oncle de Belcar; car ſa mere étoit fille de Griane, & ils brûloient de ſe ſignaler. Belcar avoit entendu vanter la beauté de Franceline, Princeſſe de Theſſalie, qu'on diſoit être enchantée, & retenue dans un Château de l'iſle de Carderie, peu éloignée du Royaume de Macédoine. On publioit que pour ſe couvrir d'une gloire immortelle, il ne falloit que mettre à fin cette périlleuſe entrepriſe, déjà vainement tentée par les plus braves Chevaliers.

Plus cette aventure paroiſſoit offrir de difficultés, plus le courage de Belcar fut excité à tout employer pour la terminer. Il ſe déroba de la Cour de Conſtantinople,

& afin de n'être point reconnu, il changea ses armes blanches contre des vertes, & fit peindre sur son écu un Château de gueule en champ d'azur. On s'apperçut bientôt de l'absence du jeune Chevalier; mais l'Empereur, qui ne doutoit pas que son neveu se fût éloigné dans le dessein d'acquérir de la gloire, défendit qu'on fût à sa poursuite.

Cependant Belcar ayant pris le chemin de la Macédoine, rencontra dans sa route un vieux Chevalier, qui l'invita courtoisement à venir se reposer dans son Château; il y fut traité avec une franchise & une simplicité bien préférables à la pompe & à la magnificence. Dans un des entretiens que Belcar eut avec son hôte, il apprit que Florendos, Roi de Macédoine, avoit annoncé un superbe tournoi, pour célébrer les noces de sa fille Denise avec le Roi de Thrace. Aussi-tôt il annonce qu'il veut s'y rendre & y faire preuve de son courage. Il fait ses adieux au bon Chevalier, & dirige ses pas vers la capitale de la Macédoine. Belcar n'étoit pas encore loin du Château, lorsqu'il se vit attaqué par les trois fils du vieux Chevalier, qui, jaloux de sa bonne mine & de la résolution qu'il avoit fait paroître, entre-

prirent par un crime de se débarrasser d'un concurrent aussi dangereux; car ils vouloient y aller eux-mêmes, & comptoient bien y triompher. Notre jeune Chevalier se défendit vaillamment; deux de ses lâches adversaires tomberent morts à ses pieds, & le troisieme fut mortellement blessé. Les Ecuyers de ces félons Chevaliers transporterent les corps de leurs Maîtres au Château. La vue de ces cadavres affligea sensiblement le bon Chevalier; mais lorsqu'il eut appris leur déloyauté, il avoua, en pleurant la perte qu'il venoit de faire des trois soutiens de sa vieillesse, qu'ils avoient mérité leur sort. Cependant, la sœur de ces traîtres ne trouva pas dans les réflexions de son pere, des motifs suffisans de consolation pour elle; elle jura de venger ses freres, sortit du Château, & fut chercher quelqu'un qui voulût épouser sa querelle, & peut-être par occasion sa personne.

Belcar approchoit de la capitale de la Macédoine. Intéressé à ne s'y pas faire connoître, puisqu'il ne vouloit pas y séjourner, & que s'il eut décliné son nom, Florendos & Griane, qui étoit son aïeule maternelle, l'auroient retenu, il se reposoit auprès d'une fontaine, lorsque le Duc

& la Ducheſſe de Durace, accompagnés de leur charmante fille Alderine, paſſerent pour ſe rendre à la Cour. Le Prince de Hongrie les ſalua avec beaucoup de courtoiſie, & jetant les yeux ſur la Princeſſe, il fut frappé de ſa beauté, & prit pour elle, dès ce moment, un amour qu'il conſerva toute ſa vie. Alderine, de ſon côté, admira la bonne mine du Chevalier, & ſouhaita de ſavoir qui il étoit; curioſité qui ne va jamais dans une jeune perſonne ſans un commencement d'intérêt.

Belcar parut le lendemain au tournoi avec tous les avantages de la valeur jointe à l'adreſſe. Aucun combattant ne put lui réſiſter, & Florendos ſe crut obligé d'avouer qu'il n'avoit jamais vu porter de tels coups. On ne parla plus dans le reſte de la journée que du Chevalier aux armes vertes. Les Princeſſes Deniſe & Alderine auroient bien voulu le connoître; & cette curioſité étoit d'autant plus pardonnable, qu'Alderine, qui l'avoit vu en paſſant, aſſuroit ſon amie que ſa beauté égaloit ſa bravoure. Elles convinrent qu'un Page iroit de leur part faire des complimens au brave inconnu, & le prier, ſous le ſceau du plus inviolable ſecret, de leur

apprendre son nom. Belcar ne put laisser sans réponse une demande aussi favorable à son amour. Il dit au jeune homme, qu'il étoit le Prince de Hongrie, & le plus respectueux adorateur des charmes de la Princesse de Durace, mais qu'il la supplioit de taire son nom jusqu'à la fin du tournoi. Cependant notre jeune Chevalier n'attendit pas qu'il fût terminé; il prit le chemin de l'isle Carderie, non plus pour mériter la main de l'incomparable Franceline, mais dans le seul dessein d'acquérir de la gloire.

Avant d'arriver à cette isle fameuse, Belcar vit venir au devant de lui cette vindicative Damoiselle dont il avoit tué les freres. Elle étoit accompagnée d'un nommé Sergin, fils de ce brave Cardin, ancien Ecuyer de Griane Reine de Macédoine. Sans savoir qui il auroit à combattre, mais séduit par les fallacieux discours de la Damoiselle, il s'étoit engagé à la venger des affronts sanglans qu'elle avoit reçus du Chevalier aux armes vertes, qui avoit assassiné ses deux freres. Sergin, ainsi trompé, arrête Belcar au passage, &, sans le reconnoître, il lui reproche sa déloyauté à ce sujet, & le défie. Le jeune Chevalier ne daigne pas se justifier; il prend du terrein, pousse à son adversaire,

le désarçonne, & le laisse sur le sable baigné dans son sang. La méchante Damoiselle fut moins touchée de l'état où se trouvoit réduit son défenseur, qu'elle ne fut désespérée de la honte que ce malheureux combat faisoit rejaillir sur elle. Laissons-la donner tous ses soins à panser les blessures du trop crédule Chevalier Sergin.

Après cet exploit, Belcar fut bientôt arrêté dans sa route par une assez grande riviere, du bord de laquelle on voyoit à découvert l'isle de Carderie. Un bon Chevalier, nommé Lipes, vint gracieusement l'inviter à prendre l'hospitalité dans son Château. » Vous allez, lui dit-il, tenter une » entreprise bien difficile, & dont le succès » a été au dessus des forces de plusieurs » braves Chevaliers. Pour entrer dans l'isle » de Carderie, il faut traverser le pont » que vous voyez, qui est défendu par un » formidable Guerrier. En supposant que » vous le combattiez avec avantage, & » qu'il soit prêt à succomber, un nain, qui » fait le guet au haut d'une tour, sonnera » du cor, & votre adversaire se sentira » aussi-tôt ranimé, & reprendra ses premieres forces «. Lipes raconta ensuite à Belcar, qu'un seul Chevalier, appelé Linedes de Liquie, étoit parvenu à lasser

le terrible défenſeur du pont ; qu'il s'étoit avancé juſqu'à la tour, dont la porte, ouverte dans tous les temps, s'étoit fermée à ſon approche avec un bruit épouvantable, pendant lequel Linedes s'étoit ſenti tranſporté au delà du pont par des bras inviſibles, ce qui l'avoit fait renoncer à cette entrepriſe.

» Ce récit, loin de m'intimider, répondit Belcar, échauffe mon courage. » Où eſt le péril, réſide la gloire. Demain » j'éprouverai ſi ce fameux Chevalier eſt » invincible, & ſi le nain ne ſe laſſera » pas plutôt de ſonner du cor, que je ne » me laſſerai de combattre «. Pendant ce diſcours, on ſervit aux deux Chevaliers un repas propre, mais frugal : ils s'entretinrent des grandes prouesſes des défenſeurs de l'honneur des Dames ; & Belcar, ayant fait jeter quelques peaux ſur le plancher, s'y endormit avec la tranquillité d'un Héros, certain que la victoire qu'il pourſuit ne peut lui échapper. L'aurore éclairoit à peine l'horizon, que Belcar étoit déjà armé. Il fait ſes adieux à ſon hôte, monte à cheval, s'avance juſqu'à la tête du pont, défendu par le Chevalier gardien du paſſage, & ſans lui donner le

temps de se reconnoître, il l'attaque & l'oblige à reculer. Le cor sonne ; l'adversaire de Belcar sent renouveler ses forces, & repousse à son tour son ennemi. Cette joûte se continue à diverses reprises. Le Prince de Hongrie, qui en est indigné, tourne le gardien du passage, s'élance légérement sur la croupe de son cheval, le serre dans ses bras, le balance, & parvient à le jeter au milieu de la riviere. Alors, remontant sur son propre cheval, il traverse le pont, & gagne au galop la tour enchantée. Mais, au moment qu'il croit pouvoir y pénétrer sans obstacle, il éprouve la triste aventure du Chevalier Einedes. Désespéré de cet affront, notre Héros jugea que, ne pouvant s'opposer à des forces surnaturelles, il devoit attendre quelque occasion favorable pour les surmonter : il jura par la beauté de sa Dame Alderine, de s'établir à la tête du pont, & d'en défendre l'entrée & la sortie, contre tout Guerrier qui prétendroit lui disputer la gloire de mettre à fin cette belle aventure. Pour cet effet, il fit dresser des tentes, & s'y établit avec le Chevalier Lipes, qui, admirateur du vrai courage, ne voulut pas le quitter. Grand

nombre de Chevaliers se présenterent pour combattre notre jeune Héros, & tous furent vaincus.

La réputation du Prince de Hongrie parvint jusqu'à la Cour de Macédoine, & le Roi Florendos apprit avec joie que ce Chevalier aux armes vertes, qui avoit combattu si vaillamment au dernier tournoi, étoit le brave Belcar, petit-fils de son épouse Griane. La jeune Alderine ne fut pas moins sensible aux éloges qu'on faisoit du Prince de Hongrie, & elle ne put s'empêcher d'avouer à la Reine l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Cette bonne & tendre Souveraine approuva les sentimens de la Pucelle, & lui promit qu'elle emploieroit tout son crédit pour l'unir à son Amant.

Revenons à cette méchante Damoiselle, qui avoit juré la mort de Belcar. Après avoir indignement trompé Sergin, qui n'étoit pas encore guéri de ses blessures, elle s'adressa à Tirendos de Miscene, ami & compagnon de Belcar, &, sur un faux exposé, elle l'engagea à venger, sur un indigne assassin, la mort de ses malheureux freres. Tirendos suivit la Damoiselle, & lorsqu'il fut près des tentes de Belcar : » Chevalier félon, lui cria-t il,

» j'ai entrepris la vengeance de cette Pu-
» celle; prends tes armes, sort, combat-
» tons, je te défie «. Belcar, à la voix de Tirendos & à ses armes, ne put méconnoître son cousin & son compagnon d'armes; mais charmé de pouvoir mesurer ses armes avec lui, avant de s'en faire reconnoître, il se présenta au combat, & du premier coup de lance il l'abattit. On peut bien penser qu'aussi-tôt le Prince de Hongrie sauta de son cheval à bas, leva la visiere de son casque, releva son ami & l'embrassa. Ensuite il lui découvrit la fausseté de l'accusation de la méchante Damoiselle, qui, transportée de rage, s'éloigna en vomissant des injures contre les deux Chevaliers. Tirendos fut moins honteux de sa défaite, que d'avoir combattu son ami pour soutenir une mauvaise cause. Il fit approuver à Belcar le dessein qu'il avoit de ne plus se séparer de lui, & il obtint que, suivant les circonstances, il défendroit le pont à sa place. Quittons pour quelque temps nos deux Chevaliers, & occupons-nous d'un jeune Héros bien fait pour nous intéresser.

Il est nécessaire de se rappeler ici, que dans la seconde Partie du Roman de

Palmerin d'Olive, il est question d'une intrigue passagere que ce Héros eut avec une belle & galante Reine de Tharses. Cette Princesse, sensible à la bonne mine & aux brillantes qualités personnelles de Palmerin, employa tous les moyens possibles pour s'en faire aimer: mais le Chevalier, retenu par le serment de fidélité qu'il avoit fait à sa Dame Polinarde d'Allemagne, feignoit de ne pas s'appercevoir des agaceries qu'on ne cessoit de lui faire. La Reine de Tharses, furieuse de voir sa beauté naturelle manquer son effet, & son amour rejeté, eut recours à un philtre, qui rendit pour quelques jours Palmerin le plus passionné des hommes, & pendant ce temps, la peu délicate Princesse traita le Chevalier de Polinarde en amant chéri. Mais la force du breuvage ayant cessé, Palmerin eut honte de sa foiblesse involontaire; il quitta la belle & tendre Reine de Tharses, & ignora long-temps qu'il avoit donné le jour à un fils que cette Princesse nomma Palmendos. Ce jeune Prince étoit aussi beau que son pere, comme lui fils de l'amour, & les destinées l'appeloient aux plus glorieuses entreprises. Les grandes prouesses de ce Héros avoient été en quelque façon prophétisées à la Cour de Pal-

merin d'Olive, par une Damoiselle Fée, qui avoit refusé de se faire connoître, & qui n'avoit point prononcé le nom du Chevalier dont elle annonçoit les hauts faits.

Palmendos, élevé sous les yeux de la Reine sa mere, montra dès sa jeunesse le plus vif désir d'acquérir de la gloire, soit dans les combats, soit en exerçant ces actes de justice & de bonté qui caractérisent les Rois magnanimes & bienfaisans. Il étoit parvenu à se faire adorer des Sujets de sa mere, qui se félicitoient de le voir destiné à les gouverner. Cette Princesse, dans la crainte qu'il ne voulût trop promptement marcher sur les traces de son illustre pere, lui avoit caché qu'il étoit fils de Palmerin d'Olive, &, pour le retenir auprès d'elle, elle reculoit autant qu'il lui étoit possible la cérémonie de sa réception dans l'Ordre de Chevalerie. Un événement qu'on ne pouvoit prévoir, déchira le voile qui couvroit cet important mystere.

Un jour que Palmendos revenoit de la chasse avec son cousin Ozalie & quelques autres Damoiseaux de son âge, il apperçut, sur les degrés du Palais, une vieille femme, petite, laide, difforme,

couverte de lambeaux déchirés, & qui annonçoient l'extrême pauvreté. Le Prince de Tharses parut touché de la misere apparente de cette bonne vieille, & lui envoya demander si elle avoit besoin de ses secours. Ozalie, chargé de cette commission, s'en acquitta avec assez de dureté, ce qui engagea la vieille à le regarder avec mépris & à lui tourner le dos. Dans ce moment Palmendos s'approchoit; il remarqua le mouvement de l'inconnue; &, piqué de l'outrage fait à son cousin, il avança le pied, & fit rouler la petite vieille jusqu'au bas des degrés. Mais quelle fut sa surprise, lorsque cette femme, en se relevant, se présenta à lui avec une taille majestueuse, un maintien respectable, & couverte d'habits tout éclatans d'or & de pierreries! Elle lui tint ce discours : » Prince de Tharses, ce n'est pas » ainsi que ton illustre pere Palmerin » d'Olive, Empereur de Constantinople, » souffroit que l'on traitât les infortunés. » Ce courtois Chevalier ne rebuta jamais » les gens d'un rang inférieur au sien. » Tu t'es réjoui de l'injure que j'ai reçue » de ton Damoisel; mais je te prédis » que l'amour me vengera de toi. Puisse » ton cœur être cruellement navré par

» la passion que t'inspirera l'incomparable
» Franceline de Thessalie ; & puisses-tu,
» pour la mériter, endurer peines & tra-
» vaux! Tu serois encore bien éloigné de
» ceux que Palmerin d'Olive a mis à fin
» pour plaire à l'excellente Polinarde.
» Contemple la vie de ton illustre pere,
» & quitte ces plaisirs & délices d'une
» Cour, qui ne sont propres qu'à t'affoi-
» blir le courage «.

En disant ces derniers mots, la Fée disparut, & laissa Palmendos confus des reproches qui venoient de lui être faits : il vola chez la Reine, & la conjura avec tant d'instances de lui apprendre le secret de sa naissance, que cette tendre mere ne put résister à ses caresses & à ses larmes. Elle lui confirma tout ce que venoit, à ce sujet, de lui découvrir la Fée, & lui promit de ne plus s'opposer à ce qu'il reçût au plutôt l'Ordre de Chevalerie. Ce fut son oncle, pere du Damoisel Ozalie, qui le lui confera en même temps qu'à son fils.

Palmendos n'avoit désiré d'être si promptement fait Chevalier, que pour avoir la liberté de se rendre à Constantinople, & de s'y faire reconnoître pour le fils de l'Empereur, par Palmerin lui-même.

même. La Reine lui donna une lettre, qui rappeloit à son illustre Amant l'amour qu'elle avoit eu pour lui, qu'elle conservoit encore, & dont Palmendos étoit le gage. Elle remit à son cher fils un anneau semblable à celui dont elle avoit fait présent à Palmerin, lorsqu'il se sépara d'elle; le nouveau Chevalier monta sur un petit navire, avec son cousin Ozalie & leurs deux Ecuyers, & ordonna que le Pilote cinglât vers la Grece & le port de Constantinople.

Après avoir vogué quelques jours avec assez de bonheur, ils furent surpris par une tempête effroyable, qui les jeta sur les côtes de l'isle de Delos. Palmendos vouloit qu'on y abordât; mais le Pilote, effrayé de cet ordre, conjura son Maître de ne pas l'exiger. » Vous » ignorez, lui dit-il, le malheur qui nous » menace, si nous descendons dans cette » isle. Un barbare Géant, nommé Bale» don, en est en possession, & jette dans » d'obscurs cachots tous les prisonniers » qu'il peut faire. Pour mieux s'assurer » des vaisseaux que l'infortune oblige » de relâcher sur ses bords, il n'a laissé » de libre que le seul passage que vous » appercevez entre ces deux rochers. A

» peine les navires se sont-ils engagés » dans ce détroit, que le Géant y fait» tendre une forte chaîne, qui ne laisse » plus de liberté au retour «. Le Pilote ajouta à son récit, qu'il existoit dans l'isle un Temple d'Apollon, célebre par un merveilleux enchantement, qui existoit depuis fort long-temps; & raconta ainsi ce qui y avoit donné lieu. Un Grand-Prêtre de ce Temple avoit une fille charmante, qu'il avoit consacrée contre sa volonté à la Déesse Diane. Cette Pucelle, favorisée de tous les dons de la Nature, aimoit un brave Chevalier, & plutôt que de s'enfermer pour la vie parmi les chastes filles attachées au culte de la Déesse des Forêts, elle résolut de fuir avec son Amant : mais par malheur le Grand-Prêtre étoit fort versé dans l'art de la Magie ; cet art lui apprit le dessein déséspéré de sa fille, & il l'employa pour s'y opposer. Comme elle étoit sur le point de s'embarquer avec son Amant, deux terribles lions se jeterent sur le Chevalier, &, malgré sa valeureuse résistance, ils le mirent en pieces. A cette scene sanglante, le désespoir s'empare de la jeune Prêtresse, elle se saisit de l'épée de son Amant, & se la passe au travers du corps. Le

Magicien n'avoit pas prévu qu'il lui en couteroit aussi cher pour avoir contrarié l'inclination de sa fille ; il se repentit, mais trop tard, d'avoir employé la violence, & s'abandonna aux regrets les plus douloureux. Pour se punir de sa cruauté, il fit transporter les corps sanglans des deux Amans dans un même tombeau, qu'il plaça au milieu du Temple. Il voulut que l'épée qui l'avoit privé de sa fille, restât dans son corps, jusqu'à ce qu'un courageux Chevalier vînt l'en arracher, & détruire l'enchantement qu'il fit à l'aide de son art. Ensuite ayant ordonné qu'on portât toutes ses richesses dans le Temple, il s'y enferma, & y expira bientôt de douleur. » Depuis ce » temps, ajouta le Pilote, la porte de » ce lieu sacré est gardée par un énorme » sanglier, dont les poils, aussi piquans » que des dards, peuvent faire aux as- » saillans des blessures mortelles. Un » Chevalier, armé de toutes pieces, » combat les Guerriers qui ont la té- » mérité de s'approcher du Temple, & » souvent il leur donne la mort. Lorsque » le farouche Baledon vint s'emparer de » l'isle de Delos, il ne put détruire cet » enchantement. Ce Païen s'y est fait

» construire un superbe Palais, d'où, sans
» se laisser voir que rarement aux De-
» liens, qui, depuis long-temps, ont em-
» brassé le Christianisme, il les gouverne
» avec la plus insupportable tyrannie «.

Ce récit auroit pu intimider tout autre Chevalier que le brave Palmendos : pour toute réponse, le timide Pilote reçut l'ordre de s'engager entre les deux rochers, pour arriver au port de Delos. A peine avoit-il passé, que la chaîne fut jetée, & que le fils du Géant parut dans un esquif, & tenta de monter sur le navire, dans l'intention de faire l'équipage prisonnier, & de s'emparer des richesses qu'il supposoit devoir s'y trouver. Palmendos ne lui en donna pas le temps, il le combattit & le blessa si dangereusement, qu'on fut obligé de le reporter dans l'isle tout percé de coups. A la vue de son fils expirant, Baledon jura de venger sa mort ; il envoya défier Palmendos, qui, étant descendu dans l'isle, combattit le Géant, & délivra les habitans de ce pays d'un Tyran barbare. Après cette victoire, notre Chevalier se rendit au Palais du Géant avec son cousin Ozalie. Son premier soin fut de courir aux prisons, & de rendre la liberté

à quantité de Chevaliers qui y étoient détenus depuis long-temps. Parmi ceux qui furent remis en liberté, il distingua deux jeunes Maures : l'un étoit Rifaran, fils de Trineus d'Allemagne & de la belle Aurencide de Perse ; & l'autre Lecefin, cousin de Rifaran & fils du Soudan de Perse & de la charmante Zerphise de Nabor. Ces deux Princes s'étoient embarqués pour passer à la Cour d'Allemagne, où Rifaran vouloit se présenter à l'Empereur Trineus, & l'engager à le reconnoître pour son fils.

Palmendos avoit des raisons pour ne se pas découvrir à ces jeunes Chevaliers; il reçut les témoignages de leur reconnoissance avec modestie, leur fit équiper un vaisseau qui se trouvoit dans le port de Delos, & exigea seulement d'eux, qu'ils conduisissent à Constantinople les prisonniers du Géant, sa femme & ses enfans, & qu'ils les présentassent à l'Empereur Palmerin d'Olive, de la part d'un Chevalier étranger qui s'étoit entiérement dévoué à son service. Débarrassé de ce soin, il fit assembler tous les habitans de l'isle, & reçut leur serment de fidélité au nom de Palmerin d'Olive, à la domination duquel il les

ſoumit; & il nomma pour les gouverner, un vieux & ſage Chevalier, nommé Gaillador.

Avant le départ de ces illuſtres perſonnes, Palmendos ſe détermina à tenter l'aventure du Temple d'Apollon; mais il ne prétendit pas partager la gloire du ſuccès avec aucune d'elles, & permit ſeulement qu'elles fuſſent témoins des efforts de courage qu'il feroit pour la mettre à fin. Prêt à combattre, il revêtit une cotte d'armes enduite de poix & de matieres gluantes, capable de le garantir des poils perçans du ſanglier, & il s'avança vers le Temple enchanté, à travers les ronces & les épines; car depuis nombre d'années, aucun Chevalier n'avoit paſſé par cet endroit pour eſſayer de mettre cette entrepriſe à fin. Lorſqu'il approcha du Temple, le Chevalier enchanté ſonna du cor, & à ce ſon, le terrible ſanglier ſortit de ſa retraite. Palmendos s'efforça vainement de le percer; les poils dont il étoit couvert réſiſterent toujours au fer de ſa lance: voyant qu'infructueuſement il attaquoit ce monſtre par les flancs, il prit le parti de la lui enfoncer dans la gueule; & l'ayant renverſé, il l'aſſomma avec une

maſſe de fer, qu'il portoit à ſa ceinture. Après cet exploit, notre Héros tira ſon épée, & ſépara du corps la tête de ce terrible ennemi, qu'il mit au bout de ſa lance, & la planta à la porte du Temple. Mais Palmendos n'avoit triomphé qu'à demi, il lui fallut combattre le Chevalier enchanté, qui avoit bien d'autres moyens que le ſanglier pour échapper aux coups qui lui étoient portés. Il ſe transformoit à volonté, & devenoit ſur le champ l'animal dont il prononçoit le nom; quelquefois il paroiſſoit une nuée, compoſée d'eau & de vents, ou bien une colonne de feu, qui de tous côtés jetoit des flammes & dardoit des étincelles flamboyantes; il n'y avoit que ſous la figure humaine qu'il pouvoit être vaincu. Palmendos le ſoupçonna, & laiſſant paſſer ſans agir pluſieurs de ſes métamorphoſes, il attendit qu'il reparût en homme; & lui plongea ſon épée dans la gorge. Le fantôme, car c'en étoit un, s'évanouit auſſi-tôt; un grand bruit ſe fit entendre, & les portes du Temple s'ouvrirent d'elles-mêmes: il y entra ſans obſtacle, & fut émerveillé des beautés que renfermoit ce lieu conſacré à Apollon. Une ſtatue d'or fixa ſur-tout ſon

attention. Elle tenoit dans une main un ſceptre enrichi de pierreries, & portoit dans l'autre un Livre couvert de diamans, fermé avec des agraffes d'or; ſa tête étoit ornée d'une ſuperbe couronne. Il ſe retourna, & vit le tombeau des deux Amans. La malheureuſe Prêtreſſe de Diane avoit encore l'épée traverſée dans le cœur. Palmendos l'arracha ſans beaucoup d'effort; mais à l'inſtant le cadavre ſanglant s'élança du tombeau pour la reprendre, & il y ſeroit parvenu ſans un monſtre qui l'y fit rentrer avec précipitation. Alors pluſieurs coups de tonnerre ſe firent entendre; une lumiere éclatante vint éclairer toutes les parties du Temple, & notre Héros apperçut devant lui une Dame d'une ſinguliere beauté, qui lui tint ce diſcours: » Cher » Palmendos, fleur de la Chevalerie, » votre réputation égalera celle de votre » pere. Achevez cette merveilleuſe aven- » ture. Envoyez à Palmerin les tréſors » que vous venez d'acquérir; & quoique » vous ne ſoyez pas encore Chrétien, » faites élever à la place de ce Temple, » un Monaſtere de filles, conſacrées au » vrai Dieu, & ſous la protection de la » Vierge qui a enfanté. Après d'autres

» brillantes aventures que vous devez » terminer, le sort unira nos destinées ; il nous a fait naître l'un pour » l'autre «.

Palmendos, pendant ce peu de mots, admira les attraits de cette Dame, & se sentit enflammé d'amour pour elle. Il lui en fit l'aveu, & lui protesta qu'il lui seroit toujours fidele. Comme elle se disposoit à le quitter, il la conjura de lui apprendre son nom ; mais cette jeune beauté refusa de le satisfaire sur ce point. Cette espece de contestation fut interrompue par cette vieille que Palmendos avoit malheureusement frappée sur les degrés du Palais de Tharses. Elle prit la Pucelle par la main, en lui disant : » Viens, ma fille, laissons ce discourtois » Chevalier, qui souffrit que l'on m'outrageât devant lui à Tharses. J'espere » que les traits qui partent de tes yeux » auront percé son cœur, & que le tourment amoureux qu'il endurera, sera » ma veangence «.

Aussi-tôt ces Dames disparurent, & Palmendos effectivement resta le plus amoureux des hommes. Il ne douta point que ce ne fût la belle Franceline qu'il venoit de voir. Plein de cette idée,

il prit la résolution d'aller tenter son désenchantement. Suivant l'ordre qu'il venoit de recevoir, il rassembla toutes les richesses dispersées dans ce Temple; mais il ne put enlever de sa place la statue d'or, tant elle étoit épaisse & pesante; Palmendos fut obligé de la mettre en pieces à coups d'épée. A peine eut-il fait une médiocre ouverture à ce grand colosse, que les voûtes du Temple s'ébranlerent & s'écarterent en différens endroits, & qu'un bruit affreux se fit entendre dans toutes les parties de l'isle. Un oiseau effroyable sortit du corps de la statue, & fut suivi d'une multitude d'autres aussi horribles. On les vit fuir à travers les crevasses de la voûte, & poussant des cris lugubres; bientôt ils furent hors de la portée de la vue. Ce fut dans ce moment que le vieux Chevalier Gaillador, qui étoit resté dans la plaine avec les autres Chevaliers, annonça que l'enchantement étoit détruit. Tous se rendirent au Temple pour féliciter le Prince de Tharses sur sa victoire. Une partie des richesses fut abandonnée aux habitans de l'isle, & l'on porta les effets les plus précieux sur le navire où devoient s'embarquer Rifaran & Lecefin; & qui fit

voile auſſi-tôt pour Conſtantinople. Avant de quitter le port de Delos, le Prince de Tharſes traça lui-même le plan du Monaſtere de filles qui devoit être conſtruit ſur les débris du Temple d'Apollon, & auquel il voulut qu'on donnât le nom de Franceline : enſuite il s'embarqua pour l'iſle de Carderie.

Cependant les Princes de Perſe aborderent au port de Conſtantinople. Ils envoyerent un Ecuyer annoncer à l'Empereur leur arrivée, décliner leurs noms, & l'informer qu'ils venoient le ſaluer de la part d'un brave Chevalier Etranger. Palmerin, charmé de voir à ſa Cour le fils de ſon beau-frere Trineus, & celui de ſon amie la Reine Zerphiſe de Perſe, envoya, pour les recevoir avec honneur, le jeune Primaleon ſon fils, qui n'avoit pas encore atteint l'âge néceſſaire pour être fait Chevalier. Les Princes Rifaran & Lecefin préſenterent à l'Empereur les immenſes richeſſes trouvées dans le Temple d'Apollon. Il les accepta avec reconnoiſſance; mais ce Monarque auroit bien déſiré ſavoir quel étoit le Héros qui lui en faiſoit l'hommage. L'Impératrice Polinarde fit aux jeunes Chevaliers l'accueil le plus gracieux, & Lecefin ne put voir,

ſans admiration & ſans amour, Philocrite, fille aînée de cette Princeſſe.

Entre les choſes précieuſes qui venoient de lui être préſentées, Palmerin admira ſur-tout la couronne & le ſceptre d'or; mais quoique familiariſé avec les merveilles des enchantemens, il ne put parvenir à ouvrir le livre couvert de pierreries, & jugea que celui qui s'en étoit emparé avec tant de valeur, pourroit ſeul dans la ſuite en faire l'ouverture. Il fit placer toutes ces raretés dans ſon tréſor, eſpérant qu'elles lui ſerviroient un jour à reconnoître le Chevalier qui lui faiſoit ces beaux préſens. Il y eut des tournois pour célébrer l'arrivée des Princes de Perſe à Conſtantinople, & les noces de Trineus, fils de Friſol Roi de Hongrie, & d'Eſquivele de Babylone, fille du Soudan Olorique, & de la Princeſſe Archidiane. Eſquivele de Babylone & Meliſſe de Hongrie, fille de Friſol, avoient été élevées à la Cour de l'Empereur Grec, avec les Princeſſes Philocrite, Fléride, & Baſilie, filles de Palmerin & de Polinarde. Tous les priſonniers du Géant Baledon participerent à ces fêtes, & furent renvoyés chez eux comblés de préſens; le fils même du Géant s'attacha au ſervice de l'Empereur.

Nous avons laissé Palmendos & son cousin Ozalie, voguer à pleines voiles vers l'isle de Carderie : ils furent attaqués, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, par trois vaisseaux Turcs, commandés par Occarites, Roi de Culaquin, gendre du Grand Turc. Nos Chevaliers se défendirent avec tant de valeur, que les trois corsaires furent obligés de se rendre, & que le Roi de Culaquin fut fait prisonnier. Sur le bâtiment de ce Monarque, on trouva le jeune Abenunque de Babylone, fils du Soudan Olorique & d'Archidiane, qui, ayant été chargé par son pere de porter à Constantinople des présens à sa sœur Esquivele, avoit été arrêté par les Turcs & mis dans les fers ; Palmendos lui rendit la liberté, & pour toute reconnoissance, il exigea de lui de continuer sa route pour la Grece, & de présenter à l'Empereur le Roi de Culaquin de la part de son fidele Chevalier Etranger. Abenunque remplit la promesse qu'il avoit faite à ce sujet, & arriva à Constantinople pendant les premiers tournois dont nous venons de parler. Comme il étoit d'une taille noble, que sa figure étoit charmante, & que d'ailleurs l'amabilité & la douceur formoient son caractere, les Souverains & tous leurs Courti-

ſans, tant en hommes qu'en femmes, s'empreſſerent d'accueillir avec bonté & même avec intérêt ce jeune Chevalier.

Pendant le ſéjour de ce Prince, & avant que le tournoi, pour les noces d'Eſquivele ſa ſœur, fût ouvert, on vit encore arriver à Conſtantinople Linedes, Seigneur de Liquie, & ſon couſin Line. Ces Princes propoſerent à tous les Chevaliers Grecs, de joûter pendant neuf jours en l'honneur de leurs Dames. La propoſition fut acceptée avec plaiſir, & l'Empereur fit préparer, dans les dehors de la ville, des lices, auprès deſquelles les Chevaliers firent dreſſer leurs tentes. Les Etrangers, dès la premiere journée, obtinrent tout l'avantage ſur les Chevaliers Grecs, de ſorte qu'il ne reſtoit plus à combattre contre eux que les deux Princes de Liquie; mais lorſqu'on avoit moins lieu de l'eſpérer, il ſurvint deux attaquans qui ſurent bientôt réprimer l'orgueil des vainqueurs.

On doit ſe reſſouvenir que l'Empereur Palmerin, n'étant encore que Chevalier, s'étoit lié d'une étroite amitié avec Louis, Prince de France. Louis étant monté ſur le trône, ſe rappela avec intérêt, qu'il avoit été l'ami de l'Empereur de Grece. Ayant perdu ſa premiere épouſe, la belle

Ducheſſe de Bourgogne, il avoit épouſé en ſecondes noces une Princeſſe de Caſtille ; & de ce mariage étoient nés trois Princes : l'aîné, nommé Arnedes, étoit déjà un vaillant Chevalier. Le Roi Louis lui propoſa pour épouſe la belle Philocrite, comme un moyen aſſuré de reſſerrer l'intime liaiſon qui régnoit déjà entre les deux Empires. Arnedes entra volontiers dans les vûes du Roi ſon pere ; mais toutefois ſous la condition qu'il ſe rendroit à Conſtantinople comme un ſimple Chevalier ; qu'il y verroit Philocrite, & que ſi elle lui plaiſoit, un Ambaſſadeur en feroit la demande pour lui. Le Roi Louis approuva ce projet ; Arnedes s'embarqua à Marſeille avec Recinde ſon couſin, Prince de Caſtille. Ils arriverent heureuſement à Conſtantinople, & ayant entendu parler des Joûtes des Seigneurs de Liquie, ils voulurent rompre quelques lances avant de ſe préſenter à la Cour. Arnedes joûta d'abord contre Line, & le renverſa ; Linedes, qui prit ſa place, ne fut pas plus heureux, & fut infiniment plus maltraité. Ces preuves de valeur & d'adreſſe, jointes au titre de Chevaliers François, obtinrent des marques de diſtinction à Arnedes & à Recinde, lorſqu'ils parurent à la Cour.

Arnedes vit Philocrite, & en devint amoureux : il est à présumer que dès ce moment l'héritier de la couronne de France ne fut pas indifférent à cette belle Princesse, puisqu'ayant écouté modestement tout ce qu'il lui dit d'agréable, & ayant appris quel étoit son rang, elle lui permit de la faire demander en mariage à son pere. Arnedes conjura sa Dame de lui garder le secret, & il envoya un de ses Ecuyers en France, pour informer le Roi Louis qu'il ne mettroit aucun obstacle au dessein qu'il avoit de le marier avec l'aimable Philocrite. Pendant ce temps, Recinde faisoit sa cour à la belle Melisse de Hongrie, qui voulut bien le recevoir pour son Chevalier.

Les choses étoient dans cet état à la Cour de Constantinople, lorsque les vents, après avoir long-temps ballotté Palmendos & Ozalie, qui n'aspiroient qu'à aborder à l'isle de Carderie, les jeterent sur les côtes de la Grece assez proche de Constantinople. Tandis qu'on réparoit les dommages faits au vaisseau par la tempête, nos Chevaliers demanderent asile à un vieux & loyal Seigneur Châtelain, qui, quoique retiré du monde, aimoit à s'entretenir de tout ce qui s'y passoit de singulier :

lier : ce fut lui qui apprit à Palmendos, que le brave Belcar défendoit contre tous venans l'entrée de l'isle de Carderie, & qu'aucun Chevalier n'avoit encore pu le vaincre. Il parla aussi à ses hôtes des tournois & des joûtes de Constantinople, & sur-tout des grandes prouesses des deux Chevaliers François. Ce que le Seigneur Châtelain dit à Palmendos de la valeur de Belcar, ne fit qu'exciter son courage à tenter promptement le désenchantement de la belle Franceline; mais avant de reprendre la route de l'isle de Carderie, il proposa à son cousin Ozalie d'aller *incognito* rompre quelques lances au tournoi de Constantinople.

Nos deux Chevaliers s'y rendirent en effet, mais séparément & couverts d'armes rouges : sur chacun de leurs écus étoit peinte une fleur d'argent. Ils y arriverent, lorsque toute la Cour Impériale sortoit du Palais pour se rendre à l'Eglise de Sainte-Sophie, où alloit se célébrer le mariage de Dirreus & d'Esquivele. Au retour de cette cérémonie, on ouvrit les lices, & les joûtes commencerent. Ceux qui se signalerent d'abord, furent Arnedes, Recinde, Risaran, Lecesin, & Pernedin, fils du Duc de Pere, & après eux les Sei-

gneurs de Liquie. Ils étoient prêts à remporter tous les honneurs de cette journée, lorſque Palmendos entra dans la lice, les combattit, & les renverſa tous : auſſi-tôt il ſe retira précipitamment avec Ozalie. Avant de ſuivre les pas de ces Chevaliers, jetons un coup d'œil ſur les ſuites de ce fameux tournoi.

L'Empereur Palmerin, excellent Juge du mérite & de la valeur, auroit bien déſiré connoître le Chevalier aux armes rouges Arnedes, Recinde, Rifaran, Leçefin, & Pernedin, pour plaire à ce Monarque, furent à ſa pourſuite par cinq chemins différens. Comme Arnedes ſe repoſoit auprès d'un Hermitage, il apprit du bon Hermite qui en ſortit pour lui propoſer quelques rafraîchiſſemens, que celui qu'il cherchoit n'étoit pas éloigné, & il montra au Prince de France la route que Palmendos avoit priſe. En effet, peu de temps après il le joignit, & lui propoſa avec courtoiſie de retourner à la Cour de Conſtantinople. Palmendos s'en défendit, & Arnedes voulut employer la violence pour l'y contraindre. De cette diſpute il réſulta un combat, dans lequel Arnedes fut vaincu, & ſi maltraité, que l'Hermite le crut mort & le porta dans ſa cellule pour lui adminiſtrer

les plus prompts ſecours. Pour Palmendos & Ozalie, ils continuerent à s'approcher du petit port où ils avoient laiſſé leur vaiſſeau.

Arnedes n'étoit pas encore rétabli de ſes bleſſures, lorſque ſortant de l'Hermitage pour prendre l'air, il apperçut le Chevalier Lecefin qui venoit à lui. Il n'ignoroit pas que ce Prince le haïſſoit, par rapport à la préférence qu'en toute occaſion la belle Philocrite lui accordoit ſur ce rival, & il ne douta pas que cette rencontre ne ſe terminât par un combat. Effectivement Lecefin ne fut point retenu par l'état de foibleſſe où il vit Arnedes; & croyant l'occaſion favorable pour ſe débarraſſer d'un concurrent odieux, il courut ſur lui le cimeterre au poing. Arnedes ſans armes, ſaiſit un inſtrument de jardinage qui ſe trouva ſous ſa main, & s'en ſervit avec plus de vigueur que ſon ennemi n'en pouvoit attendre. Au bruit de cet étrange combat, l'Hermite accourut, & s'efforça de ſéparer les deux Chevaliers; mais le furieux Lecefin lui porta un coup de ſon large cimeterre, & lui abattit la tête. Cet acte de cruauté rendit à Arnedes toutes ſes forces: il preſſa ſon adverſaire ſi vigoureuſement, que, bleſſé au bras droit, il alloit ſuccomber, lorſque Pernedin

arriva. Ce Chevalier fit au lâche Lecefin les plus ſanglans reproches ; & peut-être l'auroit-il ſacrifié à la vengeance du Prince de France, ſi celui-ci ne l'en eût empêché. On lui permit de ſe réfugier dans un Monaſtere de Religieuſes, qui, ſuivant le Romancier, prirent grand ſoin de ſa bleſſure, parce que, dit-il, ce Chevalier avoit plus de ces brillantes qualités qui trompent & ſéduiſent le beau ſexe, que de celles qui font les loyaux Chevaliers.

Arnedes & Pernedin retournerent à Conſtantinople, où toute la Cour fut indignée de la trahiſon du Prince Perſan. Palmerin & les Princeſſes n'en furent que plus empreſſes à faire donner au brave Chevalier François tous les ſecours qu'exigeoit ſon état, & pendant ſa convaleſcence, il eut lieu de s'aſſurer qu'il n'étoit pas indifférent à ſa Dame Philocrite.

Cependant le fameux Rifaran de Perſe étoit toujours à la pourſuite du Chevalier aux armes rouges & à la fleur d'argent ſur l'écu. Notre Romancier lui fait en chemin ſecourir les opprimés, défendre des Pucelles & des veuves, & réparer beaucoup de torts. Une Ducheſſe d'Iſlande (ſans doute Irlande) eſt remiſe en poſſeſſion de ſes Etats par Rifaran, qui, pour

prix de ce service, obtient le cœur & les bonnes graces de cette Dame.

Marchons maintenant sur les traces de Palmendos & d'Ozalie. Ils aborderent sur les côtes de Macédoine, assez proche de l'isle Carderic, & ils alloient remettre à la voile pour s'y rendre, lorsqu'on leur apprit que ce n'étoit plus Belcar qui défendoit le pont enchanté. La Princesse Alderine lui avoit fait faire les plus sanglans reproches sur l'acharnement avec lequel il poursuivoit le désenchantement de la belle Franceline ; en sorte que pour ne pas déplaire à sa Dame, il avoit remis la défense du pont au jeune Tirendos, & s'étoit rendu à la Cour de Macédoine pour l'appaiser & obtenir son pardon. Quoique Tirendos fût un vaillant Chevalier, il se vit obligé de céder la victoire au Prince de Tharses, qui aussi-tôt se proposa de passer le pont ; &, quelques obstacles qui se présentassent, de mettre à fin cette entreprise. Il avoit déjà franchi une partie de ce passage difficile, lorsqu'il apperçut devant lui la Reine de Thessalie, mere de Franceline, qui le conjura de ne pas se rebuter des obstacles qu'il alloit rencontrer. Cette Princesse l'assura que les Fées, par le pouvoir desquelles Fran-

celine avoit été enchantée, lui avoient prédit que l'honneur de terminer cette aventure étoit réservé à un Chevalier qui porteroit des armes rouges & un écu à la fleur d'argent. » C'est de votre main, » lui dit-elle, que je dois recevoir ma » fille; partez, brave Chevalier, & re- » venez triomphant «.

La difficulté d'une entreprise excitoit jadis la valeur de nos Héros de Roman; mais la certitude de la réussite redoubloit leurs forces & leur courage. Palmendos promit à la Reine de Thessalie de ne rien épargner pour lui rendre sa fille, & aussitôt il piqua son cheval & se disposa à traverser le pont. Le Chevalier enchanté parut alors; & à l'aide du cor que le nain sonna à plusieurs reprises, il retarda assez long-temps sa défaite; mais enfin ses armes brisées dans ses mains l'obligerent à fuir. Notre Chevalier, maître du passage, courut à la tour, dont les portes alloient se refermer, lorsqu'il eut l'adresse de glisser son épée entre les deux battans. Ils tomberent d'eux-mêmes, & Palmendos crut n'avoir plus d'obstacles à craindre; mais ayant traversé un vaste jardin, & étant parvenu à un pavillon qui servoit de demeure à la belle Franceline, il se

vit assaillir par deux énormes dogues qui en défendoient l'entrée. Chaque fois que le Chevalier vouloit porter des coups à ces animaux, & qu'il baissoit le bras, ils se transformoient en très-petits chiens, & quand il le levoit, ils redevenoient dogues. Palmendos ayant remarqué cette métamorphose, & reconnu l'impossibilité de les toucher de son épée, attendit qu'ils fussent devenus petits chiens. Il baissa tout à la fois les deux bras, les saisit l'un & l'autre, & entra sans difficulté dans le pavillon, en les tenant dans ses mains. Il apperçut au milieu d'un superbe sallon la belle Franceline entourée de toutes ses Damoiselles; & ayant mis un genou en terre, il lui présenta ses deux défenseurs, devenus doux & paisibles, qui, sans changer de forme, sauterent dans les bras de la Princesse de Thessalie, & lui firent mille caresses. » J'ai tout tenté pour vous » plaire, lui dit Palmendos, & je serai » trop payé de mes travaux, si vous dai- » gnez recevoir mon respectueux hom- » mage «.

Les Fées qui protégeoient Franceline lui avoient confié le portrait de Palmendos, & ce portrait avoit fait la plus vive impression sur son cœur. Elle remercia

modestement le Prince de Tharses du service qu'il venoit de lui rendre ; mais ce fut avec tant de grace & d'un ton si affectueux, que le passionné Chevalier conçut l'espoir le plus flatteur. Franceline lui dit ensuite, que pour terminer glorieusement son entreprise, il ne s'agissoit plus que de lui accorder un don. Palmendos jura par Franceline elle-même, d'être soumis à tout ce qu'elle lui ordonneroit. Alors la Princesse lui apprit que depuis vingt années le Roi de Thessalie son pere étoit prisonnier chez les Turcs. » Ses » fers, ajouta-t-elle, ne peuvent être » brisés que par le Héros qui a détruit » l'enchantement dans lequel j'étois re- » tenue. Partez, Prince, rendez-moi » mon pere, je vous devrai mon bon- » heur, & je serai heureuse, si ensuite je » puis faire le vôtre «. Palmendos en fit la promesse, & en même temps il instruisit sa Dame qu'il devoit le jour à l'illustre Palmerin d'Olive. Franceline se félicita d'avoir un Amant d'un aussi noble lignage, & ils repasserent le pont au delà duquel la Reine de Thessalie & Ozalie les attendoient. Avant de quitter le pavillon enchanté, la Princesse fit présent à son Chevalier d'une armure noire & d'une

épée merveilleuſe. Cette arme avoit la vertu d'endormir, à la volonté de celui qui la poſſédoit, celui qu'il vouloit : il ne falloit pour cela que la tirer de ſon fourreau avec la main gauche, & le ſommeil duroit tout le temps qu'on en tenoit la pointe en haut.

Ces deux Amans rejoignirent bientôt la Reine de Theſſalie & Ozalie ; & après avoir reçu avec modeſtie les complimens dus à ſon intrépidité, Palmendos fit conſentir les Princeſſes à s'embarquer pour Conſtantinople, où il les aſſura qu'elles ſeroient reçues avec diſtinction ; il confia à Franceline le précieux anneau qui lui avoit été donné par la Reine de Tharſes ſa mere. Ces Dames eurent un heureux voyage ; elles ſe préſenterent à l'Empereur de la part du Chevalier Etranger, & en reçurent l'accueil le plus favorable. Elles lui dirent que ce Héros ſe propoſoit de l'aſſurer bientôt lui-même du reſpect dont il étoit pénétré pour ſa perſonne. Tant de marques d'attachement & d'égards dans un inconnu étonnoient Palmerin ; il ſollicita vainement Franceline de le lui faire mieux connoître. La Princeſſe garda fidélement le ſecret de ſon Chevalier. Cependant la bague qu'il apperçut au

doigt de Franceline, lui donna quelque soupçon ; elle étoit semblable à celle qu'il avoit reçue de la Reine de Tharses, & il se crut autorisé à croire que ce Guerrier, dont on lui racontoit tant de prouesses, pouvoit bien être son fils.

Palmendos & son cousin Ozalie n'eurent pas une traversée moins favorable que les Princesses, depuis l'isle de Carderie jusqu'auprès de la ville de Turbente, où le Sultan des Turcs tenoit sa Cour. Etant descendus à terre, leur premier soin fut de s'informer du Roi de Thessalie, & si l'on savoit dans quelle prison il étoit retenu. Un bon Pêcheur chez qui nos Chevaliers logerent, leur apprit que ce Prince étoit étroitement gardé dans la forteresse d'Albase, où il y avoit une garnison d'autant plus considérable, que le Souverain y avoit déposé tous ses trésors. Cette découverte ne laissa pas d'inquiéter Palmendos ; & il auroit eu beaucoup de peine à venir à bout de son dessein, si le hasard ou sa bonne fortune ne fût venu à son secours. En sortant de la cabane du Pêcheur, il rencontra une jeune & jolie Pucelle nommée Leïside, fille du Châtelain d'Albase. Cette aimable personne se rendoit à Prisse, petite ville voisine de

la forteresse, où l'on devoit célébrer un tournoi pour les noces de son frere. Leïfide n'ignoroit pas qu'elle possédoit tout ce qu'il faut pour plaire ; elle en tiroit vanité, & aimoit beaucoup à s'entendre dire des douceurs. Elle apperçoit nos deux Chevaliers qui semblent tenir la même route que celle qu'elle suit. Un coup d'œil lui suffit pour distinguer leur bonne mine, & pour supposer qu'ils sont profession de galanterie. Elle s'approche d'eux, les accoste, & leur demande agréablement s'ils vont aux joûtes. Palmendos prend aussi-tôt son parti ; il dit à la belle Coquette que c'est leur dessein. Comme elle paroît n'avoir point de Chevalier, il offre de lui en servir, de l'accompagner aux joûtes, & même d'y rompre quelques lances en son honneur. Leïfide est flattée de cette gracieuse proposition, qu'elle regarde comme un hommage rendu à ses charmes ; & Palmendos conçoit que, s'il peut parvenir à lui plaire, cette intrigue amoureuse pourra lui fournir quelque moyen de s'introduire dans le Château d'Albase. La jeune Coquette fut sensible à tant de courtoisie, & parut glorieusement au tournoi avec le bel Etranger, qui n'eut ni grande peine ni grand honneur

à recueillir, en culbutant tous les Chevaliers de Priſſe, & même le frere de Leïſide. Pendant le temps que les lices furent ouvertes, Palmendos fit une cour aſſidue à la fille du Châtelain d'Albaſe, & jamais Chevalier ne fut mieux traité par ſa véritable Dame. Elle en fut ſi reconnoiſſante, que, pour ſe ménager plus long-temps le plaiſir de le voir & de l'entretenir, elle lui propoſa de le préſenter à ſon pere. En effet il la ſuivit au Château; mais le Châtelain ne fut que médiocrement flatté de la viſite que ſa fille lui procuroit; car plus elle lui faiſoit l'éloge du courage & des rares qualités de Palmendos & d'Ozalie, plus il crut avoir lieu de redouter nos deux Chevaliers. Il diſſimula néanmoins; &, ſous prétexte de ſe délaſſer, il leur propoſa de quitter leurs armes. Palmendos s'y refuſa, & le Châtelain lui dit aſſez bruſquement, qu'il ne les ſouffriroit pas ainſi armés dans ſa fortereſſe; il appela même quelques-uns de ſes Chevaliers pour les en chaſſer. L'affaire portée à ce point, il n'y avoit pas lieu à délibérer. Palmendos & Ozalie renverſerent dès les premiers coups ceux qui venoient pour les arrêter. Le Châtelain, furieux de voir maſſacrer ſes gens,

ſe mit à la tête de nouveaux guerriers, & crut accabler ſes deux adverſaires; mais il tomba noyé dans ſon ſang. Sa mort fit prendre la fuite à tous les gardes de la fortereſſe. Leïſide, témoin de cette ſcene ſanglante, pour ſe punir de ſa crédulité, ſe perça le cœur ſur le corps de ſon pere.

Palmendos, n'ayant plus d'ennemis à redouter, courut à la priſon du Roi de Theſſalie, & s'annonça comme ſon libérateur. Il ne lui permit pas de ſe répandre en longs remercîmens; le temps étoit précieux: ils furent s'embarquer auſſi tôt avec Ozalie, & l'on fit voile pour Conſtantinople. Lorſqu'on apprit à Turbente ce qui venoit de ſe paſſer dans la fortereſſe d'Albaſe, le Sultan entra dans la plus furieuſe colere contre les Chrétiens, à qui il jura une haine immortelle. La fuite du Roi de Theſſalie lui étoit d'autant plus ſenſible, qu'on ſe ſouvient que Palmendos lui avoit précédemment enlevé ſon gendre Occurites, & qu'il s'étoit perſuadé qu'il pourroit parvenir à un échange des deux priſonniers. Cependant il fut un peu conſolé par le rapport qu'on lui fit, qu'il n'avoit point touché à ſes tréſors.

Pendant les premiers jours de la route

que tenoit le navire de Palmendos, ce Prince restoit toujours sur le tillac, pour découvrir s'il n'étoit pas poursuivi. En passant auprès d'un petit port désert, il apperçut un vaisseau portant pavillon Turc, sur lequel étoit une Dame d'une grande beauté, qu'à la richesse de ses habillemens il jugea être de noble lignage. Aussi-tôt il se décide à l'enlever, afin d'avoir entre ses mains un otage considérable, si le Sultan se détermine à inquiéter les Chrétiens pour la fuite du Roi de Thessalie : mais il ne veut pas tenter l'événement d'un combat, qui auroit pu retarder son voyage en Grece, & il a recours à la ruse. Il fait cacher son vaisseau derriere un rocher, & lorsque la nuit est venue, descendant dans un esquif, il s'approche du bâtiment Turc; & prenant son épée enchantée, il lui adressa ces mots : » O bonne épée ! que je tiens des » mains de la plus excellente Dame, sois-» moi favorable en ce moment; je n'exige » pas que tu donnes la mort à mes enne-» mis; mais procure-leur un sommeil » profond, & qu'ils n'en sortent que lors-» que j'aurai exécuté mon projet «. Alors, passant son glaive dans la main gauche, & en tenant la pointe élevée, avant de sortir

de l'esquif il fut témoin de la merveille qui s'opéra dans le vaisseau Turc. Tout l'équipage s'endormit, sans qu'aucun quittât la place où il se trouvoit lorsque le charme avoit commencé son effet. Notre Chevalier remarque ce prodige, il saute dans le bâtiment ennemi, & pénetre jusqu'à la chambre de la Dame qu'il avoit vue sur le tillac. Elle étoit à demi-nue sur un petit lit, & dans l'attitude d'une personne qui se prépare à goûter pendant une nuit d'été les douceurs du sommeil. Que de beautés n'apperçut-il pas? il la prend dans ses bras, saute dans l'esquif, & ordonne à ses Matelots de rejoindre leur navire. Le Lecteur se ressouvient sans doute que l'épée de Palmendos avoit la vertu d'endormir ceux seulement que le possesseur de ce glaive magique avoit intention de livrer au sommeil.

Le Prince de Tharses, tout occupé de Franceline, remit sa belle prisonniere à la garde de son ami Ozalie, qui ne put voir avec indifférence les charmes de cette aimable Turque. Elle ouvrit les yeux au moment que Palmendos remit son épée dans le fourreau, & sa douleur fut extrême en reconnoissant qu'elle étoit au pouvoir

de ſes ennemis. Des larmes coulerent de ſes beaux yeux, & dans l'èxcès de ſon déſeſpoir, elle ne put cacher qu'elle étoit Marencide, fille du Sultan des Turcs & l'épouſe du malheureux Roi Occurites, que Palmendos avoit fait priſonnier, & qu'il avoit envoyé, comme nous l'avons dit, à l'Empereur Palmerin d'Olive. Mais malgré tous les ſoins qu'on prit pour adoucir les chagrins de ce Roi, rien ne put le conſoler d'être ſéparé de ſa belle Princeſſe, il mourut avant d'arriver à Conſtantinople. Cette perte fit verſer de nouvelles larmes à ſa belle veuve; mais le temps, qui fait affoiblir les plus grandes douleurs, l'accoutuma bientôt à trouver quelque conſolation dans les diſcours & la compagnie d'Ozalie. Le Sultan des Turcs ne prit pas auſſi facilement ſon parti; ce troiſieme affront redoubla ſa haine pour les Chrétiens, & il médita contre eux les plus horribles projets de vengeance.

L'arrivée de Palmendos à Conſtantinople fut pour lui un jour de triomphe. L'Empereur le reçut avec tous les hônneurs dus à ſon mérite, & l'Impératrice, la Reine de Theſſalie & la belle Franceline le comblerent de careſſes. Elles accueillirent gracieuſement la Princeſſe Marencide.

Marencide. Palmerin, au moment qu'il embraſſoit Palmendos, éprouva le plus vif attendriſſement. Nous avons déjà remarqué que ce bon Prince avoit des ſoupçons ſur la naiſſance du Chevalier étranger; il tenta de les éclaircir, en preſſant notre jeune Héros de lui apprendre à qui il devoit le jour. Palmendos ſe jeta à ſes pieds, il lui préſenta la lettre de la Reine de Tharſes, & l'anneau que lui avoit donné cette Princeſſe, & qu'il avoit repris des mains de la belle Franceline. L'Empereur ne put contenir ſa joie; il embraſſa ſon fils avec tranſport, & déclara à toute ſa Cour le myſtere de ſa naiſſance. L'Impératrice Polinarde avoit été inſtruite dans le temps, de l'intrigue de Palmerin d'Olive avec la Reine de Tharſes, & elle lui avoit pardonné cette faute involontaire. Pour prouver à ſon illuſtre époux qu'elle n'en conſervoit aucun reſſentiment, elle traita Palmendos comme ſon propre fils, & engagea le jeune Primaleon & les Princeſſes Philocrite, Fléride & Baſilie à le chérir comme leur frere.

Au milieu de la joie que reſſentoit Palmendos d'un ſi favorable accueil, il n'oublia pas les intérêts de ſon amour.

L'aimable Franceline parut à l'Empereur un parti sortable pour son fils, & leur union fut aussi-tôt arrêtée, ainsi que celle d'Ozalie avec l'aimable Marencide. En conséquence de ces deux mariages, Palmendos, devenant Souverain de la Thessalie par la mort de la Reine sa mere, céda la Couronne de Tharses à son cousin Ozalie.

Cependant le Roi de France reçut avec plaisir les sollicitations de son fils Arnedes, pour accélérer le mariage qu'il avoit projeté entre lui & la Princesse Philocrite de Grece. Le Duc d'Orléans, le Marquis d'Olivet & le Comte Pierre furent chargés d'aller traiter cette affaire importante avec l'Empereur. Les Ambassadeurs s'embarquerent à Toulon, & aborderent heureusement au port de Constantinople. Ils annoncerent leur arrivée par le son de différens instrumens. Arnedes reconnut les pavillons François, &, transporté de joie, il se rendit au port, accompagné du jeune Primaleon & de Palmendos. Aussi-tôt que les Ambassadeurs apperçurent Arnedes, ils lui rendirent les respects dus à l'héritier présomptif de la Couronne de France, ce qui étonna beaucoup ses deux amis; &

comme ils publierent cette grande nouvelle pendant leur route jusqu'au Palais, le peuple de Constantinople, en les voyant passer, ne cessa de crier : » Vive le preux » Chevalier Arnedes, fils aîné de l'illustre » Roi de France « !

L'Empereur Palmerin fit à Arnedes les plus tendres reproches du mystere qu'il lui avoit fait de son rang. Il écouta avec satisfaction les complimens des Ambassadeurs, & répondit à leur demande, qu'il se tenoit honoré de la recherche que le Roi de France, son bon & ancien ami, faisoit de sa fille Philocrite, pour son fils Arnedes, qu'il estimoit & chérissoit, bien avant d'avoir été instruit de sa naissance. Les ordres furent aussitôt donnés pour préparer les fêtes & les tournois qui devoient accompagner le mariage de ces illustres personnes ; & à cette occasion, l'Empereur fit prier son pere Florendos, Roi de Macédoine, de se rendre à Constantinople avec la Reine Griane son épouse. Frisol, Roi de Hongrie, & ses fils Ditreus & Belcar, reçurent la même invitation. Belcar étoit toujours en Macédoine, où Florendos venoit de l'unir avec la jeune Alderine de Durace son Amante. Il fit partie avec les

Princes Recinde & Tirendos, de ſe rendre au tournoi de Conſtantinople, mais *incognito*..... Pendant ce temps, le Roi de Sparte arriva à la Cour Impériale, avec ſa fille Amandrie, dont les graces & l'eſprit ne laiſſoient rien à déſirer pour en faire une perſonne accomplie. Les charmes de cette jeune Princeſſe toucherent le cœur d'Abenunque, qui n'avoit point encore de Dame, & il ſe déclara ſon Chevalier.

Nous avons dit plus haut, que Primaleon n'avoit pas encore reçu l'Ordre de Chevalerie. Excité par la haute réputation de ſon frere Palmendos, il ne ceſſoit de ſolliciter l'Empereur ſon pere, de lui accorder cet honneur. Abenunque & Arnaſſin, fils de Ptolomé & de Brionelle, étoient dans le même cas, & ces trois jeunes Damoiſeaux furent faits Chevaliers le même jour. Il étoit bien naturel que Primaleon, deſtiné à imiter & même à ſurpaſſer les hauts faits de ſes illuſtres parens, fixât l'attention des Sages. Le Seigneur de l'iſle Cloſe, bon Chevalier & fameux Enchanteur, députa à ce jeune Prince un Ecuyer, chargé de lui remettre de ſa part une épée & un écu, ſur lequel étoit gravée une roche ſéparée

par la moitié. » Recevez ces armes, lui » dit-il, fortuné Prince; la séparation » de ce rocher désigne l'inimitié qui est » entre vous & la Dame qui vous est » destinée : il ne se réunira que lorsque » vous l'aurez l'un & l'autre abjurée, & » que le plus tendre amour mettra le sceau » à votre réconciliation «. Primaleon reçut avec reconnoissance ces précieuses armes, & sans chercher à pénétrer le mystere de cette espece d'oracle, il fit assurer le Sage de son parfait dévouement à ses ordres. L'Ecuyer se retourna ensuite du côté de Palmendos : » Ouvrez, lui » dit-il, le livre d'or que vous avez trouvé » au Temple d'Apollon à Delos «. On apporta le livre, que l'Empereur avoit soigneusement conservé; Palmendos l'ouvrit, & on apperçut une superbe gravure, qui représentoit un Sultan des Turcs, combattant contre un Empereur Grec; & dans une seconde gravure, le même Empereur vaincu par le Mahométan: » Telle sera, dit l'Ecuyer du Sage, la » fortune de Constantinople. Le trône » des Grecs sera subjugué par les Turcs; » mais ce temps est encore éloigné, & » l'événement funeste qui est prédit dans » ce livre, n'arrivera que lorsque la race

» du grand Palmerin d'Olive sera absolument éteinte «. Après cette explication, l'Ecuyer prit la route de l'isle Close, chargé de riches présens pour le Sage qui l'avoit envoyé.

Abandonnons pour quelque temps la Cour de Constantinople, & occupons-nous de Rifaran, que l'amour retenoit auprès de la belle Duchesse d'Islande. Ce Guerrier n'avoit pas entiérement oublié la gloire ; les prouesses de ses compagnons acheverent de réveiller son ardeur guerriere. Il quitta sa Dame, & fut chercher des aventures. Une des plus intéressantes qu'il mit à fin, fut de sauver une belle Dame, qui implora son secours contre les insultes d'un Chevalier déloyal. Dans la chaleur du combat, & prêt d'être vaincu, l'adversaire de Rifaran s'écria : » Ah ! noble Rifaran, » que n'êtes-vous ici pour secourir votre » bon cousin Lecefin « ? A ces mots, le fils de Trineus reconnoît son compagnon d'armes, il l'embrasse, & s'efforce d'étancher son sang qui sortoit par une large blessure : ensuite n'ayant plus rien à craindre pour sa vie, il lui fit les plus sanglans reproches sur ses procédés peu dignes d'un loyal Chevalier : entr'autres

il lui rappela la bassesse de son combat avec le Prince de France. Lecesin, honteux de ses torts, promit de se corriger, & sur-tout de ne plus attenter à l'honneur des Dames. Il apprit à son cousin, qu'après avoir quitté Arnedes, il s'étoit retiré dans un Monastere de Nones, dont l'Abbesse étoit jeune & lui avoit paru jolie; que les soins qu'elle avoit pris de lui, méritant toute sa reconnoissance, il s'étoit efforcé de lui en donner les plus forts témoignages; que cette Abbesse, vive & tendre, s'étoit plu à les recevoir, & qu'elle ne l'avoit vu quitter qu'à regret le Monastere. » Je croyois par quel- » ques efforts, ajouta-t-il, pouvoir vaincre » la résistance de la Dame avec laquelle » vous m'avez trouvé, & qui vient de » se retirer; mais puisque vous désap- » prouvez cette conduite, qui souvent a » favorisé mes succès, je vous promets » de n'employer désormais que des soins » respectueux pour obtenir les bonnes » graces des Dames «.

Cette assurance fut le sceau de la réconciliation, & ces deux Princes Persans s'engagerent à ne plus se quitter, & se rendirent ensemble à la Cour d'Allemagne. L'Empereur Trineus reçut

avec la plus grande joie ſon fils Rifaran & ſon neveu Lecefin. Pour témoigner à ſon illuſtre pere combien il lui étoit dévoué & cherchoit à lui plaire, Rifaran ſe fit expliquer les dogmes de la Religion Chrétienne, & demanda le Baptême. L'Impératrice Agriole d'Angleterre, auſſi tendre & complaiſante épouſe que Polinarde, fut ſa marraine & lui donna le nom de Triol. Lecefin ſe fit auſſi-tôt baptiſer; mais ſa converſion n'eut peut-être pas un motif auſſi pur que celle de ſon couſin. Il étoit devenu fort amoureux de la jeune Princeſſe Bellerise, fille de Trineus & d'Agriole; & il crut qu'en embraſſant le Chriſtianiſme, il lui ſeroit permis d'aſpirer à ſa main. En effet, l'amour le rendit Chrétien, & la noble paſſion qu'il avoit conçue pour la Princeſſe d'Allemagne, le fit bon Chrétien & loyal Chevalier. La charmante Belleriſe lui tint compte de ce qu'il venoit de faire pour lui plaire, & ne put lui refuſer ſon cœur.

Tout ſe préparoit à Conſtantinople pour le fameux tournoi dont nous avons parlé plus haut. Le Comte Pierre, jeune, galant & courageux Chevalier, demanda à l'Empereur Palmerin, avant qu'il fût

ouvert, de proposer une joûte contre tous venans, pour soutenir la prééminence de la beauté de sa Dame Hortine, fille du Duc de Savoie & de Lucimene de France. La condition de la joûte étoit qu'il resteroit le tenant pendant sept jours, pourvû qu'il ne fût pas vaincu. Les Princes Arnedes & Palmendos, par égard pour le Chevalier François, ne voulurent pas combattre contre lui; aussi pendant les six premiers jours, il triompha de tous les assaillans qui se présenterent, & reçut les plus grands éloges; mais au commencement de la septieme journée, on vit paroître dans les lices deux Chevaliers, qui refuserent de se nommer, & qui demanderent à joûter. Pour ne pas laisser nos Lecteurs en suspens, nous devons leur apprendre que ces Chevaliers étoient Belcar & Recinde, qui, ayant quitté leur compagnon Tirendos dans le Duché de Bort, venoient tenter la fortune des armes dans le tournoi de Constantinople. Tirendos, après avoir vengé l'honneur de plusieurs Dames du pays de Bort, n'avoit pu résister aux instances de la Duchesse, qui vouloit se servir de son courage pour éloigner d'auprès d'elle un grand nombre d'amans importuns & entreprenans. Tirendos n'eut

besoin que de se montrer pour écarter les persécuteurs de la Duchesse ; & pour prix d'un tel service, il en reçut les témoignages les moins équivoques de reconnoissance.

Pendant que le Prince de Micenes étoit retenu par les liens du plaisir à la Cour de la belle Duchesse de Bort, Belcar de Hongrie & Recinde de Castille entroient dans les lices de Constantinople, comme nous venons de le dire. Belcar combattit & vainquit le Comte Pierre, &, suivant la loi du combat, sa cotte d'armes appartenant au vainqueur, il la lui demanda, & la fit porter par un Ecuyer à l'aimable Melise de Hongrie. Cette Princesse étoit sœur de Belcar, ainsi que nous l'avons dit, & Amante de Recinde : elle reçut avec beaucoup d'indifférence ce présent, & parut peu flattée de la courtoisie des Chevaliers étrangers ; mais Belcar feignit de ne pas s'appercevoir de cette espece de mépris, & continuant de vaincre, il continua de lui envoyer les cottes d'armes des vaincus. Un triomphe si éclatant piqua la vanité du Prince Arnedes : il se détermina à l'interrompre s'il étoit possible, & entra dans la lice pour dé-

fier le vainqueur ; mais Recinde ayant reconnu son cousin, tint sa lance haute, & refusa la joûte, ce qui enflamma le courroux du Prince de France. Palmerin s'en apperçut, & craignant quelque scene désagréable, il fit approcher les deux Chevaliers, & les pria gracieusement d'ôter leurs armets ; ils obéirent, & toute la Cour fut enchantée de revoir ces deux Princes. L'Empereur, instruit de l'amour de Recinde & de Melise, consentit à les unir.

Ce fut la veille de ces trois mariages que Tirendos arriva à Constantinople ; il fut témoin du Baptême de Palmendos & de celui du jeune Abenunque de Babylone. Il assista aussi à la cérémonie de l'Ordre de Chevalerie, qui fut conféré à Primaleon & au jeune Abenunque, dont le vieux Roi Florendos fut parrain. L'Empereur Palmerin, de son côté, reçut Chevalier Arnasin de Saxe, & Polinarde lui attacha l'épée. Le lendemain on célébra les mariages de Palmendos & Franceline, d'Arnedes & de Philocrite, & de Recinde & Melise. Tout le reste du jour se passa en fêtes, en festins, & en bals. Lorsque les nouveaux époux furent retirés dans leurs appartemens, ils apperçurent, avec une admiration mêlée de surprise, de su-

perbes lits brodés en or, en perles & en pierreries, substitués à ceux qui avoient été destinés pour eux, & ils entendirent une musique charmante accompagner des voix mélodieuses qui chanterent un Epithalame. Ils durent cette galanterie au Seigneur de l'isle Close.

Dans le tournoi qui s'ouvrit le lendemain des noces, on vit combattre les plus fameux Chevaliers; mais le jeune Primaleon s'y signala au dessus de tous, & en remporta tous les prix. Jamais Chevalier n'étoit entré dans la carriere de l'honneur avec tant d'avantages. A la taille la plus majestueuse, il joignoit une figure pleine de graces, & la douceur de son caractere & les qualités de son cœur ne laissoient rien à désirer pour en faire un Prince accompli. Chéri des Dames, estimé des Chevaliers ses compagnons & ses amis, il étoit adoré de ses illustres parens. Mais détournons pendant quelque temps nos yeux de dessus ce jeune Héros, &, suivant notre Romancier, faisons connoître plusieurs personnages, qui donneront bientôt lieu aux aventures dans lesquelles va s'engager Primaleon de Grece, & qui contribueront à l'élever au dessus de tous les Chevaliers de son siecle.

Google

Nous avons vu dans la seconde partie de l'Histoire de Palmerin d'Olive, que ce Prince combattit & tua les fils de la Duchesse d'Ormedes, qui traîtreusement accusoient Griane d'avoir excité Florendos à assassiner Tarisius, Roi de Hongrie, son époux; & que la victoire que Palmerin remporta sur eux, prouva la fausseté de leur accusation, & justifia pleinement cette vertueuse Reine. Il restoit à la Duchesse un fils, nommé Nardides, qui, voulant venger la mort de ses freres, tenta de tuer Palmerin, lorsqu'il fut monté sur le trône Impérial; ce crime ayant été découvert, l'assassin fut livré au peuple, qui le massacra. La Duchesse fut inconsolable de la perte de ce troisieme; & la veuve de Nardides, partageant le ressentiment de sa bellemere, jura de n'accorder en mariage sa fille Gridoine qu'à celui qui lui apporteroit la tête de Primaleon, fils de Palmerin. Ce serment fit beaucoup d'ennemis à Primaleon, car Gridoine étoit belle, & l'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. Perrequin de Duas, fils du Roi d'Apollonie, & neveu de la mere de Gridoine, s'étoit déclaré le plus zélé des Chevaliers de sa belle cousine. Il avoit eu le bonheur de lui plaire, & cet amoureux Chevalier étoit

prêt à tout entreprendre pour mériter la main de sa Dame. Ayant entendu parler du tournoi de Constantinople, il s'y rendit avez quinze Chevaliers Apolloniens. Perrequin croyoit que dans une fête militaire, il trouveroit l'occasion d'exercer sa vengeance sur Primaleon, qui, n'ayant encore que du courage & peu d'expérience, succomberoit aisément sous les coups d'un Chevalier qui avoit triomphé de ses adversaires dans plus de cinquante combats.

Perrequin entre dans la lice à la tête de ses quinze Chevaliers. Il attaque Primaleon avec une opiniâtreté qui n'avoit point encore eu d'exemple dans ces jeux guerriers. Pendant trois jours il n'en veut qu'à lui, il ne rompt de lances que contre lui. Le fils de Palmerin, indigné de cet acharnement dont il ignore le motif, attaque à son tour sans ménagement ce terrible adversaire ; sa lance brisée en même temps que celle de Perrequin, les deux ennemis sautent à terre, remettent les chevaux aux mains de leurs Ecuyers, & commencent un nouveau combat à l'épée, qui fait à chaque instant frémir les Grecs pour la vie de leur cher Primaleon ; mais vainement Perrequin emploie l'adresse,

la ruſe & la force, ſon heure eſt arrivée, il reçoit un coup qui lui perce le cœur. Son corps fut enlevé auſſi-tôt par les quinze Chevaliers Apolloniens, qui le reporterent à Ormedes. A cette vue, les deux Ducheſſes furent inconſolables, & Gridoine ayant en même temps à venger la mort de ſon pere & celle de ſon amant, jura à Palmerin & à Primaleon une haine immortelle.

Le Royaume d'Apollonie, dont Gridoine étoit l'héritiere, tentoit autant la vanité de quelques Chevaliers, que la beauté de cette Dame lui avoit attiré d'adorateurs; mais tous n'étoient pas aſſez amoureux, ni aſſez vaillans, pour chercher à l'obtenir en ſe meſurant avec Primaleon. Le Duc de Clarence étoit du nombre de ces derniers. Outré du refus qu'on lui faiſoit de la main de la belle Gridoine, il menaça les deux Ducheſſes d'enlever leur héritiere. On avoit d'autant plus lieu de craindre ce Chevalier, qu'il avoit ſouvent fait preuve de hardieſſe. Pour ſouſtraire Gridoine à ſes violences, la Ducheſſe d'Ormedes envoya ſa fille dans le fameux Château de la Roche-Fendue, bâti par un ancien Souverain du pays, qui, ayant ſéduit la fille d'un

de ses vassaux, pour la dérober à la vengeance de sa famille & à la jalousie de son épouse, avoit fait élever ce Château sur la cime d'un rocher que la nature avoit partagé en deux. L'art avec lequel l'Architecte s'y étoit pris pour profiter de cette situation extraordinaire, ne laissoit aux plus hardis aucun moyen de pénétrer dans cette forteresse. Ce fut dans cette espece de prison que Gridoine s'enferma avec la Duchesse son aïeule.

Comme ces deux Dames traversoient une grande forêt pour se rendre à ce Château, elles virent venir à elles un lion qui effraya & dispersa leur suite, & leur fit une si grande peur qu'elles s'évanouirent. L'animal, tout farouche qu'il paroissoit, étoit d'un naturel très-doux. Il se coucha aux pieds de Gridoine, & lui lécha les mains. Ceux qui d'abord avoient fui, se rapprocherent peu à peu; ils remarquerent l'action du lion, & se hasarderent de porter du secours à leurs Maîtresses. Lorsqu'elles furent revenues de leur évanouissement, elles furent bien étonnées de retrouver le lion auprès d'elles. Gridoine osa le caresser, & il répondit à ses caresses. Lorsque les Dames se remirent en chemin, il suivit le char qui les portoit;

toit ; il entra avec elles dans le Château de la Roche Fendue, & courut à l'appartement destiné pour Gridoine, où il s'établit sur une pile de carreaux, placés près du lit de cette Pucelle. Ces marques d'affection attacherent singuliérement Gridoine à son lion. Elle lui permettoit pendant le jour de s'endormir la tête posée sur ses genoux : les Domestiques du Château n'avoient rien à redouter de cet animal ; mais si quelque étranger osoit la visiter, l'animal entroit en fureur, & il se seroit jeté sur eux, s'ils avoient voulu demeurer dans son appartement.

Laissons Gridoine dans sa retraite, & repassons à Constantinople. Les fêtes qui suivirent le tournoi où Primaleon avoit remporté tous les prix, étoient terminées, & tout se préparoit pour le départ des nouveaux époux. Arnedes, Philocrite & Tirendos s'embarquerent pour la France ; & furent reçus à Paris avec les transports d'amour qu'ont toujours déployés les François, lorsqu'ils voient leur Maître ou les héritiers de sa couronne. Quelque temps après leur arrivée, Tirendos épousa une Princesse du Sang de France. Le pere de Recinde étant mort, ce Prince & son épouse Melise retournerent en Castille,

& y furent couronnés au grand contentement de leurs sujets. Peu après, la Cour de Constantinople fut plongée dans la douleur & le deuil. Le bon Roi de Macédoine & son épouse Griane payerent le tribut à la Nature. L'Empereur Palmerin pleura bien sincérement la perte de ses illustres parens ; il leur fit faire de superbes funérailles, & leur éleva un mausolée magnifique. Frisol, Roi de Hongrie, ses fils Belcar & Ditreus, avec leurs épouses Alderine & Esquivele, prirent bientôt congé de l'Empereur pour retourner en Hongrie. Palmendos & Franceline, le Roi & la Reine de Thessalie partirent aussi pour ce Royaume ; & lorsqu'ils y furent arrivés, le pere de Franceline céda sa couronne à Palmendos. Le Roi & la Reine de Sparte se rendirent aussi dans leurs Etats, mais ils laisserent à la Cour de Palmerin leur fille Amandrie, dont Abenunque de Babylone s'étoit déclaré le Chevalier. Ainsi il ne resta plus à Constantinople que le jeune Primaleon, Arnasin de Saxe, Abenunque de Babylone, Torques, Prince de Romate, fils du Roi Tornar, Pernedin de Pere, & les Chevaliers, anciens compagnons d'armes de Palmerin, tels que Pto-

lomé de Saxe, & Eustace de Miscene. Entre les Dames qui embellissoient encore cette Cour, on comptoit Fleride & Basilie, filles de l'Empereur & de Polinarde, & Amandrie de Sparte ; mais la jeune Fleride surpassoit en beauté & en bonté les deux autres Princesses ses compagnes.

Pendant que Primaleon s'occupoit de l'exercice de la chasse dans les forêts voisines de Constantinople, plusieurs orages grondoient sur sa tête. Valide, Prince de Boheme, Amant déclaré de la belle Gridoine, s'étoit rendu au Château de la Roche Fendue, pour lui faire sa cour. Ayant obtenu la permission de la voir, il avoit voulu lui parler de son amour, & lui offrir son bras pour tirer vengeance de la mort de son pere & de son cousin : dans ce moment, le lion étoit couché aux pieds de sa maîtresse ; il se leve, hérisse sa criniere, regarde Gridoine avec des yeux enflammés, & veut se jeter sur Valide. Celui ci fuit dans une salle prochaine ; & Gridoine, pour calmer la fureur de son lion, lui ordonne de la suivre dans un cabinet, & n'a que le temps de dire au Prince de Boheme qu'elle accepte ses services, & qu'elle les couronnera par le don de sa main, s'il lui apporte la tête

de Primaleon. Tant que Valide fut dans le Château, le lion ne cessa de rugir, & il ne redevint doux & caressant, que lorsque ce Prince en fut sorti.

Valide ne perdit pas de temps, & se rendit à Constantinople. Il se présente à l'audience de Palmerin ; & lui adressant la parole : » Puissant Empereur, lui dit- » il, tu es juste, & quel que soit ton » amour pour le brave Primaleon ton » fils, tu permettras sans doute qu'il se » lave par un combat de l'accusation que » je vais porter contre lui. Il a tué en tra- » hison le vaillant Perrequin de Duas. » Qu'il entre en lice. Je le provoque, ajouta- » t-il en jetant son gant, & ce que j'avance, » je suis prêt à le soutenir les armes à la » main «. Toute la Cour fut étonnée de cette audace : Primaleon en fut indigné, mais il ne laissa pas de supplier son pere de lui permettre d'accepter ce défi. L'Empereur y consentit avec peine; mais enfin, il ordonna les apprêts du combat : il fut terrible & funeste à l'agresseur, qui y perdit l'honneur avec la vie. Sa mort mit le comble à la douleur de Gridoine, qui, dans l'excès de sa haine contre Primaleon, lui suscita un nouvel ennemi dans la personne du Géant Lurçon : le combat fut

accepté, & se termina de la même maniere que le précédent.

Il faut nécessairement suivre les écarts de notre Romancier, quitter encore une fois Constantinople, & nous transporter en Angleterre, où régnoit alors Frédéric, frere d'Agriole, Impératrice d'Allemagne. Frédéric avoit pour fils Edouard, jeune & vaillant Chevalier, mais qui n'avoit encore exercé son courage que dans les tournois & dans des chasses d'autant plus périlleuses qu'elles s'étoient toujours faites contre les animaux les plus cruels des forêts. Il s'étoit particuliérement livré à ce dernier exercice par amitié pour un chien merveilleux, qui lui avoit été donné par un Chevalier Anglois. Comme ce chien doit jouer un rôle important dans les aventures que nous avons encore à raconter, nous ne pouvons nous dispenser de le faire connoître. Cet animal avoit été autrefois Géant & bon Chevalier; on le nommoit Majortes. Dans ses voyages, il aborda un jour à l'isle de Malfade, qui étoit encore sous la domination de cette méchante Magicienne, qui fut depuis mise à mort par Palmerin. A peine le Géant eut-il fait quelques pas dans l'isle, qu'il fut transformé en gros chien, & comme

il avoit toujours aimé la chaſſe, il en conſerva l'inclination ſous ſa métamorphoſe. Malfade, dans ce temps, avoit pour favori le Chevalier Robert, Anglois de nation, & s'étant dégoûtée de lui, elle lui accorda la permiſſion de retourner dans ſa patrie, & elle lui fit préſent du chien Majortes. Ce Chevalier, après ſa délivrance, vint à Londres pour faire ſa cour au Roi Frédéric. Il eut occaſion de ſe lier d'amitié avec le Prince Edouard, & il lui fit le ſacrifice de ſon chien, qui s'attacha ſinguliérement à ſon nouveau maître.

Edouard ceſſa bientôt de faire ſon unique occupation de la chaſſe, & l'amour vint troubler la tranquillité d'ame dont il jouiſſoit. Un Peintre fameux parut à la Cour de Londres; il montroit une ample collection des portraits des plus belles Princeſſes du monde : le Prince d'Angleterre eut la curioſité de l'examiner, & ſes yeux s'arrêterent ſur le portrait de la charmante Gridoine. Frappé de ſa beauté, il fit à ſon ſujet mille queſtions au Peintre, & apprit de lui à quelles conditions elle mettoit ſa main & ſon cœur. Edouard, brûlant d'amour pour l'original de cette peinture, ſe promit bien de les exécuter, & ſans quitter les forêts, il ne les fré-

quenta plus que pour ſonger en liberté à la Dame qu'il venoit de ſe choiſir. Un jour qu'il marchoit au haſard, plongé dans une profonde rêverie, il apperçut un vieux Bûcheron qui eſſayoit de lier ſa charge de bois avec une corde qui ne pouvoit en faire le tour; le Prince l'examina quelque temps, mais impatienté de lui voir faire des efforts inutiles, il lui remontra qu'il ne viendroit jamais à bout de lier ſon fagot, puiſque la corde étoit trop courte. » Edouard, lui dit le pauvre Bûcheron, » tu contemples ma ſottiſe, & ne penſes » pas à la tienne; apprends que tu ne » réuſſiras pas mieux que moi, en pro- » jetant de combattre un meilleur Che- » valier que toi «. A l'inſtant le Bûcheron, tout vieux qu'il paroiſſoit, courut avec une vîteſſe incroyable, & s'enfonça dans l'épaiſſeur du bois.

Ce propos offenſant avoit excité la colere du Prince, & il pourſuivoit le Bûcheron pour le punir, lorſqu'il fut arrêté par un Chevalier qui lui propoſa le combat à l'épée, car Edouard n'avoit que cette arme. Il l'accepta, & ayant vaincu ce foible adverſaire, il reconnut, en lui ôtant ſon armet, qu'il n'avoit combattu que contre une Damoiſelle. Edouard avec

courtoisie lui présenta la main, & la Pucelle lui demanda s'il étoit disposé à la suivre, & à venir tenter une aventure très-difficile, mais glorieuse pour quiconque la mettroit à fin. Le Prince y consentit, & suivit sa conductrice jusque dans un Monastere de Nonnes. L'Abbesse, à qui il fut présenté, lui dit qu'à l'extrémité du jardin il y avoit une profonde caverne qui servoit de retraite à une méchante petite vieille. » Nous ne doutons » point, ajouta l'Abbesse, que ce ne soit une » Magicienne : elle se plaît à jouer toute » sorte de tours à mes Religieuses ; la nuit » elle les lutine dans leurs cellules, le jour » elle les poursuit dans les bosquets du » jardin, & jusqu'à présent il n'a pas été » possible de l'arrêter. Nous soupçonnons » toutes qu'il y a quelque enchantement » au fond de la caverne, & qu'il ne peut » être détruit que par un vaillant Chevalier. Déjà plusieurs Guerriers ont tenté » de le rompre, mais ils ont trouvé des » obstacles insurmontables qui leur ont » fait abandonner la partie. Un d'eux y » a été tellement maltraité, que, malgré » nos soins, il est mort de ses blessures : » nous conservons ses armes. Remettez-» les-moi, répondit le Prince d'Angle-

» terre avec vivacité ; la vieille Sorciere
» ne m'échappera pas, & je délivrerai vos
» Nonnes de sa lutinerie «. Il part conduit par la Damoiselle qui l'a amené dans le Monastere. Lorsqu'ils sont au bout du jardin, la méchante petite vieille se présente devant Edouard ; il veut l'arrêter, elle lui échappe, & fuit avec une légéreté presque incroyable. Il la poursuit sans pouvoir l'atteindre, & traverse à sa piste toute l'étendue de la caverne. Alors la vieille s'évanouit à ses yeux, & il se trouve à la porte d'une superbe salle, dont l'entrée lui est refusée par un Chevalier armé de pied en cap. Edouard entreprend de le combattre, & reçoit & lui porte les coups les plus furieux. Le Chevalier tombe en apparence tout couvert de blessures, & Edouard, qui le croit mort, se revêt de ses armes, & à l'instant il sent ses forces renaître ; mais le prétendu cadavre disparoît : & quoique notre Chevalier soit frappé de ce prodige, il ne laisse pas de pénétrer dans la salle, dont la porte, à son approche, se brise avec un bruit épouvantable.

Un magnifique tombeau de marbre noir orné de flammes d'or, occupoit le milieu de ce lugubre édifice. Edouard a

l'audace d'en déranger la pierre qui le couvre, & il y apperçoit deux Chevaliers enchantés, se perçant mutuellement le cœur avec des poignards. A peine les eut-il touchés, que le charme cessa. Ces malheureux se ranimerent & ouvrirent les yeux. Ils remercierent leur libérateur du service qu'il venoit de leur rendre, & lui apprirent qu'ils étoient freres, du sang royal d'Angleterre ; & que s'étant battus pour se disputer le cœur d'une Damoiselle qu'ils aimoient tous deux éperdument, le pere de cette Pucelle, qui étoit habile Magicien, les avoit enchantés. Edouard fut singuliérement flatté que sa premiere victoire eût rendu à la lumiere deux Princes de son lignage. Il se préparoit à quitter avec eux ce lieu sombre, lorsque la petite vieille lui apparut. » Brave Chevalier, lui dit-elle, gardez précieusement les armes que vous venez de conquérir. L'épée dont vous êtes possesseur » vous garantira de tous malins enchantemens ; & si vous savez expliquer ce » qui se trouve gravé sur votre écu, vous » y découvrirez une des plus importantes » circonstances de vos amours «. En effet Edouard examina son écu, & y vit deux Dames, dont l'une tenoit en sa main un

cœur où l'on appercevoit une large blessure ; & l'autre, couverte d'un voile, faisoit des efforts pour arracher ce cœur des mains de celle qui le tenoit. Comme il levoit les yeux pour prier la petite vieille de lui donner une explication claire de cette gravure, il ne vit plus ni vieille, ni salle, ni caverne. Se trouvant à l'entrée du jardin des Nonnes avec les Chevaliers désenchantés, ils y entrerent, & Edouard raconta à l'Abbesse tout ce qui venoit de lui arriver.

La Damoiselle qui jusqu'alors avoit servi de guide au Prince d'Angleterre, interrompit les remercîmens des Nonnes, pour le presser de poursuivre les travaux qu'il devoit terminer dans cette journée. Il la suivit de nouveau, & elle le conduisit dans le Château d'un Duc du Borse, dont la fille avoit conçu pour lui l'amour le plus violent. Une tante du Duc, qui étoit Magicienne, avoit promis à sa petite niece d'employer son art pour qu'Edouard répondît à sa tendresse : mais elle employa vainement tout le pouvoir magique, & la jeune personne déploya avec aussi peu d'effet les graces de sa figure & celles de son esprit. Le Prince parut peu sensible à tant d'agrément, & son épée le garantit

des charmes de la Magicienne. Ces Dames renoncerent à l'avantage de l'attendrir. Edouard étant retourné au Monaſtere, aſſez mécontent du tour qu'on venoit de lui jouer, aſſura l'Abbeſſe qu'elle devoit être aſſurée de ſa protection. Effectivement il fit depuis de grands biens à cette Abbaye, que la fille du Duc du Borſe, déſeſpérée de l'indifférence du Prince d'Angleterre, choiſit quelques années après pour ſa derniere retraite.

L'amour d'Edouard pour la belle Gridoine, ne lui permit pas de reſter longtemps à la Cour du Roi ſon pere. Couvert de ſes bonnes armes, ſuivi de ſon Ecuyer Claudion & de ſon fidele chien Majortes, il partit furtivement de Londres; & ſous le nom du Chevalier au chien, il fut s'embarquer ſur un navire qui faiſoit voile pour la Hongrie. Tout ſon eſpoir étoit d'arriver à Conſtantinople, d'y combattre Primaleon, &, s'il ne pouvoit le vaincre, au moins de tenter de l'égaler en courage. Le départ du Prince affligea beaucoup le Roi & la Reine d'Angleterre; mais ils ne voulurent pas employer leur autorité pour l'empêcher de continuer ſes voyages, bien certains qu'il n'étoit parti que dans le deſſein d'acquérir de la gloire.

Le vaisseau que montoit Edouard fut attaqué par un navire Persan, qui conduisoit au Monarque des Indes Zerphise fille du Roi de Perse, qu'il avoit demandée pour épouse. Grace à la valeur du Prince d'Angleterre, les Persans furent contraints de se rendre prisonniers après quelques heures de combat ; & Edouard ayant appris l'illustre naissance de la Princesse de Perse, la traita avec les plus grands égards, & l'envoya sous une forte escorte au Château de la Roche Fendue, chargée d'une lettre, par laquelle il supplioit Gridoine de recevoir favorablement cette belle prisonniere. Quoique la Princesse d'Ormede ignorât absolument quel pouvoit être le nouvel Amant qui s'annonçoit dans sa lettre comme un vengeur dévoué à son service, elle se félicita de cette faveur de l'Amour & de la Fortune, & traita Zerphise avec bonté, sur-tout après qu'elle eut remarqué les caresses que son lion faisoit à cette charmante Princesse.

Edouard étoit abordé au port d'Arriace en Hongrie, & la Dame de cette ville, sur l'éloge qu'elle entendit faire du Prince d'Angleterre, le fit prier de prendre un logement dans son Palais. Cette petite Souveraine avoit besoin d'un courageux

défenseur à la Cour de Hongrie, & elle se persuada que ce bel Etranger pourroit lui en tenir lieu. Voici quelle étoit sa querelle avec son Seigneur suzerain. Frisol, Roi de Hongrie, trouvoit la ville d'Arriace à sa bienséance, & prétendoit qu'étant trop voisine des frontieres de l'ennemi, la Dame de qui elle dépendoit n'étoit pas en état de la défendre. Il lui offroit en échange une ville d'un égal revenu, située dans le milieu des terres. La Dame d'Arriace refusoit d'acquiescer à cet arrangement, d'autant plus onéreux pour son fils encore en bas âge, que se trouvant alors sous la main du Monarque Hongrois, il pourroit à sa volonté, & quand il le jugeroit à propos, réduire la mere & le fils à se reconnoître ses sujets. Edouard entreprit de plaider cette juste cause. Il se rendit à Bude avec la Dame d'Arriace & vingt Chevaliers du pays. L'éloge qu'il fit de l'équité de Frisol, & les raisons qu'il employa pour établir le bon droit de la Dame, charmerent le Roi de Hongrie, & le déterminerent à renoncer à son projet. Il loua beaucoup la noble hardiesse & la courtoisie du Chevalier étranger, qui se faisoit appeler le Chevalier au chien, & il l'engagea à faire preuve de son adresse

dans le tournoi que sous peu il se proposoit de faire célébrer en faveur de sa jeune Noblesse.

Le procédé honnête de Frisol pour Edouard avoit déplu à ses fils Belcar & Ditreus, & dans la chaleur des reproches qu'ils oserent faire à leur pere à ce sujet, ils protesterent qu'ils se mesureroient avec l'Etranger & lui feroient mordre la poussiere. Frisol, indigné de ce manque de respect, défendit à ses fils toute voie de fait, sous peine d'être bannis de sa présence. Cependant le tournoi s'ouvrit. Belcar & Ditreus, malgré les ordres qu'ils venoient de recevoir, prirent des armes unies, entrerent dans la lice, & provoquerent Edouard au combat, dont le malheureux succès les punit bien de leur audace. Ils furent enleyés de l'arene, moulus de coups & couverts de honte.

Le tournoi étant fini, la Dame d'Arriace retourna dans sa ville. Edouard voulut rester encore quelques jours à Bude, pour se reposer de ses fatigues. Pendant ce temps, le Comte d'Oreque, Grand-Veneur du Roi, homme audacieux & hautain, ayant vu le chien du Prince d'Angleterre, le lui demanda, mais d'une façon à être refusé, quand même Edouard

n'y auroit pas été aussi attaché qu'il l'étoit. Ce refus piqua le méchant Comte, qui, lorsque le Prince se mit en route pour Constantinople, envoya vingt Cavaliers armés, avec ordre d'enlever de force le fidele Majortes. Ils trouverent plus de difficultés qu'ils ne pensoient dans cette entreprise. Edouard & son Ecuyer Claudion tuerent plusieurs de ces traîtres, & le chien Majortes déchira ou mit les autres en fuite. Malgré les soins que se donna le Comte pour cacher cette infamie, elle vint aux oreilles du Roi Frisol, qui châtia son Veneur par une rigoureuse prison.

Après cette aventure, une nuit qu'Edouard s'étoit arrêté dans une forêt, & qu'il y dormoit tranquillement sous la garde de son chien au clair de la lune, Majortes apperçoit deux jeunes cerfs, jape, & se leve aussi-tôt pour les suivre. Edouard se réveille, & voyant son chien à la poursuite de ces deux animaux, il monte promptement à cheval & le suit, dans l'appréhension de le perdre. Les deux cerfs & le chien se jettent dans une caverne; le Prince descend de son cheval, qu'il donne à garder à son Ecuyer, & sans savoir où ce passage peut le conduire,

duire, il est guidé par les aboiemens de Majortes, & parvient à un riche Palais, où il entre sans aucune difficulté; mais à peine a-t-il pénétré dans un superbe sallon, que les deux cerfs reprennent leur forme naturelle, & paroissent aux yeux d'Edouard deux jeunes Damoiseaux: » Noble & vaillant Chevalier, soyez-nous » favorable, dit un d'eux en se jetant à » genoux. Le Ciel vous a destiné pour » être notre libérateur, & celui de notre » sœur Olimbe, ajouta-t-il, en lui mon- » trant une jeune & charmante Damoi- » selle «. Ensuite il lui apprit qu'ils se nommoient Bellageris & Mosderin; qu'ils étoient fils du Soudan de Nicée, tué par son frere Gelon, qui avoit usurpé sa couronne. » Nous aurions, reprit Bel- » lageris, éprouvé le même sort, sans » les soins du bon Enchanteur Osma- » quin, qui nous a cachés dans ce Pa- » lais, & nous a prédit que le brave » Chevalier au chien viendroit dans notre » retraite, & nous rétabliroit sur le trône » de Nicée «.

La gloire de punir un Tyran & d'être le protecteur d'une famille illustre & infortunée, étoit bien capable d'enflammer le courage du Prince d'Angleterre.

Il jura qu'auſſi-tôt qu'il auroit été à Conſtantinople, où des ſoins importans l'appeloient, le perfide Gelon paieroit de ſa vie le crime qu'il avoit commis. Pendant le peu de ſéjour qu'il fit dans ce Palais, il arma Chevaliers les deux fils du Soudan de Nicée. La veille de ſon départ, comme il étoit plongé dans le ſommeil, il ſe crut tranſporté dans la Capitale de l'Empire Grec, & livrant le combat à un formidable lion, tandis qu'une lionne lui faiſoit une large plaie à l'endroit du cœur. Le lendemain il conta ſon rêve aux deux nouveaux Chevaliers, qui lui dirent que l'Enchanteur Oſmaquin leur avoit révélé que leur libérateur, en entrant dans Conſtantinople, recevroit une bleſſure qui ſeroit incurable.

Ces triſtes prédictions ne refroidirent pas la valeur du Prince Anglois : ayant appris que le ſage Oſmaquin avoit eu ſoin de préparer une barque enchantée pour ſon paſſage à Conſtantinople, il fut s'y embarquer avec Bellageris, Moſderin, la Princeſſe Olimbe, l'Écuyer Claudion & le bon chien Majortes, & bientôt ils aborderent ſur les côtes de la Grece. Moſderin & la Princeſſe reſterent dans

la barque enchantée, & Edouard, Bellageris qui ne voulut pas le quitter, Claudion & le chien Majortes prirent la route de Constantinople. En traversant une grande forêt, ils apperçurent plusieurs tentes extrêmement ornées, où on leur dit qu'étoient l'Impératrice Polinarde, ses filles Fléride & Basilie, la Princesse Amandrie, & les Dames de leur suite, tandis que l'Empereur Palmerin chassoit dans la forêt avec son fils Primaleon, les Princes Abenunque, Arnasin, Perenedin, Torques, le vieux Duc de Miscene, Ptolomé Duc de Saxe, & un grand nombre de Chevaliers.

Edouard crut l'instant favorable pour défier publiquement Primaleon, ce qui étoit l'unique objet de son voyage. Pour cet effet, sans attendre le retour de la chasse, il s'avança vers la tente de l'Impératrice; mais ayant jeté les yeux sur la belle & sage Fléride, oubliant qu'il venoit proposer le combat à son frere, pour soutenir la cause d'une autre Dame, il l'adora, & fut tenté de se jeter à ses pieds & de lui faire l'aveu de sa naissante passion. Dans ce moment, les chasseurs arriverent: Edouard revint alors de l'espece de délire où il étoit tombé; il

ſalua reſpectueuſement l'Empereur, & s'adreſſant à Primaleon : » Perrequin de » Duas, lui dit-il, eſt mort ſous vos » coups, je viens le venger, & vous » êtes trop généreux pour refuſer le » combat que je vous propoſe «. En même temps il jeta ſon gant. Primaleon le releva en lançant ſur ce nouvel adverſaire un coup d'œil de mépris, & il ſortit de la tente pour aller prendre ſes armes. Palmerin ne pouvoit concevoir comment la veuve de Perrequin de Duas pouvoit armer tant de Chevaliers pour ſoutenir une cauſe injuſte ; & les Dames frémiſſoient de voir la vie du Prince Primaleon attaquée ſi ſouvent & avec tant d'acharnement. Notre Héros reparut bientôt tout armé, & le combat commença : il dura ſix heures ſans aucun avantage des deux côtés ; mais chaque coup que ſe portoient ces terribles adverſaires, faiſoit trembler Fléride. Dans un mouvement involontaire de frayeur, elle s'élança au milieu des deux rivaux de gloire, & s'adreſſant d'abord au Chevalier au chien, elle le conjura de renoncer à cette querelle. Edouard, à la vue de ſa Dame dans l'état de ſuppliante, ſentit ralentir ſon courage, & baiſſa

non ſeulement ſon épée, mais ſe proſternant à ſes pieds, il l'aſſura de ſa parfaite obéiſſance à ſes volontés. La Princeſſe de Grece, touchée de cette ſoumiſſion, alloit lui en témoigner ſa reconnoiſſance, lorſque Primaleon s'écria: » Sus, ſus, Chevalier, laiſſons-là toutes » ces gracieuſetés, je ne me déſiſte pas » de te donner la mort; défends-toi «. En diſant ces mots, il tombe ſur Edouard, qui ſe contente de parer le coup, & continue à baiſſer la pointe de ſon épée. Palmerin apperçoit cette action déshonorante, il ſe jette entre les deux combattans, & déſarmant ſon fils, il lui dit avec colere: » Indigne fils, peux-tu » attaquer un ennemi qui ne prétend » pas ſe défendre, & dont tu devrois » rechercher l'amitié? Imite plutôt ſa » courtoiſie envers ta ſœur, qu'il ne » connois pas. Ce n'eſt pas par de telles » actions que ton pere a acquis le re- » nom de brave Chevalier. Retire-toi, » ou mon bras punira ta lâcheté. Enſuite s'adreſſant à l'inconnu: Brave » & noble Etranger, lui dit-il, vous êtes » non ſeulement à mes yeux le plus » illuſtre Chevalier, mais encore le plus » courtois, & Palmerin ne déſire que de

» trouver l'occaſion de vous témoigner
» l'eſtime que vous lui avez inſpirée «.

Cette ſévere réprimande remplit de confuſion le fils de Palmerin ; il ſe retira tranſporté de colere, & fut faire panſer les bleſſures que lui avoit faites le Chevalier au chien. Ce dernier prit reſpectueuſement congé de l'Empereur ; & s'arrêtant devant la belle Fléride, il la remercia d'avoir fait ceſſer un combat, qui, depuis qu'il l'avoit vue, lui étoit devenu odieux. Fléride fixa ſur lui les yeux, & le Prince d'Angleterre crut y lire des marques d'intérêt & de bonté.

Edouard rejoignit promptement ſon navire. La Princeſſe de Nicée verſa ſur ſes bleſſures quelques gouttes d'un baume qui ne tarda pas à les guérir ; mais celle que Fléride lui avoit faite au cœur devint incurable, ainſi que l'avoit prédit le ſage Oſmaquin. Ils continuerent leur route, & aborderent près de Montaigne, ville du Royaume de Nicée. Les Princes Moſderin, Bellageris, la jeune Olimbe, Edouard, ſon Ecuyer, & le bon chien Majortes, ſe rendirent ſecrétement dans le Château de Marvin, ſage & preux Chevalier qui étoit reſté fidele aux enfans du Soudan que le traître Gelon

avoit aſſaſſiné. Marvin cacha ces illuſtres amis dans l'endroit le plus reculé de ſon Château. Il raſſembla tous ceux qui chériſſoient encore les légitimes héritiers de leur ancien Souverain, & leur annonça l'arrivée du vaillant Chevalier, qui, ſuivant la prédiction du ſage Oſmaquin, devoit punir Gelon, & rétablir ſes neveux ſur le trône de leur pere.

FIN de la premiere Partie du Roman de Primaleon de Grece.

SECONDE PARTIE

Du Roman de PRIMALEON de Grece.

CETTE seconde Partie de l'Histoire de Primaleon de Grece a été imprimée pour la premiere fois en 1572. Le style du Traducteur Landré nous a paru moins diffus & plus correct que celui qu'a employé Vernassal dans sa Traduction du premier Livre.

A la fin de la premiere Partie de ce Roman, nous avons laissé le Prince d'Angleterre préparer les moyens de rétablir sur le trône de Nicée ses amis Mosderin & Bellageris. Il est nécessaire de se rappeler ici le combat que livra Edouard à Primaleon, assez proche de Constantinople, & qui fut interrompu par les cris & les pleurs de la belle Princesse Fléride. On doit aussi se ressouvenir du ressentiment qu'en marqua le fils de Palmerin : il se fit reconduire au Palais ; & aussi tôt qu'il eut fait panser ses blessures, brûlant du désir de se venger du Chevalier au chien, & de le combattre à outrance, il partit la nuit même, ne prenant pour

compagnon que ſon ſeul nain Riſdene, à qui il défendit expreſſément de déclarer à qui que ce fût ſon nom & ſa naiſſance. Couvert des armes que lui avoit envoyées le Seigneur de l'iſle Cloſe, dont nous avons déjà parlé, il ne craignoit pas d'être reconnu, & comme on ſe reſſouvient que ſur l'écu de ces armes étoit gravée une roche partagée en deux, il ſe fit nommer le *Chevalier de la Roche-fendue*. Le fougueux Primaleon s'éloigna avec vîteſſe de la ville Impériale; mais au milieu de la ſeconde journée, ſes bleſſures, qui ſe rouvrirent, l'obligerent d'entrer dans un Château, & d'y demander l'hoſpitalité. Le Seigneur de cet endroit étoit un vieux & courtois Chevalier, qui, ſans connoître Primaleon, lui fit l'accueil le plus honnête, & s'empreſſa à lui donner tous les ſecours qui pouvoient dépendre de ſes connoiſſances en Médecine.

L'Empereur & l'Impératrice de Grece furent fort affligés du départ du Prince leur fils. Les amis de Primaleon reſſentirent vivement ſa perte, & ſe déterminerent à quitter la Cour de Conſtantinople pour aller à ſa recherche : de ce nombre furent Abenunque de Babylone, Torques de Romate, Tirendos de Miſcene, &

Marinte ſon frere. Ces quatre Chevaliers prirent chacun une route différente; mais aucun d'eux ne rencontra le Prince de Grece, qui achevoit de ſe guérir dans le Château du bon Chevalier qui l'avoit reçu avec tant d'honnêteté. Ce ne fut pas ſans être attendri qu'il quitta ſon généreux hôte, pour pourſuivre le Prince Edouard. En paſſant dans une forêt; il rencontra trois Chevaliers, qui, voyant le nain Riſdene à cheval, le plaiſanterent aſſez groſſiérement. Le nain, peu endurant, leur répliqua de façon à les piquer, & ils prirent tant de mauvaiſe humeur de ſes reparties, qu'ils le menacerent de le tuer. Primaleon, furieux d'entendre maltraiter ſon nain, courut contre ces inſolens la lance baſſe. Du premier coup il en renverſa un mort, & ſe défit du ſecond avec l'épée: le troiſieme, redoutant le ſort de ſes compagnons, prit la fuite. Primaleon le pourſuivit; mais Riſdene fut forcé de s'arrêter ſur le lieu du combat, ſon cheval ne marchant pas avec la même vîteſſe que celui de ſon maître. Par haſard trois autres Chevaliers vinrent à paſſer; ils reconnurent les deux morts pour être leurs couſins: auſſi-tôt ils ſe ſaiſiſſent du nain, pour ſavoir de lui quel étoit l'auteur de

ces meurtres, & n'en ayant pu rien apprendre à force de mauvais traitemens, ils l'emmenerent dans leur Château, & le condamnerent à être pendu & brûlé. Pour cet effet, leurs Domestiques préparerent une haute colonne & un bûcher.

Primaleon n'ayant pu atteindre le troisieme Chevalier, revint à toute bride au lieu du combat. Il cherche Rifdene, & ne le trouvant pas, il l'appelle. Tandis qu'il se désespere de la perte de son nain, & qu'il se promet bien de punir ceux qui l'ont enlevé, un jouvencel se présente à lui, & lui promet de le conduire au lieu où Rifdene est retenu, s'il veut lui accorder un don. L'amitié que Primaleon avoit pour ce petit être étoit si forte, qu'il en auroit accordé trois sans prévoir à quoi cette facilité pourroit l'engager : » Faites-» moi retrouver mon nain, lui dit-il, & » je vous jure que, quelque chose que vous » puissiez me demander, je vous l'octroie-» rai. Vous ne vous repentirez pas de » m'accorder cette faveur, répondit le » jouvencel. Marchons «.

Ils arrivent à un Château, qui étoit la demeure des trois ravisseurs du nain. La colonne fatale étoit déjà élevée, & l'on alloit allumer le funeste bûcher. Le nain

étoit retenu par quelques Domeſtiques, & n'attendoit que le moment de ſon ſupplice. A la vue de Primaleon, il jette un cri de joie : les Domeſtiques s'effraient & abandonnent leur victime ; les trois félons Chevaliers n'ont pas le courage de combattre le Prince de Grece ; ils ſe ſauvent dans leur Château, dont ils ferment les portes ſur eux. Primaleon, furieux de n'avoir pu les atteindre, briſe la colonne, allume le bûcher, & en retire des bûches enflammées qu'il lance de tous côtés contre le Château. Le feu y prend, & notre Chevalier, ſatisfait de s'être vengé auſſi cruellement, s'éloigne avec ſon cher nain & le jouvencel.

La courſe que nos Voyageurs venoient de faire, exigeoit qu'ils donnaſſent quelque repos à leurs chevaux. Ils s'arrêterent aux pieds de quelques arbres touffus ; & comme Primaleon alloit s'aſſeoir, le jouvencel ſe jeta à ſes genoux, & le conjura d'accomplir la promeſſe qu'il lui avoit faite de lui accorder un don : ce don conſiſtoit à le recevoir pour Ecuyer. Primaleon ne s'attendoit pas à cette demande, & il ſe fit un plaiſir de la lui accorder. Notre Chevalier ne pouvoit ſoupçonner que ce gentil jouvencel étoit Purente,

fils du Seigneur de l'ifle Clofe, qui, plein d'affection pour lui, l'avoit envoyé pour le fecourir dans les circonftances dangereufes où il prévoyoit qu'il pourroit fe trouver. Purente à la vérité n'étoit pas Magicien, mais il devinoit l'avenir, & avoit des connoiffances profondes du paffé & du préfent. Pour donner à fon nouveau maître un échantillon de fa fcience, il lui apprit que le Chevalier au chien n'étoit plus en Grece, & que fa deftinée l'avoit conduit dans une partie du monde affez éloignée de Conftantinople. Il lui raconta que l'amour de ce Chevalier pour la belle Gridoine d'Ormedes, étoit la caufe du défi qu'il lui avoit fait. Purente n'oublia pas de lui faire le récit des aventures de Gridoine, & fur-tout de lui parler de l'étonnante beauté de cette Pucelle. Cet éloge fit regretter à Primaleon de s'être attiré involontairement la haine de cette charmante perfonne : il réfolut d'aller lui-même lui porter fa tête, & de fe donner la mort s'il ne pouvoit obtenir fon pardon. En arrivant dans le Duché d'Ormedes, il apprit que le Duc de Clarence, un des Amans de Gridoine, au lieu de chercher à la mériter en tentant de lui apporter la tête du Prince de Grece, pour la forcer

à lui donner la main, ravageoit une partie de ses Etats. Cette réserve du Duc de Clarence étoit bien une preuve de la crainte que lui inspiroit Primaleon. Ce dernier, sous le nom de Chevalier de la Roche-fendue, s'approcha de la ville d'Ormedes, dans le dessein d'offrir ses secours à la Duchesse, mere de Gridoine. Comme il étoit prêt d'y entrer, il fut salué courtoisement par un Chevalier nommé Gibber, Seigneur d'Ormée, qui venoit offrir ses services à la Duchesse, & lui amenoit une Compagnie de Gendarmes. Gibber étoit passionnément amoureux de Gridoine; mais quoiqu'il fût plein de courage, il ne se flattoit pas de l'obtenir, s'il falloit, pour être préféré, lui apporter la tête de Primaleon. Gibber étoit on ne peut pas plus disgracié de la nature. A une figure difforme, il joignoit un corps contrefait & sans force. Ceux qui le voyoient ne pouvoient s'empêcher de s'étonner que, manquant de toutes les qualités nécessaires pour être un bon Chevalier, il eût embrassé cet état. D'ailleurs Gibber étoit d'un excellent caractere; il ne se faisoit point illusion sur sa difformité, il en plaisantoit lui-même, mais il ne souffroit pas patiemment qu'on cherchât

à le tourner en ridicule. Il raconta au Prince de Grece l'amour qu'il avoit pour Gridoine ; il lui fit part des efforts qu'il alloit tenter pour chasser le Duc de Clarence des Etats d'Ormedes : » Ensuite, » ajouta-t-il, j'irai à Constantinople pré- » senter le combat au brave Chevalier » Primaleon ; j'avoue de bonne foi que je » ne prétends pas à l'honneur de le vain- » cre, mais au moins j'aurai prouvé mon » obéissance à ma Dame «.

Cette confidence amusa beaucoup le Prince de Grece, & l'alarma peu. Un pareil rival n'étoit pas dangereux. Il approuva néanmoins le projet de Gibber, & lui dit que dans ce moment Primaleon ne se trouvoit pas à Constantinople. Cette nouvelle ne déplut point à notre Chevalier difforme, qui proposa au Prince de Grece de le suivre à Ormedes : c'est ce que demandoit Primaleon, à qui il parut assez plaisant d'être présenté à sa Maîtresse par un de ses rivaux. Celui-ci, charmé d'avoir pour compagnon un aussi aimable Chevalier, le pria, lorsqu'il verroit Gridoine, de la disposer à être favorable à son amour. Le Prince se chargea volontiers de cet emploi, n'ignorant pas qu'un con-

fident habile fait souvent mieux ses affaires qu'un amant déclaré.

Comme ces nouveaux amis discouroient ensemble, on vit venir de loin une troupe de gens armés, qui se rendoient auprès du Duc de Clarence, sous la conduite du frere de ce Duc de Borse qui avoit été tué par Primaleon. Notre Chevalier proposa à son compagnon d'attaquer brusquement ces ennemis. Gibber fut de cet avis, & ils donnerent avec tant de promptitude & de furie sur ces soldats, que la plupart furent taillés en pieces, & le reste, voyant le Duc tombé mort, prit la fuite. Gibber, dans ce combat, fit preuve d'une valeur au dessus de ses forces. Comme il félicitoit Primaleon de la victoire qu'ils venoient de remporter, & qui lui étoit entiérement due, il apperçut sur son écu l'emblême de la Roche-fendue, & lui en demanda l'explication : » Ce sont les » armes de mon lignage, lui répondit » Primaleon. Vous êtes donc, reprit Gib- » ber, parent de la charmante Gridoine, » car ses aïeux ont toujours porté ces » armes, & le nom de la Roche-fendue « ? Le Prince de Grece rit de cette idée, & la trouvant favorable à son amour, il ne voulut

voulut pas désabuser son compagnon. Elle lui servit beaucoup pour gagner les bonnes graces de la Duchesse, mere de Gridoine, lorsqu'il lui fut présenté par le bon Chevalier Gibber. Cette Dame, sans trop approfondir comment le Prince de Grece pouvoit être son parent, le traita avec une grande distinction : elle reçut Gibber avec les mêmes égards, quoiqu'elle regardât comme le comble de l'extravagance l'amour de ce Chevalier pour sa fille. Elle ne laissa pas de lui permettre d'aller présenter son ami à Gridoine, & leur donna un de ses Ecuyers pour les conduire au Château de la Roche-fendue.

Lorsque nos Chevaliers arriverent, la jeune Duchesse se promenoit dans ses jardins avec son amie Zerphise de Perse, & le lion, dont nous avons parlé, qui ne la quittoit jamais. Aussi-tôt que cet animal apperçut Gibber, il fit d'horribles rugissemens, & voulut se jeter sur lui. Notre Chevalier, qui ne s'attendoit pas à un pareil accueil, & qui ignoroit que Gridoine eût une garde si redoutable, prit promptement la fuite. Primaleon, moins facile à effrayer, tira son épée, & alloit en percer le lion, lorsque cet animal se coucha à ses pieds, lui lécha les mains,

& lui fit les caresses que le chien le plus apprivoisé prodigue ordinairement à son maître. Tous ceux qui étoient présens ne furent pas peu surpris de la subite douceur du lion. Primaleon en fut étonné lui-même, & remettant son épée dans le fourreau, il s'approcha de la belle Gridoine, & lui adressa le compliment le plus agréable & le mieux tourné, mais dont on ne pouvoit conclure qu'il aimât cette charmante personne. Gridoine répondit à notre Chevalier avec les graces & l'affabilité qui lui étoient naturelles. Elle lui dit qu'elle s'estimoit heureuse d'avoir pour parent un aussi redoutable Chevalier, & que puisqu'il se proposoit de prendre sa défense, elle n'avoit plus rien à redouter de ses ennemis. Si Gridoine eut lieu de remarquer la bonne mine, l'esprit & la courtoisie du Prince de Grece, Primaleon, pendant cette conversation, ne cessa d'admirer sa beauté de la jeune Duchesse d'Ormedes. Durant le séjour qu'il fit à la Roche-fendue, il agit avec tant d'adresse & de politique, qu'il parvint à plaire à l'aïeul de Gridoine, & à inspirer de tendres sentimens à sa charmante petite-fille. Ayant appris quelle étoit la naissance de la belle Zerphise,

qu'on sait avoir été envoyée par le Prince Édouard d'Angleterre à la Roche-fendue, il lui proposa secrétement de la conduire à la Cour de Constantinople, ou en Allemagne près de son frere Lecefin. Pour la rassurer sur ce que cette proposition pouvoit avoir d'irrégulier, il lui fit la fausse confidence qu'il étoit Chevalier de l'Empereur Palmerin d'Olive, & compagnon d'armes de Primaleon & de Lecefin de Perse. Zerphise s'ennuyoit de son séjour au Château de la Roche-fendue, & quoiqu'elle fût traitée par Gridoine avec toutes sortes de distinctions, elle aspiroit à se retrouver dans les bras du Roi de Perse, son pere, ou à aller rejoindre le Roi des Indes, son futur époux. Elle promit au Prince de Grece de garder son secret, & accepta le service qu'il se proposoit de lui rendre.

Cependant le Chevalier Gibber, ayant vu rentrer les Dames & Primaleon dans le Château, crut qu'il n'avoit plus rien à craindre du lion; mais le redoutable animal avoit suivi sa Maîtresse, & si-tôt qu'il apperçut Gibber, il s'élança sur lui, & l'auroit étranglé, si Primaleon ne s'y étoit opposé en ordonnant au lion de respecter son ami. Gibber, que Gridoine

plaisanta sur la frayeur qu'il venoit d'avoir, lui répondit assez spirituellement, qu'au moins il lui prouveroit que bientôt, en défendant sa cause, il ne trembleroit pas devant ses ennemis ; & que lorsqu'il les auroit vaincus, il iroit présenter le combat au Prince Primaleon. » Je hais ce Chevalier, lui dit Gridoine, & je désire sa » mort, mais je vous dispense de la poursuivre ; il faut, pour vaincre Primaleon, » joindre la force & l'adresse au courage, » & vous n'avez que de la valeur. N'en » parlons plus «.

Quoique Primaleon ne fût point connu de Gridoine, il ne put entendre ce discours sans une sorte de dépit. » Je ne sais, » lui répondit-il, si votre haine pour le » Prince de Grece n'est pas injuste ; j'en » ignore les motifs, mais je puis vous » assurer que s'il se persuadoit vous avoir » fait quelque offense, sans redouter ceux » qui se proposeroient de lui arracher la » vie pour vous plaire, il viendroit lui-» même vous apporter sa tête «. Gridoine fut piquée d'entendre Primaleon prendre le parti de son ennemi, & il s'en fallut peu qu'elle ne se reprochât l'inclination naissante qu'elle avoit pour ce Chevalier : le Prince de Grece s'apperçut de sa faute,

& pour la réparer, il protesta à la jeune Duchesse d'Ormedes, qu'elle n'auroit besoin que de son bras pour tirer vengeance de Primaleon. Cette promesse calma la colere de Gridoine.

Nos Chevaliers, après avoir fait leurs adieux aux belles recluses du Château de la Roche-fendue, retournerent auprès de la Duchesse d'Ormedes. Les secours que l'on attendoit pour marcher à l'ennemi, étant arrivés, on ne tarda pas à se mettre en route, & bientôt on fut en présence de l'armée du Duc de Clarence. La bataille ne tarda pas à s'engager. Le bon Gibber y acquit la réputation d'un preux; mais quelques-uns remarquerent qu'il ne s'attachoit à combattre que ceux qui étoient déjà blessés, & dont il pouvoit venir aisément à bout. Primaleon y fit des prodiges de valeur, & détermina la victoire à se ranger de son parti; le Duc de Clarence fut tué, & son armée dissipée.

On peut juger de l'accueil que reçurent les vainqueurs lorsqu'ils arriverent à Ormedes; mais ce qui flatta sur-tout le brave Primaleon, ce fut la permission qu'il obtint d'aller faire lui-même à Gridoine le récit de ses succès. Gibber l'accompagna au Château de la Roche-fendue; & comme

la jeune Ducheſſe avoit été avertie de leur arrivée, ce fut en dehors de la forteresſe & ſous des tentes magnifiques qu'elle leur donna audience. Dans l'excès de ſa joie, elle ne put diſſimuler les tendres ſentimens que lui avoit inſpirés le prétendu Chevalier de la Roche-fendue. Si Gibber eut quelque dépit de ſe voir dédaigné, il fut aſſez raiſonnable pour convenir qu'il ne méritoit pas de l'emporter ſur ſon rival. Pendant cette audience, le lion ne ceſſa de fixer ce pauvre Chevalier avec des yeux courroucés; mais tous les ſpectateurs durent être bien ſurpris, lorſqu'ils virent cet animal courir au devant de Purente, l'Ecuyer de Primaleon, qu'il venoit d'appercevoir, ſe dreſſer ſur ſes pieds pour le lécher, & l'accabler de careſſes. On auroit été moins étonné, ſi l'on avoit ſu que c'étoit le jeune Purente qui avoit élevé ce lion, & que c'étoit le Seigneur de l'iſle Cloſe qui l'avoit envoyé pour chaſſer les Amans de la belle Gridoine.

Cependant Primaleon, toujours ſous le nom du Chevalier de la Roche-fendue, oſa faire l'aveu de ſon amour à Gridoine, qui lui permit de prendre le titre de ſon Chevalier: » Apportez à mes pieds la » tête de Primaleon, lui dit cette belle

» mais vindicative Princesse, à ce prix » mon cœur & ma main vous appartien- » dront «. Quelque dure que fût cette condition, le Prince de Grece promit de la remplir, & déclara qu'avant tout il offriroit le combat à tous les Chevaliers qui viendroient à Ormedes pour obtenir de Gridoine la permission d'attaquer les jours de Primaleon. Il eut bientôt occasion de remplir cet engagement. Irmele, Prince de Pouille, Amant de Gridoine, vint assurer la jeune Duchesse que vainement il s'étoit rendu à Constantinople pour combattre Primaleon, mais que pendant le séjour qu'il y avoit fait, ce Chevalier s'étoit tenu caché. Le Prince de Grece ne put entendre cette injure sans entrer dans la plus furieuse colere. » Non Irmele, s'écria-t-il, Primaleon ne » s'est jamais caché; tu en imposes à » l'adorable Gridoine, & pour te prouver » qu'il te craint peu, sache que je suis » Primaleon : je te défie; il faut que la » Dame de nos pensées puisse juger si ton » courage est égal à ton audace & à ton » insolence «. Tous les spectateurs, & Gridoine elle-même, furent bien surpris d'entendre parler ainsi le Chevalier de la Roche-fendue. Le moment de l'in-

fulte fut celui du combat ; Irmele n'en remporta que la honte de s'être mefuré contre notre brave Chevalier, & fans les prieres de Gridoine, il y auroit perdu la vie. Primaleon ne s'apperçut qu'après fa victoire, de l'imprudence qu'il venoit de commettre ; il affura fa belle Maîtreffe que fon idée, en prenant le nom du Prince de Grece, n'avoit été que d'exciter la colere d'Irmele. Gridoine n'approuva point cette prétendue rufe : le nom de Primaleon lui rappeloit les pertes qu'il lui avoit fait éprouver, & elle défendit à fon Chevalier de s'en fervir. Zerphife fut moins crédule, & cet événement redoubla fes foupçons fur la naiffance du Chevalier de la Roche-fendue. Pour Gibber, il ne vit dans l'action de fon ami, qu'un vif défir de punir un infolent Chevalier qui attaquoit indignement la réputation d'un Prince courageux.

N'ayant point d'ennemis à craindre, les deux Ducheffes retournerent à Ormedes ; elles y arriverent en même temps que dès Députés d'Apollonie, qui venoient annoncer à la mere de Gridoine la mort du Roi fon frere, & le défir qu'avoient les fujets de ce Royaume qu'elle vînt leur donner des loix. Ils la fupplierent

de hâter son départ, afin de déconcerter les projets des deux neveux du Prince défunt, nommés Griftan & Grefte, qui s'étoient déjà emparés de plusieurs places, & tentoient de se mettre la couronne sur la tête. Il fut décidé dans un Conseil, que Gridoine & la Duchesse sa mere partiroient, & que le brave Chevalier de la Roche-fendue les accompagneroit. Gibber, quoiqu'à regret, se chargea de veiller à la défense de la ville & du pays d'Ormedes avec la vieille Duchesse.

Laissons ces Dames presser les préparatifs de leur voyage, & interrompons le récit des exploits de Primaleon, pour nous occuper de ceux du brave Edouard d'Angleterre, que nous avons abandonné, lorsqu'il employoit son courage à chasser du trône de Nicée un cruel usurpateur. Il étoit, comme nous avons dit, caché avec ses amis, les Princes Mosderin, Bellageris, & Olimbe leur sœur, dans le Château du Chevalier Marvin. Il en sortit, accompagné de tous ceux qu'on put rassembler à la hâte, & qui étoient restés fideles aux enfans du feu Roi, & les conduisit dans le principal Temple de la ville de Montaigne, où il fit couronner Mosderin. Cette cérémonie ache-

vée, le Prince d'Angleterre mena sa petite armée contre le tyran Gelon, qui s'avançoit avec beaucoup de troupes, pour étouffer, c'est ainsi qu'il s'exprimoit, cette étrange rebellion. Edouard ne lui donna pas le temps d'examiner à quel nombre d'ennemis il avoit affaire, &, de son côté, ne compta pas ceux qu'il alloit combattre; Bellageris & lui pénétrerent au milieu de l'armée de Gelon, en renversant tous les escadrons qui prétendoient s'opposer à leur passage. Le Tyran fut tué, ses Gardes les plus affidés se firent égorger pour le défendre; mais ce qu'il y eut de singulier dans cette bataille, c'est que les soldats de Gelon, au lieu de prendre la fuite, tomberent aux pieds d'Edouard & de Bellageris, en criant: » Vive Mosderin! vive notre » Roi légitime «! Cette seule victoire rétablit le calme dans le Royaume de Nicée, selon la prédiction du sage Osmadin.

Le Prince Edouard n'étant plus utile à ses amis, leur annonça qu'il alloit reprendre la route de Constantinople, où le rappeloit son amour pour la belle Fléride, à qui cependant il n'avoit pas encore eu le bonheur de faire agréer son

hommage : mais la jeune Princesse Olimbe le rassura sur ses inquiétudes à ce sujet, car le sage Osmaquin lui avoit révélé tout ce qui concernoit les destinées du Prince Anglois. » Votre tendresse, lui » dit cette charmante personne, sera » couronnée par le succès. Prenez cette » coupe, destinée à la belle Fléride ; » je ne vous l'offre que comme une » foible marque de ma reconnoissance : » elle a la propriété d'augmenter l'amour » de ceux qui y boivent. Cette cassette, » ajouta-t-elle, est remplie de bijoux » précieux, qui vous feront utiles lors- » que vous serez arrivé à Constantinople. » Ne craignez pas d'épuiser ce trésor ; » pour le renouveler, il suffira de me » renvoyer mon Ecuyer Zaydel, que je » vous conseille de prendre à votre suite. » Laissez dans Montaigne votre cher » Clodion, & votre bon chien Majortes ; » ne gardez de votre brillante armure, » que l'épée merveilleuse qui détruit les » enchantemens ; & soyez certain que » dans les circonstances dangereuses, » le sage Osmaquin ne vous refusera pas » ses secours «.

Un vaisseau étoit prêt au port de Montaigne ; il s'y rendit, après avoir fait ses

remercîmens à Olimbe & avoir embraſſé tendrement le Roi de Nicée ; mais Bellageris ne voulut pas abſolument ſe ſéparer de ſon ami, & il s'embarqua avec lui. Clodion ne vit pas partir Edouard ſans douleur, & Zaydel ſuivit avec joie ſon nouveau Maître.

Après une navigation aſſez pénible, nos deux Chevaliers jeterent l'ancre dans le port de Saint-George, ſitué fort près de Conſtantinople. Comme Edouard avoit intérêt à n'être point reconnu en entrant dans cette grande ville, il conjura Bellageris de ne pas ſortir du navire, qu'il n'eût de ſes nouvelles. Enſuite, quittant ſes armes, quoiqu'unies & ſans deviſe, il ſe révêtit, ainſi que ſon Ecuyer Zaydel, d'habits ordinaires, & fut ſe loger dans une hôtellerie d'un des fauxbourgs de cette capitale de l'Empire Grec. L'impatience du Prince d'Angleterre ne lui permit pas de différer à parcourir les dehors du Palais qui renfermoit ſa chere Fléride. Cette Princeſſe, depuis le départ de ſon frere Primaleon, vivoit fort retirée ; & l'Empereur ſon pere, pour lui procurer le plaiſir de la promenade ſans être obligée de deſcendre dans le grand jardin du Palais, lui en avoit abandonné

un qui donnoit précisément sous les fenêtres de son appartement, & où elle jouissoit du frais avec les Dames de sa suite, sans être apperçue, ni interrompue dans ses rêveries.

Un jour qu'Edouard, pensant aux moyens de voir sa chere Fléride, s'étoit arrêté à une petite porte de ce jardin, il vit arriver le Jardinier qui revenoit de la ville : aussi-tôt il prend son parti, aborde le bon homme, & forgeant une histoire, moins raisonnable que racontée avec le ton de la vérité, il parvint à lui persuader que dans le jardin qu'il cultive on a caché un riche trésor. » Si vous voulez, lui dit-il, me faire » passer pour votre fils, sous le nom de » Julien, je m'offre de découvrir ce tré- » sor, & je m'engage à vous en abandon- » ner la plus grande partie «. L'avare Jardinier, flatté de cette promesse, consent à tout sans plus mûr examen ; il présente le faux Julien à sa femme, qui, à son tour, éblouie par cette magnifique promesse, s'engage à garder le secret, & à traiter Edouard comme son propre fils. Dès le jour même, le Prince d'Angleterre visite toute l'étendue de ce vaste jardin, non pour trouver le lieu qui

recele un trésor qui n'existe point, mais dans l'espérance de rencontrer sa chere Fléride. Cependant, pour s'assurer la confiance du Jardinier & de sa femme, il retourne sur le soir à leur cabane, & leur remet quelque bijoux, dont au hasard il avoit chargé ses poches. La joie de ces bonnes gens fut extrême à la vue de ce premier présent; ils embrasserent mille fois leur fils supposé, & le conjurerent de continuer ses recherches.

Le lendemain matin, le faux Julien se rendit à l'hôtellerie où il avoit laissé l'Ecuyer Zaydel, & il lui ordonna de retourner au Royaume de Nicée, & d'instruire Olimbe de son aventure, & du besoin qu'il prévoyoit encore avoir de nouveaux secours en bijoux. L'Ecuyer exécuta promptement la commission de son Maître, à qui il rapporta une cassetre remplie de beaucoup de richesses; & Olimbe lui remit pour Edouard une armure blanche, superbement travaillée, & ornée de pierres précieuses, avec un destrier tout blanc. Il ramena avec lui le bon Ecuyer Clodion, & le fidele chien Majortes. Tous ces présens furent laissés entre les mains de Bellageris, qui manda à son ami, qu'il se tenoit prêt

à l'aller trouver, s'il avoit beſoin de lui.

Avec ce nouveau ſecours, le Prince d'Angleterre redoubla de libéralité envers ſes hôtes; ce qui lui fit obtenir l'avantage d'être préſenté à la belle Fléride, comme il le déſiroit. Il parut ſi interdit à la vue de cette Princeſſe, que les Damoiſelles de Fléride, prenant ſa ſurpriſe pour de la ſtupidité, ne ceſſerent de ſe divertir à ſes dépens, ſurtout la gentille Artade de Saxe, fille de Ptolomé & de Brionelle, qui étoit autant amie de Fléride, que Brionelle l'avoit été de l'Impératrice Polinarde. Mais bientôt le faux Julien, reprenant ſon aſſurance, dit à ces Damoiſelles, & même à la Princeſſe, des choſes ſi flatteuſes & ſi ſpirituelles, qu'à leur tour elles furent étonnées. Fléride prit aiſément goût à la converſation du jeune Jardinier, & ſitôt qu'elle deſcendoit dans ſon jardin, elle le faiſoit appeler. Edouard s'enivroit d'amour & de plaiſir dans ces entretiens, mais il aſpiroit à un plus grand bonheur: pour y parvenir, il montra à ſes hôtes la magnifique coupe dont nous avons parlé, & leur dit le deſſein qu'il avoit de la préſenter à la Princeſſe: ils trouverent l'idée admirable; & un ſoir

que Fléride, fatiguée de la chaleur, se reposoit sur le bord d'une fontaine, la Jardiniere, suivie de son fils supposé, s'approcha d'elle, & lui offrit cette coupe remplie d'eau. La Princesse, surprise de la beauté de ce bijou, lui demanda de qui elle tenoit un vase digne d'orner le trésor d'un grand Prince. Edouard se hâta de répondre : » C'est, lui dit il, un prix » que j'ai gagné à la lutte, lorsque je » voyageois en Afrique ; & se jetant à » ses genoux, je me trouverois heureux, » ajouta-t-il, si vous daigniez l'accepter «. Fléride avoit déjà vidé la dangereuse coupe, & le breuvage commençoit à faire son effet. Un trouble inconnu l'agita, sa poitrine ne respira plus qu'à peine, son cœur palpita, & ses yeux se mouillerent de douces larmes; elle laissa tomber sur le Jardinier des regards si passionnés, qu'il en conçut les plus flatteuses espérances.

Ce ne fut qu'à regret, & parce que la nuit approchoit, que la Princesse se crut, par décence, obligée de rentrer dans son appartement ; mais aussi-tôt qu'elle y fut, réfléchissant sur ce qui venoit de se passer, elle se livra à la douleur, lorsqu'elle reconnut que ce qui l'agitoit, étoit

étoit de l'amour pour un Jardinier. Pendant ce combat intérieur qu'elle éprouvoit, elle tenoit toujours les yeux fixés sur cette fatale coupe, & plusieurs fois elle la remplit & la vida, sans prévoir que l'eau qu'elle y versoit, loin de tempérer la chaleur qu'elle ressentoit, n'étoit propre qu'à l'augmenter. Plusieurs jours se passerent sans que Fléride osât descendre au jardin, & ce temps parut des siecles à l'amoureux Edouard, qui ne cessa toutes les nuits de se promener sous les fenêtres de la Princesse. Un soir que Fléride & Artade prenoient le frais sur un balcon, elles entrevirent le faux Julien, & l'entendirent pousser des soupirs, & même proférer quelques paroles. Elles prêtent attentivement l'oreille. » Quel est mon » malheur, & combien la fortune m'est » cruelle, disoit Edouard! je cesse de » remplir les nobles devoirs de la Che» valerie; j'oublie tout ce que je dois à » mon illustre naissance; je m'avilis jus» qu'à faire le métier de Jardinier; & » pour qui? pour Fléride, pour une cruelle » & indifférente Princesse que j'adore, » & qui sans doute me méprise. Amour, » que tu traites rigoureusement ceux qui » te rendent hommage « ! Le nom de

Fléride prononcé plusieurs fois, instruisit la Princesse & sa Confidente du secret de l'amoureux Jardinier : pour être entiérement au fait de cette aventure, il ne leur manquoit plus que d'être informées de son rang & de son vrai nom. Cette premiere découverte soulagea beaucoup Fléride, elle ne craignit plus d'avouer à Artade sa tendresse pour le bel Inconnu. Artade avoit appris de sa mere Brionelle, à ne point contredire les tendres sentimens de sa jeune amie. Elle lui avoua qu'elle regardoit l'amour comme un besoin du cœur, & elle ne lui cacha point, que, dès le premier moment, elle avoit eu des soupçons sur l'aimable Julien. » Nous viendrons à bout d'éclaircir ces doutes, » ajouta-t-elle ; continuons à ne lui témoigner aucun soupçon «.

Le faux Julien continuant d'être discret, respectueux & modeste, eut encore pendant quelques jours l'avantage d'être de tous les innocens amusemens de Fléride, qui se plaisoit à l'entendre jouer de plusieurs instrumens, & chanter des Chansons galantes, dont le véritable sens n'échappoit plus à sa pénétration. En voici une qu'elle eut peu de peine à interpréter, d'après ce qu'elle avoit surpris de son secret.

CHANSON.

COMBATTRE pour l'honneur des Belles,
Par-tout soutenir leurs querelles,
Et se couronner de laurier;
C'est la gloire du Chevalier.
D'une main tremblante & discrette
Présenter bouquet & fleurette,
C'est le bonheur du Jardinier.

Dans les tournois & dans la guerre
Couvert d'une noble poussiere,
De Mars être l'émule altier,
C'est la gloire du Chevalier :
Mais au fond d'un riant bocage
Offrir un délicat hommage,
Cultiver œillet & rosier,
C'est le bonheur du Jardinier.

Pour venger les moindres injures,
Recevoir de grandes blessures,
Tel est le glorieux métier
Et le profit du Chevalier.
A la beauté toujours fidele,
Sans cesse travailler pour elle,
C'est l'emploi doux & journalier
D'un tendre & galant Jardinier.

Sous l'habit de Jardinier, oubliant l'univers, Edouard se croyoit heureux, pourvu que chaque jour il jouît de la vue de sa belle Princesse. Une aventure arrivée

à la Cour de Palmerin avança le bonheur qu'il désiroit ardemment, & que sa timidité éloignoit sans cesse.

Un jour que l'Empereur Palmerin tenoit Cour pléniere, on vit arriver un homme sauvage couvert de longs poils, monté sur un animal qui tenoit du lion, du tigre & du cerf. Cette espece de monstre dit qu'il s'appeloit Camilote, & qu'il habitoit des montagnes arides & escarpées situées aux extrémités de la Grece. Il accompagnoit une Princesse nommée Maimonde, fille du Roi de ces montagnes. Les riches habits que portoit cette Damoiselle faisoient d'autant plus ressortir son extrême laideur, & sa tête nue & chargée de cheveux noirs hérissés, contrastoit avec l'éclat d'une couronne des plus belles roses, qui avoient la rare qualité de conserver pendant sept ans une fraîcheur égale. Ce couple extraordinaire salua honnêtement Palmerin, & Camilote lui demanda la faveur d'être armé Chevalier de sa main. » Aussi-tôt que » j'aurai reçu cet honneur, dit-il, je pro» poserai à vos Chevaliers de joûter contre » moi. Je suis éperdument épris, ajouta» t-il, de la beauté de la divine Mai» monde que vous voyez, & je suis prêt

» à soutenir que ses attraits l'emportent
» autant sur ceux que possèdent toutes
» les Dames de votre Cour, que l'écla-
» tante couleur de ces roses est préférable
» à celles qui naissent & meurent en un
» jour dans vos jardins. La couronne que
» porte l'incomparable Maimonde sera le
» prix du vainqueur «. Ce discours excita un éclat de rire dans toute l'assemblée. Palmerin, qui n'étoit pas ennemi de la plaisanterie, assura Camilote que la beauté de l'Impératrice Polinarde son épouse n'avoit jamais été capable d'exciter une passion aussi forte ; les Dames s'écrierent qu'il falloit la retenir à la Cour ; & Fléride ajouta en souriant, que si Maimonde consentoit d'y demeurer, Constantinople pourroit se vanter de posséder la Reine des Graces. Ces traits piquans mirent en fureur la fille du Roi des montagnes ; & Camilote prenant sa défense, dit à Fléride : » Damoiselle, la beauté que vous
» possédez est effacée par votre discour-
» toisie ; Maimonde est incomparable à
» mes yeux, puisque je l'adore ; & nous
» verrons tantôt si vos Chevaliers sont
» assez hardis pour venir disputer la guir-
» lande à l'amoureux Camilote «. Fléride fut si effrayée du regard que ce monstre

lui lança en disant ces mots, qu'elle & ses Damoiselles prirent la fuite ; ce qui amusa beaucoup l'Empereur. » Si vous » causez autant de terreur à mes Cheva- » liers, dit-il à Camilote, que viennent » d'en éprouver ces Pucelles, certaine- » ment la guirlande merveilleuse restera à » la belle Maimonde «. Il donna ensuite l'accolade à cet étrange Damoisel, & son Amante lui ceignit l'épée.

Le lieu étant préparé pour les lices, le nouveau Chevalier fit dresser tout auprès de superbes tentes, & attendit impatiemment le signal du combat. Pendant ce temps, Fléride s'étoit retirée dans son jardin ; & ayant fait appeler le faux Julien, elle lui raconta tout ce qui venoit de se passer à la Cour, & la frayeur que lui avoit faite l'habitant des montagnes escarpées. Edouard, qui ne cherchoit que l'occasion de se signaler aux yeux de sa Dame, lui jura qu'elle auroit la belle guirlande. » Il est temps de se déclarer, Ma- » dame, lui dit-il ; fils d'un puissant Roi, » je puis aspirer à votre main ; en atten- » dant que je me fasse mieux connoître, » daignez m'accepter pour votre Cheva- » lier «. Fléride baissa modestement les yeux, elle lui tendit la main, qu'il baisa

avec respect, & courut exécuter le projet qu'il venoit de concevoir.

Peu d'heures suffirent au Prince d'Angleterre pour avertir Bellageris de ce qui se passoit à Constantinople, & pour se faire apporter les armes blanches que lui avoit envoyées la belle Olimbe. Son ami lui amena en même temps le beau destrier blanc dont nous avons parlé. Il s'arma avec promptitude, monta à cheval, & se trouva bientôt à la barriere. Camilote venoit de faire des prodiges; tous les Chevaliers Grecs qui s'étoient présentés pour le combattre avoient été renversés. Il jouissoit insolemment de son triomphe, & se préparoit à partir avec sa Dame Maimonde, lorsqu'ils furent arrêtés par Edouard. » Retardez votre départ, leur » dit-il; valeureux Chevalier, votre vic- » toire n'est pas encore certaine; & vous, » belle Dame, ne nous ravissez pas cette » merveilleuse guirlande qui va devenir » le prix de la valeur «. Camilote regarda avec mépris ce nouvel adversaire. » J'at- » taque toujours, lui répondit-il, & n'ai » jamais besoin de me défendre; tenez- » vous sur vos gardes. C'est corps à corps » que je prétends vous combattre, reprit » le Prince d'Angleterre; quittez votre

» ridicule monture « ; & à l'instant lui-même il met pied à terre. Notre Chevalier soupçonnoit avec raison que les chevaux des premiers combattans avoient été effrayés à l'aspect de l'horrible bête que montoit Camilote. Nos deux champions s'attaquerent avec furie, & dix fois Fléride, qui avoit reconnu son cher Julien, eut lieu de trembler pour sa vie ; mais enfin la victoire se déclara pour lui. Du tranchant de son glaive il eut l'adresse & le bonheur de couper le bras droit de son adversaire ; & sautant sur lui à l'instant, il lui sépara la tête du corps. Pour achever son triomphe, il falloit enlever la couronne de roses à l'horrible Maimonde ; mais ayant vu tomber son défenseur, elle avoit pris la fuite.

Sans être retenu par les cris de joie & les applaudissemens de toute la Cour, & sur-tout de Fléride, le faux Jardinier remonte sur son destrier blanc, & suivi de son ami Bellageris & de son Ecuyer Zaidel, qui avoient été témoins de sa victoire, il poursuit la Dame à la guirlande. Près d'être arrêtée, elle implore les secours de deux Chevaliers qu'elle rencontre contre un insolent qui veut lui faire violence. L'extrême laideur de Maimonde

auroit dû persuader ces inconnus de la fausseté de l'accusation de cette Dame ; mais fideles aux loix de la Chevalerie, ils n'examinerent pas la nature de l'insulte, & forcerent Edouard à se défendre. Le Prince d'Angleterre, furieux de l'obstacle qu'on lui oppose, successivement renverse ses adversaires, & n'est point arrêté par deux autres Chevaliers qui prétendent lui fermer le passage, & qui sont traités comme les premiers. Pendant ce dernier combat, Bellageris, qui se trouvoit sans armes & n'avoit point perdu Maimonde de vue, la joint, la saisit, lutte contre elle, & lui arrache sa couronne de roses, qu'il va présenter au Prince d'Angleterre. Edouard, devenu possesseur de cette guirlande merveilleuse, s'inquiete peu de ce que va devenir la fille du Roi des montagnes. Il embrasse son ami, & se rend tout de suite à Constantinople.

Les Chevaliers qu'Edouard venoit d'abattre, étoient Palmendos de Thessalie, Abenunque de Babylone, Tirendos de Miscene, & Pernedin de Pere : ils y raconterent leur aventure à l'Empereur Palmerin, qui s'en réjouit beaucoup. Fléride dissimula publiquement sa joie ; mais

elle la fit éclater aux yeux de sa fidelle Artade, & ne lui cacha pas le dessein qu'elle avoit de découvrir au Prince d'Angleterre l'impression qu'il avoit faite sur son cœur.

Edouard ne tarda pas à paroître, tenant en main la belle couronne ; il la déposa aux pieds de l'Empereur, qui voulut que le vainqueur en couronnât lui-même la charmante Fléride. S'il eût été possible d'ajouter de nouvelles graces à la beauté de cette Princesse, elle auroit été embellie par ce présent, qui au moins lui procura le rare avantage de lui conserver long-temps ses charmes dans le même état de fraîcheur. Le Prince d'Angleterre, pendant cette galante cérémonie, n'avoit pas levé la visiere de son casque ; il alloit se retirer dans la cabane du Jardinier de Fléride, lorsque le Comte de Burse, un des Amans de Gridoine, parut devant l'Empereur, & lui demanda la liberté de combattre Primaleon. Ayant appris qu'il étoit absent, il se répandit contre lui en propos si injurieux, qu'Edouard, ne pouvant souffrir l'offense faite au frere de sa Dame, défia le Comte, qui, l'ayant accepté, reçut la mort dans ce combat. Ce nouveau service rendu à

la famille de l'Empereur, redoubla la curiosité de ce Prince : il pria Edouard avec instance de demeurer à sa Cour, & de lui apprendre son nom. Le Prince d'Angleterre refusa poliment de satisfaire Palmerin, & retourna au port Saint-George, pour y faire panser ses blessures. Ce fut Olimbe qui se chargea de ce soin ; & lorsqu'il fut en état de se rendre auprès de la charmante Fléride, elle lui donna un riche anneau pour cette Princesse.

Fléride attendoit avec impatience le retour de son cher Jardinier, & désiroit lui témoigner toute sa reconnoissance : Edouard étoit aussi empressé de la voir ; mais pour faire réussir le dessein qu'il avoit, il crut devoir lui faire demander un entretien secret pour la nuit suivante. La Jardiniere se chargea de ce message. L'entrevue fut acceptée. Le Prince d'Angleterre s'y rendit, revêtu de riches habits, & portant un manteau royal ; la belle Fléride n'avoit sur sa tête que la merveilleuse couronne de Maimonde. La belle Princesse, d'un moment à l'autre, devenant plus tendre, Edouard en profita pour lui mettre au doigt l'anneau d'O-

limbe, comme un gage de ſon amour & de ſa fidélité.

Le Romancier que nous ſuivons pas à pas, nous oblige d'abandonner ces Amans, pour nous occuper des aventures des Chevaliers, qui étoient à la recherche de Primaleon, que nous avons laiſſé à Ormedes fort amoureux de la belle Gridoine. Les faits que nous ſerons dans le cas de rapporter, nous rameneront naturellement à la ſuite de l'Hiſtoire du fils de Palmerin d'Olive.

Torques, Prince de Romate, parcouroit depuis quelque temps différentes contrées, & n'avoit encore pu rencontrer ſon ami Primaleon. Par-tout où il trouvoit de la gloire à acquérir, en ſoutenant la cauſe des veuves & des Pucelles, il rempliſſoit les devoirs d'un preux Chevalier; ſouvent même la ſeule prétention à l'honneur du pas lui faiſoit propoſer ou accepter le combat. Ce fut le ſujet du défi qu'il fit à deux Chevaliers inconnus, qu'il rencontra en entrant en Allemagne. Heureuſement le combat n'eut pas lieu, car c'étoient ſes couſins Riſaran & Leceſin, qui le reconnurent à la voix, & qui baiſſerent auſſi-tôt leurs lances. Ces trois amis s'em-

brasserent tendrement, & Rifaran conduisit Torques à la Cour de Trineus, Empereur d'Allemagne, pere de Triol, & oncle de Lecefin. Ce bon Prince combla de caresses le Prince de Romate. Celui-ci suivoit encore la Religion des Persans, & reprocha assez amérement à son cousin Lecefin, d'avoit abandonné le culte de ses peres. Lecefin, pour s'excuser, fit voir à son ami la belle Princesse Bellerise, & l'obligea de convenir qu'on ne pouvoit trop faire pour mériter ses bonnes graces; il l'engagea à se lier d'amitié avec Verno, frere de cette Princesse, & fils de Trineus & d'Agriole.

Pendant le séjour que Torques fit à la Cour d'Allemagne, il entendit raconter les prouesses du fameux Chevalier de la Roche-fendue, & se rappela que Primaleon portoit sur son écu une pareille devise: il soupçonna avec raison que son ami pouvoit bien s'être caché sous ce nom, & forma le dessein de passer dans le Duché d'Ormedes pour s'en éclaircir; mais son départ fut retardé par une expédition que l'Empereur projetoit pour aller au secours de la veuve du Duc de Bourgogne, attaquée par Tranquée, Prince de Milan, qui vouloit ravir à la jeune Vicede

l'héritage du Duc ſon pere. Tranquée étoit déjà maître de la ville de Ture, dont le Romancier fait un port de mer conſidérable, quoiqu'il n'y en ait jamais eu en Bourgogne ; mais peut-être entend-il le cercle de Bourgogne, dont, de ſon temps, les Provinces des Pays-Bas faiſoient partie. Vicede étoit dans cette ville, qu'un perfide Gouverneur avoit livrée au Prince de Milan ; c'étoit pour arracher cette jeune perſonne à ſes perſécuteurs, que Trineus avoit équipé une flotte, dont il donna la conduite aux trois Princes dont nous venons de parler.

Lorſque l'armée fut débarquée, elle ſe diviſa en trois corps ; Torques fut chargé d'inveſtir la ville de Ture par mer, & Lecefin, d'en former le ſiége du côté de la terre ; pour Triol, il fut prendre poſte vis-à-vis du camp des Milanois, & ſe prépara à leur livrer bataille. Elle fut ſanglante & funeſte à l'ennemi, qui ſe vit dans la néceſſité d'abandonner la Bourgogne. Mais il reſtoit encore Ture à conquérir, & les Princes ſe réunirent pour en commencer l'attaque dans les formes.

Pendant ce temps, les Ducheſſes d'Ormedes & Primaleon, toujours ſous le nom

du Chevalier de la Roche-fendue, se préparoient à passer dans le Royaume d'Apollonie, dont la souveraineté étoit disputée à ces Dames par les deux neveux du feu Roi. Le projet de Primaleon étoit d'enlever Gridoine, & de la conduire à Constantinople, où il espéroit trouver le moyen de se faire pardonner la supercherie qu'il avoit employée pour se faire aimer de cette Princesse. Il fit l'aveu de ses desseins à Zerphise de Perse, qui ménagea si bien cette affaire, que, sous prétexte de poursuivre la vengeance que par les mains du Chevalier de la Roche-fendue elle vouloit tirer de Primaleon, Gridoine consentit à suivre en Grece son amie & son Amant, aussi-tôt qu'elle se verroit tranquille sur le trône d'Apollonie.

Tout concourut à la réussite de cette entreprise ; les vents favorisoient la flotte d'Ormedes, les peuples reçurent leur Reine avec transport, & dès le jour même elle prit possession du gouvernement de l'Etat. Primaleon, nommé Général de l'armée, partit aussi-tôt pour livrer bataille aux Usurpateurs Gristan & Greste, les rencontra, & les défit complétement. Gristan fut tué dans cette sanglante journée : on poursuivit Greste son frere, qui, pour

échapper à ceux qui le cherchoient, fit répandre le bruit de sa mort ; mais peu de temps après, il reparut sur les côtes d'Apollonie avec une petite escadre de corsaires. Primaleon en ayant été informé, fit armer plusieurs vaisseaux, & fit force de voiles pour le joindre ; mais les vents le contrarierent, & devinrent ensuite si violens, qu'il fut jeté dans la mer de Bourgogne, assez proche de la ville de Ture.

Etant descendu à terre, notre Héros fut informé que les Chevaliers, qui en faisoient le siége, étoient Rifaran, Lecefin, & Torques ses amis & braves compagnons d'armes. Il se joignit à eux, & bientôt la ville fut obligée de se rendre. La Duchesse de Bourgogne y retrouva sa fille Vicede, & la disposa à recevoir pour époux le valeureux Rifaran, afin de s'acquitter, autant qu'il étoit en elle, du service que ce Prince venoit de lui rendre. Les troubles de Bourgogne étant ainsi calmés, Primaleon prit congé de ses amis, à qui, sous le sceau du secret, il confia ses aventures avec Gridoine, & remonta sur ses vaisseaux avec Torques de Romate, qui voulut absolument le suivre.

Pour ne rien omettre de tout ce qui nous

nous paroît nécessaire pour l'intelligence de cette Histoire, disons que Risaran, du consentement de l'Empereur Trineus son pere, épousa la jeune Vicede, & fut reconnu Duc de Bourgogne, & que Lecefin donna la main à Bellerise, fille de l'Empereur, qui le fit Prince de Malor. Ce dernier crut ne pas faire une grande infidélité à son ami Primaleon, en instruisant Trineus que le fameux Chevalier de la Roche-fendue n'étoit autre que son courageux neveu : l'Empereur fut enchanté de cette nouvelle, & envoya aussi-tôt un Ambassadeur à l'Empereur Palmerin d'Olive pour lui en faire part, en lui recommandant de la tenir secrete.

Cependant Primaleon & Torques se virent forcés, par une furieuse tempête, de se réfugier dans le port d'une petite isle, appelée Cantare, où régnoit le Géant Gastarne, qui passoit pour être d'une force extraordinaire. Ce Roi barbare ne souffroit aucuns Etrangers dans son isle sans les avoir combattus, & il étoit bien sûr de les vaincre. Il ne devoit le trône dont il se trouvoit en possession, qu'à la méchanceté du pere de sa femme, fameux Magicien, qui avoit enchanté dans un Palais la Souveraine légitime de l'isle avec

ſa fille. En mourant, ce méchant homme avoit recommandé à ſon gendre de défendre ſur-tout ce Palais. Gaſtarne n'avoit pas négligé cet avis; lorſqu'il livroit le combat à un Etranger, c'étoit toujours dans la cour du Palais, & s'il ſe voyoit en danger de ſuccomber, il attiroit ſon adverſaire dans une ſalle où il fuyoit, & le charme agiſſoit auſſi-tôt ſur l'Etranger, qui s'y trouvoit enchanté.

Primaleon ignoroit toutes ces particularités; on lui apprit ſeulement que pour entrer dans l'iſle, il falloit combattre le Géant Gaſtarne. Avant d'y deſcendre, il lui fit demander ſûreté, & laiſſant ſon ami Torques, ſon Ecuyer Purente, & ſon nain Riſdene ſur ſes vaiſſeaux, il fut tenter cette aventure. Le Géant l'attendoit à la porte du Palais enchanté, &, ſuivant ſa coutume, il l'invita à entrer dans la cour. Alors ils commencerent un combat, qui fut long-temps périlleux pour l'un & pour l'autre. Plus le Géant déployoit ſes forces pour ſe défendre, plus Primaleon épuiſoit toutes les reſſources du courage & de l'adreſſe pour le vaincre. Gaſtarne alloit enfin ſuccomber, s'il n'eût employé ſa derniere ruſe: il prend la fuite & paſſe dans la ſalle enchantée; le Prince de

Grece l'y ſuit, & à peine y a-t-il poſé le pied, qu'une tendre langueur s'empare de ſes ſens, ſes armes lui tombent des mains, il oublie ſon combat, & tout ce qu'il a fait pour mériter ſa Dame Gridoine, & ſe rend dans les ſuperbes jardins du Palais, où il trouve les Dames enchantées, qui lui font l'accueil le plus gracieux.

Tandis que notre Chevalier ſe livre à l'indolence dans cette ſolitude, Torques & les Chevaliers d'Apollonie s'affligent de ſon abſence à bord des vaiſſeaux. L'Ecuyer Purente, qui, comme nous l'avons annoncé, avoit le don de connoître le paſſé & l'avenir, les conſola en les aſſurant que Primalcon n'étoit qu'enchanté, & que bientôt il devroit ſa liberté à un fameux Chevalier. Un des Officiers de la Reine Gridoine feignit de n'en rien croire; il partit ſecrétement, & fut annoncer à ſa Maîtreſſe que le Chevalier de la Rochefendue venoit d'expirer ſous les coups du géant Gaſtarne. Gridoine fut déſeſpérée, & ſi elle n'eût été raſſurée par une viſite que lui rendit le Seigneur de l'iſle Cloſe, elle ſe ſeroit donné la mort. Ce Sage lui proteſta que ſon Amant vivoit; mais il lui prédit en même temps qu'avant d'être heureux l'un & l'autre,

ils passeroient encore par bien des épreuves. Avant que cette prédiction s'éclaircisse, retournons auprès d'Edouard & de Fléride.

Ces deux Amans jouissoient du bonheur de s'aimer & de se voir sans contrainte, lorsqu'une Damoiselle étrangere arriva à Constantinople, & vint troubler cette félicité. Cette Pucelle portoit à la main un miroir d'acier, orné de pierres précieuses. Cette glace avoit perdu de merveilleuses propriétés. D'abord, elle avoit montré aux Amans fideles l'objet qu'ils aimoient avec un visage riant, & les infideles n'y voyoient ces objets que défigurés & paroissant respirer la vengeance. Depuis, ce miroir magique étoit devenu absolument noir. La Damoiselle proposa aux Chevaliers de la Cour de Palmerin, de lui rendre sa premiere clarté. Tous tenterent inutilement cette aventure; le miroir conserva sa noirceur. Edouard ayant entendu parler de cette épreuve, voulut faire l'essai de la glace; il fut chercher son ami Bellageris au port S. Georges, & tous deux, avec des armures pareilles, revinrent à Constantinople, où le Prince d'Angleterre éprouva le merveilleux miroir, qui devint aussi-tôt clair & lumineux. A cette marque, la Damoiselle

étrangere reconnut le Chevalier à qui elle devoit demander un don, qu'Edouard lui accorda sans trop réfléchir : ce don étoit de suivre la Pucelle. Il partit avec elle, après avoir présenté le miroir à Fléride, & s'être en particulier montré à visage découvert devant l'Empereur, qui crut remarquer dans ses traits quelque ressemblance avec ceux de la belle Agriole d'Angleterre, Impératrice d'Allemagne.

Edouard, Bellageris, & l'Ecuyer Zaydel, s'étant embarqués avec la Damoiselle étrangere, aborderent bientôt à l'isle de Cantare, où se trouvoient Torques & les Chevaliers d'Apollonie : il apprit d'eux l'enchantement du brave Chevalier de la Roche-fendue, qu'il ne fit connoître que sous ce nom. » Il » finira, leur dit Edouard, ou j'y » périrai «. Il défie le Géant Gastarne; le combat s'engage dans la cour du Palais enchanté ; le Géant se bat en retraite ; Edouard le suit : mais le charme ne peut agir sur ce Prince, dont l'épée a la vertu de détruire les enchantemens; le Géant est renversé sans connoissance, & Edouard dédaigne de lui arracher la vie, il aime mieux voler aux secours du Chevalier enchanté. Il le rencontre dans

les jardins, & le touche de son épée. Dans le moment le charme n'a plus de pouvoir sur notre Héros, qui, toujours la main sur le glaive de son libérateur, le suit jusqu'aux bords de la mer, où Torques & Bellageris les attendoient. Cependant Edouard ne prétend pas laisser sans secours des malheureux qu'il peut délivrer; il retourne au Palais enchanté, & en tire, par le même moyen, les Souveraines de l'isle, & ordonne au Géant Gastarne, qui étoit revenu de son évanouissement, de leur restituer leur domaine, & d'aller à Constantinople saluer l'Empereur de sa part. On peut bien juger de la reconnoissance que Primaleon témoigna à son libérateur; il ne craignit point de lui apprendre son rang, son nom, & son amour pour la belle Gridoine; mais le Prince d'Angleterre crut devoir lui cacher sa naissance & sa liaison intime avec Fléride.

Ces Chevaliers étant appelés à différentes aventures, se séparerent. Edouard se rembarqua avec la Damoiselle étrangere & Bellageris; Primaleon, avec ses amis, prit la route d'Apollonie. Pendant ce voyage, il délivra le Seigneur d'une isle, d'un ennemi cruel qui désoloit ses

Etats. Ce méchant Chevalier, appelé le grand Patagon, non content de tuer les insulaires & de les voler, insultoit leurs femmes & leurs filles; Primaleon le vainquit, & le conduisit à Apollonie. Palantin, fils du Seigneur de l'isle, s'attacha au service de notre Héros, & voulut sous ses yeux exercer son courage.

Lorsque Primaleon arriva à Apollonie, les Reines, instruites de son retour, vinrent le recevoir à la descente de son vaisseau, & lui firent la réception la plus flatteuse. Gridoine sur-tout témoigna à son Amant la joie la plus vive de le revoir, & la belle Zerphise, qui n'attendoit que de lui la fin de son espece d'esclavage, après l'avoir félicité sur la gloire qu'il venoit d'acquérir, lui rappela la promesse qu'il avoit faite de la conduire à Constantinople; cependant il l'assura qu'il saisiroit le moment favorable pour lui donner cette satisfaction. L'arrivée du Chevalier de la Roche-fendue fut célébrée par des tournois, des fêtes, & des chasses; & il oublia bientôt, aux pieds de sa Maîtresse, tous les ennuis que l'absence lui avoit fait éprouver. Il faut le laisser pendant quelque temps jouir de ce bonheur, & marcher sur les traces du brave

Edouard, que la Damoisellle étrangere conduisit à Lacédémone, pour y rompre un enchantement.

On voudra bien se souvenir que dans l'Histoire de Palmerin d'Olive, nous avons dit qu'Arismene, tante de ce Prince, avoit épousé un Roi de Sparte: ce Roi avoit un parent qui occupoit le trône de Lacédémone. Quoique vieux, il étoit devenu amoureux d'une jeune personne, appelée Finée; & pour dérober cette intrigue à son épouse, à son fils Tarne, & à sa fille Pandricie, il l'avoit renfermée dans un de ses Châteaux. Un jour que Tarne chassoit, il découvrit la retraite de l'Amante de son pere, il vit Finée, & conçut pour elle beaucoup de tendresse. Cette Beauté qui détestoit le Roi, accepta l'hommage de son fils, & bientôt ils furent d'accord. Malheureusement ce Monarque étoit Magicien: son Art lui apprit qu'il étoit trahi, & que sa vengeance devoit s'exercer sur son fils Tarne. Dans son désespoir, il appelle à son aide des Génies malfaisans, qui, par son ordre, construisent un Palais sur la cime d'une haute montagne, & c'est là qu'il enferme son malheureux fils. Le jardin de cette prison fut planté

d'ifs & de cyprès, ou d'arbres qui ne produisoient que des fruits amers, dont Tarne étoit obligé de se nourrir ; une fontaine bourbeuse servoit à le désaltérer ; &, pour redoubler ses tourmens, d'affreux oiseaux, d'un plumage noir, venoient à chaque instant le béqueter, & lui faisoient de profondes blessures. Pour rendre cette retraite impénétrable, ce Roi magicien entoura le Palais d'un nuage épais. Mais la vengeance retombe souvent sur le méchant qui l'exerce. Finée ayant appris le supplice auquel son Amant avoit été condamné, se perça le cœur, & le Roi en mourut de chagrin. La Reine fut nommée Régente de Lacédémone, jusqu'au désenchantement de son fils, & ayant consulté à cè sujet plusieurs Sages, un d'entr'eux lui donna le fameux miroir dont nous avons parlé, & l'assura que le Chevalier qui rendroit à cette glace sa premiere clarté, étoit destiné à rompre le charme qui retenoit le Prince Tarne. Edouard ayant réussi dans cette épreuve, la Damoiselle étrangere, chargée de cette recherche, le conduisit à Lacédémone avec son ami Bellageris.

Si-tôt que le Prince d'Angleterre eut

été informé du service qu'on exigeoit de lui, il se fit conduire à la fatale montagne. Plusieurs Chevaliers Lacédémoniens voulurent l'accompagner, mais une force irrésistible les obligea de s'arrêter à l'entrée du petit sentier par où l'on pouvoit s'y rendre. Edouard & Bellageris passerent sans obstacle ; cependant ce dernier resta immobile au milieu du chemin : alors Edouard, comprenant qu'il lui étoit réservé de mettre à fin cette aventure, continua de monter. A mesure qu'il avança, le nuage épais se dissipa, & laissa bientôt le Palais à découvert. Arrivé à la porte, il eut à combattre un énorme Géant, qu'il mit en fuite ; des milliers de Démons, ou plutôt des fantômes, vinrent l'assaillir ; une pluie de feux, parmi laquelle tomboit une quantité prodigieuse de glaives la pointe en bas, semblerent destinés à le brûler ou à le percer ; mais la vertu de sa bonne épée dissipa tous ces prestiges. Enfin, parvenu jusque dans les jardins, il y vit le Prince Tarne, cruellement déchiré par les oiseaux noirs ; il le prit dans ses bras, en lui faisant tenir la lame de son épée, & sortit avec cet agréable fardeau. A peine eut il passé la porte, que le Palais

s'évanouit. En descendant, il retrouva son ami Bellageris, dont l'immobilité venoit de cesser; & les cris d'alégresse que pousserent les Lacédémoniens en revoyant leur jeune Roi, ne peuvent être comparés qu'aux transports que fit éclater sa tendre mere en le serrant dans ses bras. Edouard reçut avec modestie les remercîmens de cette illustre famille; & quoiqu'il eût un grand intérêt à abandonner promptement cette Cour, il céda aux instances de Tarne & aux prieres de Bellageris qui étoit devenu amoureux de la Princesse Pandricie, & promit de s'y arrêter jusqu'après le couronnement du Roi.

FIN de la seconde Partie du Roman de Primaleon de Grece.

TROISIEME PARTIE.

Du Roman de Primaleon de Grece.

Nous avons dit dans la seconde Partie du Roman de Primaleon, que le Prince Edouard d'Angleterre ayant vaincu le géant Gastarne, Seigneur de l'isle Cantare, & détruit l'enchantement qui retenoit le brave Prince de Grece, ordonna à Gastarne de se rendre à Constantinople, & d'y demeurer jusqu'au retour de Primaleon, qui décideroit de son sort. Le Géant obéit; mais avant de partir il prit tous les soins possibles pour que l'ancienne Souveraine de l'isle & sa fille Clodienne fussent traitées pendant son absence avec tous les honneurs dus à leur dignité, en attendant que le partage de ce petit Etat fût réglé entre elles & lui. Nous ne devons pas oublier d'apprendre à nos Lecteurs, que, durant son enchantement, Primaleon obtint les bonnes graces de Clodienne, & que de cette intrigue il naquit un fils. Mais on ne doit pas pour cela soupçonner la vertu de ces deux personnes : dans les

liens d'un charme magique, sans souvenir du passé, sans prévoyance pour l'avenir, il ne leur restoit que la jouissance du présent, & elles en profiterent sans scrupule & sans remords.

Gastarne, à son arrivée à Constantinople, rendit compte à l'Empereur de tout ce qui venoit de se passer dans l'isle de Cantare. Palmerin ne douta pas que le Chevalier de la Roche-fendue ne fût son fils Primaleon, & dans son libérateur il reconnut le vainqueur de Camilote, celui qui avoit rendu son éclat au miroir magique, & qui se faisoit appeler le Chevalier au chien. Pour Fléride, elle fut certaine que c'étoit son cher Julien, car elle ignoroit encore son rang & sa naissance.

Dans ce temps, parut à la Cour le Chevalier Anglois Pridos. Il cherchoit partout Edouard, que nous avons laissé à Lacédémone. Ce fut Pridos qui apprit à Palmerin que le Chevalier au chien n'étoit autre que le Prince d'Angleterre. Mais pourquoi le fils de son allié se proposoit-il de combattre à outrance le brave Primaleon ? Il se perdoit dans ses conjectures. Au milieu de la joie que ressentit Fléride en apprenant l'illustre naissance de son Amant, elle craignit de voir son bonheur

traversé par les suites de ce fatal combat.

Rappelons-nous qu'Olimbe de Nicée étoit demeurée au port de Saint-George avec l'Ecuyer Clodion & le chien Majortes. Cette Princesse, inquiete de ne point voir revenir Edouard & Bellageris, écrivit à Fléride pour en avoir des nouvelles, & chargea Clodion de son billet. Comme cet Ecuyer approchoit de Constantinople avec le bon chien, Acane & son frere, Chevaliers de Thrace, qui chassoient dans la forêt avec leur suite, apperçurent le chien, eurent l'indiscrétion de le demander à Clodion, &, sur son refus, ils le lui enleverent de force. L'Ecuyer vole au Palais impérial, & se plaint à Palmerin de l'insulte qui vient d'être faite à son Maître, qu'il dit être actuellement à Lacédémone. L'Empereur ordonne aussi-tôt à quelques Chevaliers de courir après les insolens Thraciens. Pridos étoit présent, il part avec Clodion, & le géant Gastarne les suit quelques heures après. Tous trois marcherent avec tant de vîtesse, qu'ils joignirent presque en même temps les ravisseurs du chien Majortes. Il se livra alors un furieux combat, qui fut terminé par la mort des gens de la suite des Thraciens. Le chien, devenu libre par cette vic-

toire, flatte Clodion, & paroît vouloir lui témoigner sa reconnoissance : mais à peine a-t-il apperçu Gastarne, qu'il l'accable des plus étonnantes caresses, & refuse de le quitter jusqu'à Constantinople. Comme les vainqueurs rendoient compte de leur exploit à l'Empereur, Clodion s'avisa d'appeler Majortes. » Pourquoi, dit Gastarne, » avez-vous donné un tel nom à ce chien? » Hélas ! répondit Clodion, parce que ce » chien a été autrefois un valeureux Che» valier que la méchante Magicienne » Malfade a transformé comme vous le » voyez. Ah ! s'écria Gastarne, c'est mon » frere, je n'en puis douter « ; & en même temps il serre le chien Majortes dans ses bras. Les Courtisans rirent beaucoup de cette singuliere reconnoissance ; mais l'Empereur, qui avoit souvent vu de ces métamorphoses, & qui se ressouvenoit que l'Empereur d'Allemagne avoit été changé en petit chien de Dame, & l'Impératrice en jolie biche blanche, chercha à consoler Gastarne & le bon chien Majortes ; il les assura qu'il possédoit un Livre où étoit écrit le secret de détruire les enchantemens de l'isle de Malfade. On se rappelle que Palmerin, après avoir triomphé des Chevaliers des dix perrons, avoit

trouvé ce livre avec le merveilleux oiſeau qui le prévenoit par ſon chant lorſqu'il étoit menacé de quelque trahiſon.

Pridos, inſtruit par l'Ecuyer Clodion de l'amour d'Edouard pour la belle Fléride, obtint de cette Princeſſe qu'elle recevroit & les préſens & le billet d'Olimbe ; & dans la réponſe qu'y fit Fléride, elle conjura la Princeſſe de Nicée de lui envoyer Edouard auſſi-tôt qu'il reparoîtroit au port Saint-Georges.

Cependant Bellageris & le Prince d'Angleterre étoient toujours à Lacédémone, où la belle Pandricie, ſœur du Roi de Tarne, employoit toutes les ruſes de la coquetterie pour ſe faire aimer d'Edouard, qui étoit bien éloigné de répondre à de pareilles avances. Un ſimple coup d'œil jeté ſur Bellageris par cette amoureuſe Princeſſe, en auroit fait l'Amant le plus paſſionné : à ce défaut, il devint du moins le plus entreprenant. S'étant apperçu de la paſſion de Pandricie pour Edouard, & de ſon indifférence pour elle, il réſolut de profiter de cette découverte, en perſuadant à la crédule Lacédémonienne que le Prince d'Angleterre étoit ſenſible à ſa tendreſſe, & que la ſeule crainte de déplaire au Roi de Tarne l'empêchoit de ſe déclarer ;

déclarer ; mais que ſi pendant une nuit elle daignoit lui donner un rendez-vous dans ſon appartement, elle ſeroit contente de la vivacité de ſes ſentimens. Pandricie eut la foibleſſe de conſentir à cette propoſition. Ayant écarté toutes ſes femmes & fait éteindre toutes les lumieres, elle attendit ſon Amant dans un cabinet dont la porte donnoit ſur un jardin. On ſe doute bien que ce fut Bellageris qui joua le rôle d'Edouard, & que l'entrevue ſe paſſa plus en tendres careſſes qu'en propos agréables, qui auroient bientôt dévoilé la fourberie. Ce dont on pourra s'étonner, c'eſt que cette intrigue dura aſſez long-temps ; & que, malgré la froideur d'Edouard pendant le jour, Pandricie n'eut aucun ſoupçon, & n'imagina pas devoir entrer en éclairciſſement ſur une conduite auſſi extraordinaire. Peut-être Edouard auroit-il ignoré abſolument cette aventure, ſi, déterminé à quitter la Cour de Tarne, Pandricie, en recevant publiquement ſes adieux, ne lui eût dit à demi-voix : » Le gage de votre tendreſſe, que » je porte dans mon ſein, me ſera auſſi » cher que me l'eſt ſon pere «. Le Prince n'eut pas beſoin de beaucoup réfléchir pour deviner le mot de cette énigme.

N'ayant pas la cruauté de désabuser cette Princesse, il lui répondit » qu'elle n'auroit » jamais un Chevalier plus reconnoissant » de ses bontés «.

Lorsque les Princes de Grece & de Nicée se furent embarqués, Edouard fit à Bellageris les plus sanglans reproches sur sa tromperie, & il fut au point de rompre avec lui, si le coupable n'eût détesté sa faute & promis de n'en commettre jamais de semblable. On doit s'appercevoir, d'après ce récit, que du temps de notre Romancier les mœurs des Chevaliers commençoient déjà à se corrompre.

Pendant la route, on vit approcher un esquif dans lequel étoit une Damoiselle, qui conjura nos Chevaliers de vouloir la recevoir dans leur vaisseau. Ils étoient trop courtois pour refuser cette Pucelle; mais à peine eut-elle mis le pied dans le navire, qu'une force magique l'entraîna & le fit aborder en peu de temps à l'isle d'Hircan. La Souveraine de ce pays étoit une fameuse Magicienne, qui avoit une niece charmante, nommée Argonide. En consultant les astres & un Livre de prédictions jadis rassemblées par un Disciple du grand Enchanteur Merlin, elle avoit appris que si Argonide pouvoit se faire

aimer du Prince Edouard, il naîtroit de cette liaison intime un preux & vaillant Chevalier ; mais en même temps elle avoit été instruite que l'Amant de Fléride étoit trop loyal, pour faire, de propos délibéré, aucune infidélité à sa Dame. Elle crut donc que, pour réussir dans son projet, elle devoit avoir recours à la magie. Parvenue à l'attirer dans son isle sous prétexte d'employer son bras à la vengeance du Seigneur d'une isle voisine qui lui avoit fait quelques insultes, elle trouva moyen de lui enlever sa bonne épée, & par ses charmes d'ôter pour un temps de sa mémoire le souvenir du passé. Dans cet état, il ne fut pas difficile à la peu délicate Magicienne de porter l'intrigue de sa niece & d'Edouard à sa perfection. Elle eut l'effet que la Dame d'Hircan désiroit. Argonide se trouva enceinte, & au bout de neuf mois elle mit au monde un fils qui fut nommé Pompides, & devint le compagnon d'armes de Blandion, fils de Pandricie & de Bellageris, que sa mere croyoit être un gage de la tendresse d'Edouard.

Le Prince d'Angleterre seroit resté plus long-temps dans l'isle d'Hircan, si le hasard ne l'avoit conduit dans le cabinet de la Magicienne, où il retrouva sa bonne

épée. Auſſi-tôt le charme ſe diſſipa. Sa faute alors lui parut énorme ; & ſans faire ſes adieux ni à la tante ni à la niece, il ſe rembarqua avec ſon ami Bellageris, & bientôt ils arriverent au port de Saint-Georges, où les attendoient impatiemment Pridos & la belle Olimbe. Ayant appris que ſon bon chien Majortes étoit frere du géant Gaſtarne, il lui fit les plus tendres careſſes, & eſſaya, au moyen de ſon épée, de lui rendre la forme humaine ; mais la métamorphoſe ne ceſſoit que pendant le temps que Majortes avoit la main poſée ſur l'épée ; ſitôt qu'il la retiroit, il redevenoit chien : & le Prince d'Angleterre, comme on ſait, ne pouvoit ſe deſſaiſir en ſa faveur d'un glaive ſi précieux.

Notre Héros, empreſſé de revoir ſa chere Fléride, reprit ſes habits de Jardinier, & paſſa à Conſtantinople. Il retrouva ſa Princeſſe plus aimable encore & plus tendre qu'il ne l'avoit quittée ; mais pénétrée de la plus vive crainte que l'ancienne querelle d'Édouard & de Primaleon ne troublât leur bonheur, Fléride ſe détermina à ſuivre ſon Amant en Angleterre : le vrai Jardinier Julien ménagea adroitement cette fuite. On ſe rendit au port Saint-Georges, où

s'étant embarqué avec Olimbe, Bellageris, la jeune Artade, Pridos, Clodion, & le fidele chien Majortes, on fut débarquer à Nicée; mais Edouard & Fléride s'y tinrent cachés jusqu'à ce qu'ils eurent appris ce qu'on disoit d'eux à la Cour de Constantinople. L'Ecuyer Zaydel que nos Amans y avoient laissé, leur apprit que l'Empereur Palmerin paroissoit ne pas douter que le ravisseur de sa fille ne fût le Prince d'Angleterre; mais se rappelant qu'autrefois il avoit aidé Trineus d'Allemagne à enlever la belle Agriole, il avoit défendu qu'on poursuivît Edouard & Fléride. Cette nouvelle engagea nos illustres fugitifs à continuer leur route pour l'Angleterre.

Cependant Primaléon étoit toujours à Appollonie sous le nom du Chevalier de la Roche-fendue, & toujours vivement épris des charmes de sa Dame Gridoine, qui continuoit à avoir pour lui les plus tendres sentimens, mais qui, malgré sa promesse, ne pouvoit se déterminer à le suivre à Constantinople. Il crut donc qu'il ne lui restoit d'autre moyen que de tenter un enlévement, qu'il concerta avec son compagnon Torques de Romate & la belle Zerphise son amie. On tint prêt un navire

ſur la côte; &, ſous prétexte d'une chaſſe au ſanglier, Gridoine & Zerphiſe ſe rendirent ſur le bord de la mer, pour y attendre l'iſſue de la chaſſe. Pendant ce temps, ce Greſte, qui depuis la mort de ſon frere & ſa propre défaite, faiſoit le métier de Corſaire, ayant ſu par ſes eſpions que la Princeſſe étoit reſtée ſans gardes, deſcendit à terre, & fit de force conduire Gridoine dans ſon vaiſſeau. Le nain Riſdene, que Greſte avoit dédaigné d'embarquer, courut promptement annoncer cette triſte aventure aux Chaſſeurs, qui ſe jeterent auſſi-tôt dans l'autre navire deſtiné pour la fuite de Gridoine, & voguerent à la pourſuite de ſon raviſſeur.

Nous ne croyons pas que Greſte fût amoureux de la Princeſſe d'Apollonie, comme l'avance le Romancier ; mais nous ſommes perſuadés qu'il feignoit de l'aimer, dans l'eſpérance de devenir ſon époux & de partager le trône avec elle. N'en recevant que les témoignages du mépris le plus marqué, il tenta d'uſer de violence pour obtenir ſes faveurs. Les cris que fit cette Princeſſe furent entendus des gens de l'équipage du vaiſſeau, qui portoit en Angleterre le Prince Edouard & Flétide, & qui, par haſard, s'étoit approché

de très-près de celui de Greste. Le Prince d'Angleterre, frappé des gémissemens d'une femme, saute dans le navire du Corsaire, le combat, & tue Greste, tandis que ses compagnons massacrent ceux des Pirates qui osent faire résistance. Cette sanglante boucherie n'étoit pas encore cessée, & Edouard n'avoit eu le temps que de faire passer sur son bord les Princesses Gridoine & Zerphise, lorsque le vaisseau où étoit Primaleon, Torques & le jeune Palantin, vint l'aborder. Le Prince de Grece reconnoît dans Edouard le Chevalier au chien; il se rappelle leur combat, & se persuade que c'est lui qui est le ravisseur de sa Dame. Sur cette idée, il le défie, & le combat s'engage entre ces deux ennemis, ainsi qu'entre les autres Chevaliers de leur suite. En vain Gridoine crioit à son Amant que celui qu'il combattoit étoit son libérateur, rien ne pouvoit suspendre leur furie. Ils étoient sur le point de se donner réciproquement la mort, lorsque le sage Seigneur de l'isle Close parut sur un nuage au dessus du vaisseau, répandit un charme sur tous ceux qui s'y trouvoient rassemblés, les plongea dans le sommeil, les fit transporter dans son Palais par des Génies à ses ordres, & les plaça

dans des appartemens séparés. Un baume dont il frotta les plaies des Chevaliers, leur rendit la santé, & à leur réveil ils ne se ressentirent pas d'avoir été blessés. En ouvrant les yeux, Fléride & sa bonne amie Artade furent bien surprises de se trouver couchées sur de riches canapés. Elles craignirent pour la vie de leurs Chevaliers; mais Cécile, fille du Sage, & sœur de Purente, les assura qu'elles n'avoient rien à redouter pour leur vie ni pour leur liberté. Cécile courut ensuite calmer de la même maniere les inquiétudes de Gridoine & de Zerphise.

Pendant ce temps, le Sage de l'isle Close apprenoit à Primaleon les aventures du Chevalier au chien, qui l'avoit délivré de l'enchantement de l'isle Cantare. Il lui découvrit que c'étoit le Prince d'Angleterre, & ne lui cacha pas qu'il avoit enlevé la belle Fléride sa sœur. Primaleon étoit lui-même trop amoureux pour ne point excuser les fautes que l'amour fait commettre; il promit au Sage de n'en témoigner aucun ressentiment à l'un & à l'autre. Le Sage fut aussi-tôt porter cette bonne nouvelle à Edouard; il lui recommanda sur-tout de cacher son nom à Gridoine, & de ne se faire appeler devant

elle que le Chevalier au chien. Les compagnons des deux Princes furent avertis de ne pas trahir ces ſecrets; ils le promirent: Pridos fit, pendant ſon ſéjour dans le Palais du Sage, ſa cour à Artade; Bellageris oublia la triſte Pandricie pour Zerphiſe, & tous ces illuſtres perſonnages parurent contens de leur ſort, & ils en témoignerent leur ſatisfaction au Seigneur de l'iſle Cloſe. Ce Sage, pour prouver à Edouard ſon amitié pour lui, tenta, mais vainement, de rendre la forme humaine au Géant Majortes; il ne la conſervoit qu'autant qu'il avoit la main poſée ſur l'épée de ce Prince. C'étoit à Conſtantinople qu'il devoit trouver ſa guériſon. Avant d'y retourner, nos braves Chevaliers s'engagerent à retirer des mains du Seigneur d'Ordan l'iſle de ce nom, qu'il avoit uſurpée ſur le Sage de l'iſle Cloſe. Pour aſſurer le ſuccès de cette entrepriſe, Edouard écrivit à Tarne, ſon bon ami de Lacédémone, de lui envoyer des troupes, & la réponſe de ce Prince fut qu'il conduiroit lui même les troupes qu'il deſtinoit à ſon ſecours.

Le Seigneur d'Ordan n'étoit pas un ennemi à mépriſer; le Sage de l'iſle Cloſe ignoroit quelle étoit l'étendue de ſes reſ-

sources. Ce petit Souverain avoit pour parente une fameuse Magicienne, que nous venons de voir jouer un rôle assez singulier dans l'intrigue d'Edouard avec la belle Argonide; c'étoit la Dame d'Hircan. Elle conseilla à son parent d'envoyer un Ambassadeur à l'Empereur Palmerin d'Olive, pour le presser de venir au secours d'un Prince opprimé injustement. Le vieux Monarque conservoit encore la valeur qu'il avoit montrée pendant sa jeunesse; il avoit le même goût pour les aventures chevaleresques, & il fut extrêmement flatté de cette invitation. Sans faire part de son dessein à l'Impératrice Polinarde, & n'ayant avec lui que son fils, le brave Palmendos Roi de Thessalie, & un Ecuyer, il fut secrétement s'embarquer sur le navire qui avoit amené l'Ambassadeur de d'Ordan. Après deux jours de navigation, on lui montra sur la côte un Château assez bien fortifié, qu'on lui dit appartenir à une Dame Gardanace. Cette Châtelaine, à l'aide d'un de ses cousins & de cinquante méchans Chevaliers, exerçoit un affreux brigandage dans tout le pays. Palmerin aborde, &, sans se faire connoître, se présente à la porte de la forteresse: sur le refus qu'on lui fait de le

laiſſer entrer avec Palmendos, il attaque ceux qui viennent lui faire ce mauvais compliment & vouloient même mettre la main ſur lui. Pluſieurs de ces inſolens reſterent ſur la place, les autres s'enfuirent, & le vainqueur, en les pourſuivant, s'empara du Château. Gardanace eſt faite priſonniere, & ſe voit forcée de rendre la liberté à un aſſez grand nombre de Chevaliers qu'elle tenoit dans ſes cachots. Entre ces infortunés, l'Empereur reconnut avec joie le brave Belcar de Hongrie, & trois autres Chevaliers Grecs, qui, tous quatre, voulurent accompagner Palmerin dans ſon expédition. Le gouvernement du Château fut laiſſé à un vieux guerrier, qui promit d'être fidele à l'Empereur; & Gardanace aima mieux marcher à ſa ſuite, que de lui expliquer les motifs de la conduite qu'elle avoit tenue.

Pendant que Palmerin & ſes Chevaliers arrivoient à l'iſle de d'Ordan, & qu'ils mettoient les forteresses du pays en état de défenſe, le Roi de Lacédémone s'étoit joint dans l'iſle Cloſe, avec ſes troupes, au Sage & aux nouveaux défenſeurs qu'ils s'étoient procurés, & tous enſemble s'étoient rendus à l'iſle d'Ordan, étant bien éloignés de ſoupçonner qu'elle étoit

défendue par le Héros qu'ils refpectoient davantage. L'ennemi s'oppofa foiblement à la defcente; mais lorfque les deux petites armées fe trouverent en préfence, elles s'attaquerent avec un acharnement inconcevable. Palmendos & Palmerin firent des prodiges de valeur, & Primaleon & le Prince Edouard coururent plus d'une fois le plus grand danger. La nuit feule fépara les combattans fans aucun avantage décidé, excepté que du côté de l'Empereur il y eut un prifonnier. Lorfque Palmerin fe le fit préfenter, quel fut fon étonnement de reconnoître en lui le courageux Torques, & de le voir dans un parti oppofé! Torques fe jeta aux genoux de l'Empereur, qui l'embraffa avec tendreffe & l'interrogea fur fes compagnons. » Ce font, lui dit Torques, les plus braves » Chevaliers du monde, & Votre Majefté » en conviendra elle-même, quand je lui » nommerai Edouard d'Angleterre, le » Roi de Lacédémone, Pridos de Gales, » Palantin, Bellageris de Nicée, Major» tes frere de Gaftarne, & fur-tout votre » illuftre fils Primaleon «. Palmerin, à cette énumération, eut peine à revenir de fa furprife; il rendit grace au Ciel de retrouver fon fils; mais il voulut beaucoup

de mal au Seigneur d'Ordan de lui avoir caché que c'étoit contre le Sage de l'isle Close qu'il étoit en guerre. Il le fit appeler, & l'engagea à s'accommoder avec lui, s'il ne vouloit encourir son indignation. Torques raconta à Palmerin les aventures de son fils Primaleon avec la belle Gridoine d'Ormedes, & le mystere qu'il lui faisoit de son nom & de son rang. Voulant en même temps servir son ami Edouard, il lui découvrit les amours de ce Prince avec la charmante Fléride, le combat fortuit de ces deux Chevaliers, & les secours efficaces qu'ils avoient reçus du Sage de l'isle Close, où se trouvoient encore Fléride & Gridoine. L'Empereur étoit trop charmé de savoir ses enfans si près de lui, pour conserver aucun ressentiment contre eux.

Un Officier de Palmerin fut informer les Princes contre quel adversaire ils venoient de combattre. Primaleon & Edouard, suivis de leurs amis, s'empresserent de venir à ses pieds demander pardon de leur erreur. On célébra les mariages des enfans des Seigneurs d'Ordan & du Sage de l'isle Close, ce qui étoit un des articles du traité de paix; & l'Empereur étant rentré dans son navire, com-

manda au Pilote de voguer du côté de Constantinople, où il donna rendez-vous à ses enfans.

L'Impératrice Polinarde promenoit tristement ses inquiétudes & ses ennuis dans les vastes appartemens du Palais de Constantinople, lorsque tout-à-coup l'oiseau merveilleux, dont nous avons fait mention dans la vie de Palmerin, se mit à chanter mélodieusement. » Ah ! s'écria » Polinarde, je n'ai plus de crainte, l'Em- » pereur est de retour «. En effet, Palmerin mettoit pied à terre, & bientôt il fut dans les bras de son épouse, qu'il combla de joie par toutes les bonnes nouvelles qu'il lui raconta. La bonne Impératrice aimoit trop Fléride, pour ne pas fermer les yeux sur le crime que l'amour lui avoit fait faire.

L'Empereur, satisfait de se retrouver au milieu de sa famille, voulut rendre tous ses Chevaliers témoins de la joie qu'il ressentoit. Pour marquer cet heureux événement, il ordonna une Cour pléniere, où il invita tous ses anciens compagnons d'armes, & les fils de ces preux Chevaliers, qui commençoient déjà à marcher sur les traces de leurs aïeux. Ainsi l'on vit bientôt arriver Frisol Roi de Hon-

grie, ses fils Belcar de Durace, & Trineus Prince de Hongrie, avec leurs épouses & leurs enfans ; Franceline épouse de Palmendos, & le Roi de Sparte ; l'Empereur Trineus d'Allemagne y envoya son fils Verno & son gendre Lecefin. Jamais la Cour Grecque n'avoit été plus brillante.

Après le départ de Palmerin de l'isle d'Ordan, Edouard, le Sage, Primaleon, & leurs compagnons Bellageris, Torques, le géant Majortes, Palantin, Pridos, le Roi de Macédoine, Purente & son épouse Fénice, s'embarquerent pour l'isle Close ; leur arrivée rendit la joie à Fléride & à Gridoine. On révéla à la premiere le secret de tout ce qui venoit de se passer ; mais on en fit un secret à Gridoine, qui, toujours trompée par son amie Zerphise de Perse, ne douta point qu'on ne vînt la chercher pour la conduire à Lacédémone. Toute cette illustre compagnie prit congé du Sage, à qui elle laissa le lion de Gridoine & le grand Patagon, & se partagea sur deux navires qui ne tarderent pas à s'éloigner du port.

Un événement inattendu retarda la navigation de nos Héros. On vit dans l'air approcher un oiseau d'une énorme gros-

ſeur : en paſſant ſur les navires, il y répandit l'eau que contenoit un vaſe qu'il portoit à ſon bec, puis, lâchant le vaſe & s'abaiſſant, il ſaiſit & enleva le nain Riſdene qui ſe promenoit ſur le tillac. A la vue de ſon nain ainſi enlevé par les airs, le Chevalier de la Roche-fendue fait un cri, & ordonne au Pilote de ſuivre l'oiſeau ; il obéit, & en peu de temps l'on ſe trouva ſur une rive inconnue & aſſez près d'une iſle, où l'oiſeau s'abattit avec le nain. Primaleon s'arma auſſi-tôt, & ayant fait mettre ſon cheval à terre, il y deſcendit lui-même, & jura, en montant deſſus, qu'on ne le reverroit revenir qu'avec ſon nain. Les navires s'enfoncerent dans une anſe pour y attendre leur Chef, & tous les compagnons de Primaleon reſterent à la garde des Dames. La premiere journée ſe paſſa aſſez tranquillement ; mais la ſeconde, on s'apperçut avec douleur que le vaſe briſé ſur le tillac par l'oiſeau, avoit répandu dans le bâtiment une odeur infecte qui corrompoit toutes les proviſions. L'eſpoir que le Chevalier de la Roche-fendue ne tarderoit pas à reparoître, fut ſeul capable d'engager à la patience.

Cependant, Primaleon erroit dans l'iſle

à

à la recherche du nain Rifdene, que l'oifeau avoit abandonné, mais qui étoit livré à un affez trifte fort. Il apperçoit de loin une fontaine; il s'y rend, & trouve quatre piliers de jafpe qui foutiennent un magnifique pavillon de drap d'or, fous lequel il découvre un fuperbe lit de même étoffe. Notre Héros defcend de cheval; il leve un des rideaux, & voit, non fans dégoût, une affreufe petite vieille nue en chemife, remplir une place digne d'être occupée par la beauté même. Comme elle eft endormie, il la pouffe indifcrétement, la réveille, & lui demande des nouvelles de fon nain. La vieille, indignée de ce qu'on ofe interrompre fon repos, s'emporte contre le Chevalier, & lui dit que quoiqu'elle fache très-bien ce qu'eft devenu Rifdene, elle ne le lui dira point, pour le punir de fon peu de courtoifie envers les aimables Dames. Dans toute autre occafion, le Prince de Grece lui auroit tourné le dos de mépris, mais il aimoit fon nain, il vouloit le retrouver, & il continua le perfonnage de fuppliant. » Eh bien, lui dit » la vieille en fe radouciffant, accordez-» moi un don, & je fatisferai votre curio-» fité. Je vous l'accorderai, foi de Cheva-» lier, répondit Primaleon. J'y compte

» repartit la vieille «. Et alors, tirant de dessous la couverture une main noire & décharnée, & faisant une de ces minauderies, qui se convertissent en grimaces horribles sur certains visages : » Venez, » beau sire, lui dit-elle, quittez ce harnois guerrier, profitez de la faveur que » vous accorde le hasard, & prenez » place à côté de moi. Les nuits sont longues & délicieuses dans ce climat. En » sortant de dessous ces courtines, vous » pourrez vous vanter d'avoir été singuliérement favorisé de la plus belle Dame » du monde «. En écoutant cette gracieuse invitation, il prit un affreux mal de cœur à Primaleon ; mais il avoit besoin de la vieille, & pour ne pas l'irriter par un refus, il se retrancha sur la fidélité qu'il avoit jurée à sa Dame. La vieille ne manqua pas de lui représenter qu'il se rencontroit des circonstances particulieres où les belles ne pouvoient s'offenser de l'infidélité de leurs amans. Primaleon convenoit bien intérieurement qu'une pareille conquête ne pouvoit faire oublier les charmes de Gridoine; mais, tout courageux Chevalier qu'il étoit, il n'avoit point encore assez de valeur pour accepter l'offre de la vieille. Cette espece de mégere n'osa pourtant pas

d'abord ſe mettre en colere du peu d'empreſſement de notre Héros ; elle feignit de s'appaiſer, & ſautant légérement du lit en bas, elle revêtit une longue robe couleur de roſe & argent, & plaça ſur ſa tête une guirlande de fleurs & de pierreries. Sur la fin de ſa toilette, elle fut ſe mirer dans les eaux de la fontaine, & portant ſur ſa guirlande une main tremblante, elle l'aſſura de ſon mieux ; puis regardant le Chevalier d'un air conquérant : » Je » ſuis diſpoſée, lui dit-elle, à vous con- » duire où eſt votre nain, mais étant » délicate, d'une complexion foible & peu » faite à marcher à pied, j'exige que vous » me preniez en croupe ſur votre cheval «.

Primaleon, ſans repliquer, fit monter la vieille derriere lui, & bientôt il ſe trouva au milieu d'une vaſte & riante plaine. Il y remarqua un grand nombre de pavillons tendus de côté & d'autre, & quantité de Chevaliers qui entouroient une jeune & belle Dame ſuperbement parée, & une géante qui, à la taille près, avoit les mêmes agrémens. A la vue du Prince de Grece, les Chevaliers ſe ſéparerent des Dames. Notre Voyageur, ſurpris de rencontrer une ſi brillante compagnie dans un lieu qu'il avoit ſoupçonné déſert, ra-

lentit le pas de son cheval pour contempler ce spectacle. Pendant qu'il admiroit les deux Dames, un Chevalier, couvert de superbes armes, s'approcha de lui : » Dea, lui dit-il, la beauté de nos Dames » peut-elle vous causer une si grande sur- » prise? Ne les offensez pas davantage par » vos regards curieux ; & si vous voulez » récréer vos yeux par la vue d'une belle, » regardez celle que vous portez en » croupe «. Ces paroles ironiques & quelques gaberies de la même force, que hasarderent les autres Chevaliers, enflammerent la colere de Primaleon, & il alloit attaquer les mauvais plaisans, si les Dames ne fussent rentrées dans leurs pavillons, & si la vieille n'eût conjuré son conducteur de mépriser une offense qui ne pouvoit s'adresser à elle. Ils continuerent leur voyage ; mais d'autres obstacles devoient encore le retarder. Deux Chevaliers armés se présenterent, & après avoir gabé Primaleon, un des deux lui dit: » Prince, ne passez pas outre, ou je tuerai » votre cheval «. L'autre poussa en souriant la vieille du bout de sa lance, & la fit tomber à bas. La vieille, se relevant toute courroucée, s'adressa alors à Primaleon : » Va, lui dit-elle, seul, maudit

» Chevalier qui ne sait pas défendre les
» Dames, j'en trouverai facilement un
» meilleur que toi; cherche ton nain, je
» ne veux plus me mêler des affaires d'un
» sot «. Et aussi-tôt, sans écouter les excuses du Prince de Grece, la vieille se mit à courir avec tant de vîtesse vers le Château où étoit enfermé le nain, qu'il ne put la joindre, ni les Chevaliers qui la suivoient. Comme il arrivoit à la porte, elle se ferma, & quoiqu'il frappât rudement, on ne voulut pas lui ouvrir.

Cependant la vieille parut à une fenêtre, & entendit, avec un sang froid insultant, toutes les choses agréables que lui dit notre Chevalier; & pour lui prouver qu'elle en étoit peu touchée, elle prit le pauvre nain Risdene par les cheveux, & le pendit au dehors de la fenêtre. Si dans ce moment Primaleon eût tenu la vieille dans ses mains, il l'auroit écrasée contre les murs du Château: ne pouvant se venger mieux, il l'accabla d'injures; mais il fut forcé d'y faire treve, pour se défendre contre un grand nombre de Chevaliers qui sortirent précipitamment du Château, & qui, tous ensemble, vinrent l'attaquer avec furie; sans doute il auroit bientôt succombé s'il ne lui fût venu du secours.

Cependant la mauvaise odeur répandue dans les deux navires, avoit forcé Gridoine & Fléride à descendre à terre avec les Chevaliers; & comme elle avoit frappé les vivres au point de les corrompre, on détacha quelques Matelots pour chercher des fruits dans un bois agréable qui bordoit une partie de la côte. Edouard, inquiet de son ami Primaleon, voulut aller à sa quête; les Dames & les Chevaliers s'avancerent du côté de la fontaine, où le Prince de Grece avoit trouvé la petite vieille; mais la scene étoit bien changée. Dix charmantes Pucelles y étoient occupées à charger deux tables des mets les plus délicats, & à arranger des buffets couverts de superbe vaisselle d'or. La plus âgée de ces Damoiselles vint poliment prier les belles Etrangeres de prendre place à l'une de ces tables, & elles inviterent les Chevaliers à se ranger autour de l'autre. Pendant le repas, sans savoir d'où partoient les sons, l'air retentit d'une musique mélodieuse. Le dîner fini, les Pucelles formerent des danses, s'exercerent à la lutte, & disputerent des prix à la course pour l'amusement de la compagnie. Après le souper, on conduisit Fléride & Gridoine sous de riches pavil-

ſons ; & tandis qu'elles s'y repoſoient, leurs Chevaliers, tout armés, firent le guet, de crainte de ſurpriſe. L'équipage, qui étoit reſté ſur le bord de la mer ou dans les navires, ſe reſſentit de la bienveillance des Pucelles, & rien ne lui manqua des choſes néceſſaires à la vie.

Cependant, Edouard avoit long temps cherché ſon ami Primaleon, lorſqu'il l'apperçut qui combattoit contre les Chevaliers de la petite vieille. » Je vous » joins, lui cria-t il, Chevalier de la Ro» che-fendue, faites bonne contenance ; » votre compagnon, le Chevalier au chien, » vient vous aider à battre ces lâches ad» verſaires «. A cette voix, Primaleon reprend une nouvelle vigueur; mais les Chevaliers de la vieille n'attendent ni Edouard, ni lui; ils fuient vers le Château; le Prince d'Angleterre les ſuit, y entre avec eux, & les portes ſe referment lorſque Primaleon ſe préſente pour entrer. Déſeſpéré de cet obſtacle, il ſe retourne, & ſe voit dans la néceſſité de livrer le combat à un furieux taureau.

Edouard, au milieu de la cour du Château, étoit alors dans le plus grand étonnement ; la vieille & ſes ſatellites avoient diſparu à ſes yeux. Quelque re-

cherche qu'il fît, aucune porte ne se présentoit pour sortir. C'étoit l'effet d'un enchantement, & par malheur, il avoit laissé sa bonne épée au géant Majortes, pour au moins lui conserver, durant son absence, la figure humaine. On se rappelle qu'elle avoit la vertu de détruire tous les charmes. Décidé à tout hasarder, il voit une échelle appuyée contre une fenêtre; il y monte, entre dans une chambre, & le premier objet qui se présente à lui, c'est le pauvre nain suspendu par les cheveux. Edouard avance la main pour le décrocher, mais en même temps le pauvre misérable fait un mouvement, & tombe entre les cornes du taureau qui luttoit contre Primaleon. L'animal, chargé de Risdene, abandonne le combat & court dans la forêt; Primaleon le suit, & Edouard, qui a jeté l'échelle en dehors, descend, rejoint son ami, & ils se mettent tous les deux à la poursuite du taureau. Ils l'eurent bientôt perdu de vue, & ne tarderent pas à s'égarer.

Nos Chevaliers étoient exténués de fatigue & pressés par la faim, lorsqu'ils rencontrerent quelques Bergers qui prenoient leur repas auprès d'un très-bon feu : ils les aborderent courtoisement,

& les prierent de partager avec eux une partie de leur nourriture, dont ils avoient un besoin extrême. Pour toute réponse, ils ne reçurent de ces Pâtres que de grossieres plaisanteries, qu'ils auroient payées de leur vie, s'ils n'eussent été des êtres fantastiques ; mais ils s'évanouirent au moment que les Chevaliers alloient les frapper de leurs épées. Heureusement que les fruits & le vin que contenoit une assez large cruche étoient réels. Ils s'en servirent pour réparer leurs forces, & ensuite ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Cette nuit fut très-agréable pour nos Chevaliers. Des rêves flatteurs occuperent leur esprit. Primalcon se crut transporté à Constantinople, où la belle Gridoine paroissoit avoir oublié son ressentiment, & lui présentoit la main. Le songe d'Edouard, quoique l'effet de la magie, devint pour lui une séduisante réalité. Ce Prince se trouva dans un magnifique Palais, & couché sous un riche pavillon auprès de la belle Argonide, niece de la Dame d'Hircan : » Je sais, » lui disoit cette charmante fille, que » votre Fléride ne seroit pas satisfaite de » cette aventure, si elle en avoit connois-

» sance ; mais cette Dame doit vous posséder long-temps, & moi je n'ai que ce seul instant pour vous assurer que vous me serez toujours cher. Vous partez pour l'Angleterre, & je n'ai plus d'espoir de vous revoir. Quand il en sera temps, je vous enverrai votre fils, le gage de votre tendre erreur ; il ne doit être armé Chevalier que par vous «. Après ce discours, Argonide donna à Edouard une bague, & lui dit que leur fils Pompides lui en présenteroit une semblable en arrivant en Angleterre. La nuit se passa en caresses passionnées, &, grace à la magie, l'ami de Primaleon oublia encore une fois Fléride près d'Argonide; elle confia à son amant que tout ce qui étoit arrivé dans cette isle au Prince de Grece, étoit un effet des charmes de sa tante, & elle ne lui cacha pas qu'elle avoit besoin des secours de l'un & de l'autre.

Le jour parut bientôt, & dissipa le prétendu songe d'Edouard ; il se trouva couché à terre auprès de son compagnon, ayant à ses pieds le nain Risdene enveloppé dans un riche manteau, & dormant profondément. La bague d'Argonide qu'il vit à son doigt, ne lui laissa aucun doute sur la réalité de son aventure.

Nos Chevaliers s'étant réveillés, trouverent auprès d'eux deux ſuperbes deſtriers, & un palefroi pour le nain; ils les monterent, ſortirent de la forêt, & n'eurent aucune peine à regagner la fontaine. Dans la route, ces deux amis ſe conterent leurs ſonges, & Primaleon dit à Edouard : » Cher frere & compagnon » d'armes, ores vois-je bien que l'on ne » vouloit contrarier que moi, & que les » esbattemens vous étoient réſervés «. Les Dames & les Chevaliers virent arriver nos Héros avec une grande joie. Les Pucelles de la fontaine leur firent le plus brillant accueil, ſur-tout à Edouard, qui apprit aux Dames qu'elles ſe trouvoient dans l'iſle d'Hircan. Les fêtes recommencerent pour toute la compagnie réunie : les Chevaliers & le taureau de la petite vieille vinrent donner un charmant combat, ſeulement fait pour montrer l'adreſſe des aſſaillans. Enſuite on vit paroître trois Dames magnifiquement vêtues; l'une des trois, s'approchant de Primaleon, lui préſenta une jeune géante, & lui dit: » Chevalier, ſouvenez-vous du don que » vous avez fait à la petite vieille, ou » plutôt à la Dame d'Hircan ſous ſa » figure «. Le Prince de Grece aſſura la

Damoiselle qu'il étoit prêt à tenir sa promesse. » Rétablissez donc sur son trône, » repartit la Pucelle, la belle Princesse » de Paraz que vous voyez, & que per- » sécute le Roi de d'Atarben «. A ce titre de Princesse de Paraz, les Chevaliers Bellageris & Torques la reconnurent pour être Campora leur charmante cousine, & ils lui offrirent leurs services. » Je les » accepterois volontiers, leur dit la Prin- » cesse, si la Dame d'Hircan ne m'avoit » assuré que le géant Majortes seroit mon » seul défenseur, & qu'il suffiroit de lui » confier quelques troupes «. Majortes, entendant ces paroles, ne put contenir sa joie; il se jeta aux pieds de Cambora. Malheureusement l'épée d'Edouard lui tomba des mains, & aussi-tôt il reprit la forme d'un chien. Il fallut expliquer à la Princesse de Paraz la cause de cette métamorphose; mais on la rassura, en lui disant que bientôt il n'y seroit plus exposé.

Les aventures de l'isle d'Hircan ayant ainsi été mises à fin, Campora dit adieu aux deux Dames ses compagnes, & fut s'embarquer avec les Princesses Fléride, Gridoine, & tous les Chevaliers qui étoient descendus dans l'isle. On mit à la voile pour Constantinople, toujours en per-

ſuadant à la belle Gridoine que bientôt elle arriveroit à Lacédémone. En effet, on aborda quelques jours après aſſez proche de la ville Impériale. En ſortant des vaiſſeaux, les Dames trouverent de ſuperbes palefrois, & Gridoine & Fléride ouvrirent la marche. Edouard & Primaleon étoient à leurs côtés; mais Primaleon avoit la viſiere de ſon caſque levée. Après eux venoient Zerphiſe & Campora, accompagnées de Bellageris & de Majortes; puis Artade & ſon époux Pridos, Cécile & Feniſe, ayant près d'elles Purente & Palantin. Le Roi de Lacédémone & le Prince Torques n'ayant point de Belles à conduire, marchoient enſemble. Chaque Ecuyer portoit l'armure de ſon Chevalier, & ce brillant cortege approcha de Conſtantinople au milieu d'une foule innombrable de peuple. Cette compagnie trouva à la porte du Palais l'Empereur Palmerin, Friſol de Hongrie, Belcar de Durace, Ptolomé de Saxe, Tirendos de Micene, le Roi de Thrace, Abenunque de Babylone, & les principaux Chevaliers de la Grece. L'Empereur combla les Dames de careſſes, & il les conduiſit dans la ſalle où les attendoit Polinarde, accompagnée de Baſilie ſa fille, de Françelie Reine de

Theſſalie, qui avoit avec elle la jeune Viſilarde ſa fille ; d'Alderine, Ducheſſe de Durace, de Deniſe Reine de Thrace, d'Ariſmene Reine de Sparte, d'Hermine Reine de Hongrie, d'Eſquivelle Princeſſe de Hongrie, d'Amandrie fille du Roi de Sparte, & de Brionelle Ducheſſe de Saxe.

Lorſque toutes ces illuſtres perſonnes furent placées, & que toutes attendoient avec impatience le dénouement de cette grande aventure, Primaleon ſe leva de ſa place ; & ſe proſternant aux genoux de Gridoine : » Madame, lui dit-il, je viens » vous apporter la tête du Prince de Grece; » ſans doute il mérite la mort, puiſqu'il » a eu le malheur de vous déplaire. Prenez » cette épée, ajouta-t-il en lui préſen- » tant la ſienne ; percez-en le ſein d'un » infortuné qui ne peut vivre avec votre » haine, ni ſans l'eſpoir de devenir un » jour votre époux «. Il ſe tut ; &, la tête appuyée ſur les genoux de ſa Dame, il attendit ſon arrêt. Gridoine reſta immobile, combattue entre l'amour & la vengeance. Son ame fut en proie à des ſecouſſes ſi violentes, qu'elle tomba évanouie entre les bras de l'Impératrice. Revenue à elle, elle ſe livra aux pleurs, aux plaintes, aux reproches, elle voulut ſe

percer de l'épée de son Amant ; mais enfin pénétrée de l'état affreux où elle apperçut Primaleon, elle lui tendit la main, & tout fut pardonné.

Ce dénouement heureux permit un libre cours à la tendresse de l'Empereur, de l'Impératrice, & de leurs chers enfans. Pendant qu'ils se tenoient étroitement serrés dans leurs bras, le nain Risdene se présenta au milieu de l'assemblée ; & tenant élevé l'écu de Primaleon : » Cette roche, dit-il à » haute voix, que vous avez tous vue séparée » lorsque mon Prince a commencé à porter cette » arme, ne forme maintenant plus qu'un seul » rocher : ainsi l'avoit prédit le Sage de l'Isle-close«.

Dès le jour même on auroit célébré les noces de Gridoine & de Primaleon ; mais on attendoit à chaque moment le retour des Ambassadeurs qu'Edouard avoit envoyés à Londres auprès du Roi Fréderic son pere. Ils arriverent avec de magnifiques présens, & l'assurance que le Monarque Anglois voyoit l'alliance de Fléride & de son fils avec la plus grande satisfaction ; & comme le Sage de l'Isle-close ne tarda pas à se rendre à Constantinople, les mariages furent aussi-tôt célébrés. Ce fut en sortant de cette cérémonie que le Sage se fit apporter le Livre trouvé au Château des dix perrons. Il l'ouvrit, & ayant lu une puissante conjuration en présence de Majortes, le charme sous la force duquel il étoit, cessa, & le bon Géant ne craignit plus de redevenir chien. Il remit la bonne épée à Edouard, & se prépara avec son frere à aller rétablir dans ses Etats la belle Géante

Campora. Leur expédition fut heureuse, & Majorres épousa la Princesse de Paraz.

Il restoit encore bien des mariages à terminer; entre autres ceux du jeune Prince Verno de Hongrie avec Basilie, fille de l'Empereur & de Polinarde; de Tarne & de Visilarde, de Torques & d'Olimbe, cette bonne amie de Primaleon; de Zerphise & de Bellageris, & d'Abenunque & d'Amandrie de Spatte. Ils furent tous remis après les tournois.

Nous avons dit un mot de cette Dame Gardanace, qui, sans beaucoup de sujet, paroissoit se plaire à maltraiter tous les Chevaliers Grecs; elle en expliqua à l'Empereur le véritable motif. Sous la foi d'une promesse, elle avoit été trompée par le jeune Chevalier Marinte, frere de Tirendos, & l'Empereur ordonna que le traître répareroit son tort en épousant la Dame.

Nous ne prétendons pas ennuyer nos Lecteurs par le récit de tous les tournois, de toutes les fêtes qui se donnerent à Constantinople pour célébrer ces nombreuses alliances, ni de celles que les peuples donnerent à leurs Maîtres lorsqu'ils furent prendre possession de leurs Etats : on les vit tous partir avec chagrin de la Cour Impériale; & Primaleon, satisfait d'être le premier sujet de son pere Palmerin d'Olive, vécut auprès de lui & de Polinarde avec sa chere Gridoine, qui attira auprès d'elle la Duchesse d'Ormedes sa mere.

Nous sommes obligés de prévenir que le Romancier que nous suivons a réservé la suite de ces aventures pour son Histoire de Palmerin d'Angleterre, dont nous donnerons un extrait le mois prochain.

FIN.

627859



Digitized by Google



Digitized by Google

